



EARTH DAWN™

Caroline Spector

Petits trésors

LA TRILOGIE DES IMMORTELS

PETITS TRÉSORS

EARTHDAWN
AU FLEUVE NOIR

1. *L'Anneau de la Mélancolie*
2. *La voix de la sorcière*
3. *Souvenirs empoisonnés*
par Christopher Kubasik
4. *Cicatrices*
5. *Petits trésors*
6. *Temps sans fin*
par Caroline Spector
7. *Le kaer perdu*
par Nigel Findley (octobre 1998)



PETITS TRÉSORS

par

CAROLINE SPECTOR

FLEUVE NOIR

Titre original :
Little Treasures
Traduit de l'américain par
Michèle Zachayus

Collection dirigée par
Patrice Duvic et Jacques Goimard

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2 et 3 a), d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

- © 1997, FASA.
© 1998 by Le Fleuve Noir pour la traduction en
langue française.

ISBN : 2-265-06420-3

CHAPITRE PREMIER

Ils me la livrèrent plus morte que vive. Les cheveux emmêlés, le teint cireux, elle avait un aspect révoltant. Sans parler de son ventre distendu.

— Par les Passions, que m'amenez-vous là ? m'écriai-je, dégoûté. Je vous envoie chercher des esclaves en l'honneur de l'ambassadeur theran, et vous ne trouvez rien de mieux que cette vache en passe de vêler ! (J'agitai devant moi mon mouchoir parfumé.) Ciel, quelle pestilence !

L'ambre gris qui caressa mes narines apaisa mes nerfs éprouvés. J'ai beau être un chasseur de têtes, brasser des esclaves n'a jamais été pour me plaire.

Enfin, je ne dis pas... Après tout, avoir droit de vie ou de mort sur autrui ne manque pas d'attrait, n'est-ce pas ? Jamais je ne serai une Passion ou le chef d'une grande nation. Mais ici, à Kratas, je suis un dieu.

Un troll tira la tête de la créature à la lumière.

Je la reconnus.

Aina la Couturée.

Si je m'attendais à ça !

Comment se retrouvait-elle à ma merci ? Mes brutes de laquais l'avaient-ils vraiment mise hors d'état de nuire ?

A cheval donné, on ne regarde pas la dent.

J'avais Aina en mon pouvoir — dans un état critique, qui plus est. Les possibilités tourbillonnèrent dans mon crâne, aussi séduisantes que des soupirants éperdus...

Comment tirer le maximum d'une telle aubaine ? Qui contacter en premier ? Où était mon intérêt ? Je ne me tenais plus de joie. Quand la Fortune me sourit ainsi, j'aime à la consulter. Plus tard, je lancerais mes osselets et je verrais de quel côté le vent tourne...

Pour l'heure, la survie d'Aina passait avant tout.

Prenant mon courage à deux mains, je me levai et l'examinai. L'elfe ouvrit des yeux vitreux. Deux rayons d'onyx. Elle avait le front aussi brûlant qu'un four.

Elle m'agrippa le poignet avec une force surprenante et chuchota :

— Qui êtes-vous ?

— Vistrosh, pour vous servir. Le Fléau de Kratas et des terres du sud.

Je m'inclinai, ivre de fierté.

C'est stupide, je sais.

Ça ne m'a jamais arrêté.

Elle me lâcha et referma les yeux.

— Le trafiquant d'esclaves... Qu'allez-vous faire de moi ?

Je l'étudiai. Elle ne manquerait pas d'intéresser beaucoup de monde. Mais sa condition éveilla en moi des sentiments inattendus.

La compassion, par exemple.

Après tout, elle était terriblement vulnérable. Mieux valait la garder jusqu'à ce qu'elle accouche. Ensuite, j'aurais deux esclaves pour le prix d'une. Et qui sait quel puits d'informations Aina serait ? Le savoir était le nerf de la prospérité. Les rumeurs, les potins... D'un aussi riche tamis, on retire toujours de bonnes pépites d'or.

Savoir, c'est pouvoir.

— Aina, ma chère, vous serez mon hôte, dis-je. Je me chargerai en personne de vous.

— Quel réconfort..., murmura-t-elle, sarcastique.

Je l'ignorai. L'indifférence est un talent que j'ai développé au fil des ans. Faire la sourde oreille est toujours préférable. Peu m'importe l'opinion d'autrui.

Je chargeai mes suivants de préparer une chambre. Puis, surmontant ma répugnance, je pris Aina dans mes bras et l'y portai. Mes épines s'enfoncèrent dans sa chair, lui arrachant une grimace de douleur. Mais elle ne cria pas. Mon respect pour elle augmenta. Je devais en permanence lutter contre les larmes.

Je la déposai sur un lit. Un gémissement lui échappa.

— Ça va ? m'enquis-je.

Elle secoua la tête.

— Non. Rien n'ira jamais plus.

N'ayant pas de réponse à ça, je la laissai à sa maternité et à ses souvenirs.

Plus tard, j'eus tout loisir de regretter amèrement ma décision. J'aurais dû la tuer et m'épargner bien des maux de tête.

Mais la sagesse rétrospective est toujours parfaite, n'est-ce pas ?

CHAPITRE II

Quand je revins au salon, je fermai la porte aux regards inquisiteurs. Oh ! un serviteur peut toujours m'espionner. Mais tous savent quel sort je réserve aux traîtres...

Une cache, dans le pied de la table, contenait mes osselets. Le meuble comportait trop de fioritures à mon gré. Hélas, mes besoins particuliers ne me laissaient guère le choix en matière de décoration.

Mes doigts me démangeaient. J'avais hâte de reprendre les osselets, de retrouver le frisson particulier que procure le jeu. Sans mes autres... activités, j'aurais pu m'y tailler une fameuse renommée, vu la pertinence de mes prédictions.

Le sachet de cuir fleurait bon le santal. J'avais aligné la magie des osselets sur mes propres émanations psychiques. Ils semblaient me sauter dans les paumes, et se réchauffer à mon contact. J'aimais les entendre cliqueter. De l'avis général,

un tel jeu était bon pour les ivrognes et les parieurs invétérés.

Pour ma part, je savais à quoi m'en tenir.

Chaque jeu était différent. J'avais taillé le mien dans les restes d'une Horreur dont j'étais venu à bout quand je résidais dans le Bois de Sang. Je suis assez âgé pour bien me souvenir du Fléau. Les elfes bénéficiant d'une impressionnante longévité, ce n'est guère étonnant.

Je hais ce que nous avons infligé à nos corps pour nous protéger des Horreurs. Mais le jour où j'ai tué celle-ci, dont les os taillés sautent à présent dans mes paumes, je me suis réjoui pour une fois de mes douleurs. Grâce à elles, je suis devenu invulnérable face à ces monstres, comme tout les elfes de sang.

Certains me jugent pervers d'afficher ma difformité. Ils m'accusent de savourer le malaise que j'inspire aux autres.

Ils ne se trompent pas.

Que je méprise ou non ma nature, je ne la nie pas. Ce serait repousser du même coup ce que je suis, et je ne l'ai que trop fait dans ma vie.

Je lançai les osselets. Sur la table, leurs facettes brillèrent.

La magie, la reine, les amants.

Peu à peu, un schéma d'ensemble se dégagait de mes lancers. Il ne présageait rien de bon... Les avertissements que je glanai me firent froid dans le dos.

Certaines réalités du passé d'Aina m'étaient connues. Quelques années plus tôt, Alachia, notre illustre reine, avait envoyé Aithne Chêne-

forêt à la recherche d'Aina. Aithne persuada Aina de revenir avec lui au Bois de Sang.

J'ignore ce qui s'est passé ensuite entre Aina et Alachia.

Ce qui est sûr, c'est qu'Aina a connu un destin terrible. Les osselets le prouvent. De quoi s'agit-il ? Mystère. D'ordinaire, mes lancers sont plus clairs.

Cela me mit mal à l'aise.

Je rangeai les osselets dans leur cachette.

Je rouvris la porte et appelai mon intendant, requérant une collation et des distractions. Il revint avec un plateau de fruits et de poissons au riz. Un troll suivait. De la chair tendre pour mes plaisirs... Cruel, moi ? Si j'avais encore un cœur, je serais sensible. A présent, je prends mes plaisirs où je les trouve.

Les mets étaient délicieux. Je suis très regardant sur la qualité de la chère. S'assurer les services d'un cuisinier digne de ce nom, à Kratas, n'est pas une mince affaire. Les assassins à ma botte sont légion... Mais que ne donnerais-je pour récupérer un seul des serviteurs qui me choyaient quand je vivais dans le Bois de Sang...

Ah, le Bois... Il me manque toujours. Parfois, je crois l'entendre m'appeler. Son chant court dans mes veines, tel le vin ou le feu... ou le regard de braise d'une maîtresse.

Je savoure *et* je crains une telle sensation. J'ai vu où menait le mal du pays. Un elfe se languissant du Bois marchera des jours d'affilée, voire des semaines ou des mois. Il y laissera la vie, s'il le faut.

Beaucoup meurent d'épuisement, parfois très près du but...

Je me levai et allai caresser un des esclaves amenés pour mes plaisirs. Celui-ci était blond — mais pas autant que moi. Peu d'êtres ont la pâleur de mon teint. Parfois, l'opalescence de ma complexion me surprend, tout comme ma crierie blanche ou mes iris rosés. Mon physique me comble d'aise, je l'avoue. Malgré mes épines, ma peau est lisse et sans défaut. Sans elles, je serais beau — même aux yeux des Therans, aux goûts déplorables en la matière.

Saisissant l'esclave par le menton, je le forçai à soutenir mon regard. Mais il se détourna, comme incapable de me regarder en face. Je l'y contraignis. Alors, je vis la faim briller au fond de ses pupilles. Seuls ceux de mon espèce en reconnaissent les signes. Et *ses* désirs valaient les miens. Qu'il se haïsse ou non, pas plus que moi il ne pouvait aller contre sa nature.

Peut-être me sauvera-t-il, songeai-je. Peut-être m'offrira-t-il davantage qu'un fugace réconfort.

Mon passé redressa son hideuse tête. Combien de fois avais-je vu mes espoirs déçus ? D'évidence, je me berçais d'illusions...

J'ordonnai aux trolls de ramener les esclaves dans leur enclos, celui-ci excepté. Ses chaînes ôtées, il se massa les poignets, me lançant des regards apeurés *et* pleins d'espérance.

Comme sa confusion m'excitait ! Je tournai autour de lui, le caressant ici et là. Le contact de mes épines le faisait tressaillir. Quelle délicate détresse ! Il tremblait.

Quand j'en aurais fini avec lui, il en re-
manderait...

— Comment t'appelles-tu ? m'enquis-je.

— Orris.

— Tu es désormais un esclave, Orris. Mais tu
peux en partie décider de ton destin. Je t'offre le
choix : quel maître désires-tu ? Moi... ou un
autre ? Pour ma part, ça m'est égal.

Dans le silence qui suivit, j'entendis sa respira-
tion haletante. Je sentais le désir courir dans ses
veines. Je l'en détestais presque de partager mes
besoins.

Comme je méprisais ma nature.

Enfin, il se tourna et me toucha là où il n'y
avait pas d'épines.

Je cessai de penser.

Je cessai de m'inquiéter.

Pour un temps.

CHAPITRE III

Au crépuscule suivant, je m'éveillai frais et dispos. De mon hamac, je voyais Orris endormi, le visage enfoui dans un de mes oreillers de soie. Avec des épines sur le dos et sur le torse, dormir dans un lit était exclu.

Comme je lui enviais son sommeil paisible !

Repoussant le rideau de velours, je regardai la nuit tomber. Le soleil avait sombré ; comme à regret, le jour mourait. Entre chien et loup, le monde entier semblait attendre... Je ne vivais presque plus que la nuit. A peine voyais-je encore la lumière du jour. Ça ennuie les Therans : les agacer me ravit. Mais composer avec les comportements les plus choquants, de jour comme de nuit, ne les « ébouriffent » plus comme avant.

Soupirant, Orris se tourna dans son sommeil. Sa peau claire, qui m'avait plu la veille, n'était plus si lisse. Je décidai de l'éloigner. Une fois guéri, peut-être retrouverait-il mes faveurs. Mais il serait sans doute déjà revendu.

C'est la vie...

Je pris un bain. L'eau était à la température idéale. Mes serviteurs connaissent mes préférences sur le bout des doigts. A l'inverse du pathétique ramassis de troisièmes couteaux de Garlthik le Borgne, aucune fausse camaraderie n'est de mise dans la Nichée. Tous me jurent allégeance ; en échange, je leur promets soutien et loyauté. *Je commande. Ils obéissent.*

Autrement, ce serait une meute sauvage.

Je pris une serviette chaude, grimaçant chaque fois qu'elle s'accrochait à mes épines. Mais qu'y faire ? Notre sécurité était à ce prix. Alachia se matérialisa devant mon œil mental. Sa peau pâle percée d'épines de rose... la rendant plus mignonne encore ! Comme à moult de ses sujets, elle m'inspirait autant de haine que d'amour. Un mot gentil tombé de ses lèvres, et j'accourrais ventre à terre, encore aujourd'hui...

Mais il était inutile d'attendre de la douceur de sa part.

Une fois habillé et coiffé, je quittai mes appartements privés et descendis dans le salon. L'agent d'un riche marchand theran (ne le sont-ils pas tous ?) m'y attendait.

En fait, il n'était pas arrivé. Moi qui adore faire poireauter les Therans, j'en fus dépité.

Devant l'âtre se tenait Kai, le plus efficace de mes assassins. Court sur patte, l'homme à face de lune était chauve et naturellement pâle. La plupart des gens sous-estimaient sa hargne vicieuse. Il profitait de la fausse impression qu'il donnait

pour attaquer. Ses victimes mouraient avant de comprendre ce qui leur arrivait.

Et il adorait son travail.

— Quoi de neuf ? m'enquis-je.

— Rien pour l'instant.

Sa voix, nasale et monocorde, me faisait grincer des dents. Comme les accents mélodieux de mes semblables me manquaient !

— Tu m'as habitué à mieux. Tous ont leurs faiblesses. Garlthik le Borgne ne fait pas exception à la règle.

Il haussa les épaules.

— Il se protège bien. Il a la bougeotte et ne laisse personne approcher trop près...

— Sais-tu où il est en ce moment ?

— Non, mais des agents sont sur sa piste. Nous le retrouverons. Alors, je vous offrirai sa tête.

Une lueur fanatique illuminait son regard. Implacable, cette créature à sang froid semblait pourtant nourrir une véritable dévotion à mon égard. C'était bien et... alarmant. Contrôler de tels hommes n'a rien d'aisé. Mais quand ces individus se dévouent corps et âme, les avantages ne manquent pas.

Je lui souris ; il détourna le regard.

Je ne méritais sans doute pas un tel dévouement.

— J'attends ce jour avec impatience. J'ai foi en toi.

Il rougit de fierté. A mon soulagement, il ne s'attarda pas.

Je vis avec plaisir les bougies allumées. L'âtre flambait, répandant un parfum agréable. Invoquer une lueur magique est un jeu d'enfant, mais je préfère les chandelles et les ombres dansant dans leurs reflets. Question d'atmosphère, sans doute.

Fortunatus, mon serviteur, entra et introduisit Ormond Xanus. Comme la plupart des Therans, Xanus était d'un ennui mortel avec ses traits à la symétrie parfaite.

Qu'ils se croient plaisants à l'œil dépasse mon entendement.

Question d'éducation, à coup sûr.

En tout cas, on dirait que les deux côtés de leurs visages ont été coulés dans le même moule. Bizarre.

Il glissa vers moi du pas typique des siens : si fluide et gracieux qu'on les croirait en train d'évoluer sur la glace. Un collier en émail pendait à son cou. Il possédait d'autres objets de valeur, et s'en vantait à plaisir, s'amusant de me voir saliver. Ce collier aurait aisément fait ma joie, n'eût-il été en contact avec un Theran.

— Salutations, Vistrosh, dit-il. C'est très aimable à vous de me recevoir.

Il n'en pensait pas un traître mot. Son ton était assez éloquent. Mais il avait besoin de moi. Savoir à quel point ça le hérissait me comblait d'aise.

— Bonsoir, Ormond, susurrai-je. Que puis-je pour vous ?

— Il me faut des esclaves. Pourquoi viendrais-je, sinon ?

— Pourquoi, en effet...

Quel malotru ! Traiter avec des Therans, quelle corvée... Je cachai mon exaspération.

— Quel genre d'esclaves aviez-vous en tête ?

— Un type particulier.

— Je vous en prie : dites-moi tout.

Ormond grimaça.

— Une esclave noire à la crinière blanche comme la vôtre. Une de vos congénères du nom d'Aina.

Comment ont-ils su si vite ?

Peu d'informations filtraient de mon territoire sans que je ne fusse averti. Ou que je ne l'eusse voulu...

— Une esclave particulière, en effet. J'aimerais vous aider, croyez-le, mais je ne sais rien à son sujet.

— Ah, on joue la difficulté..., lâcha Ormond. Dites-moi, est-il vrai qu'elle est couverte d'affreuses cicatrices ?

Il frémit, comme délicieusement révolté.

— Je l'ignore, fis-je, agacé.

J'ai horreur d'être bousculé, surtout par des Therans.

— A en croire la rumeur, elle est puissante et connaît bien les Horreurs. Peut-on imaginer cela d'une esclave ? Ce serait un atout formidable pour son maître, quel qu'il fût...

Je fronçai les sourcils.

— Assurément, mais je crains de ne pouvoir vous aider, cette fois.

Ormond me dévisagea.

— Je tiens de source sûre qu'elle est sous votre toit, et enceinte de surcroît. Un avortement est impératif ; ça ne devrait poser aucun problème.

Une rage folle me prit. Tuer un enfant dans le ventre de sa mère ne « posait aucun problème » aux êtres de cette espèce. Durant le conflit qui nous avait opposés aux Therans, combien des miens avaient-ils assassinés ainsi ?

Malgré notre victoire, ils revenaient sans cesse à la charge.

Je souris.

Je souris toujours quand je suis en colère.

— Elle n'est pas ici. (J'allai ouvrir la porte.)
Et puisque je ne puis rien pour vous, peut-être devrions-nous en rester là pour ce soir.

Il aurait aimé poursuivre la conversation. Mais ce qu'il lut derrière mon aimable rictus le fit se raviser.

Son visage se ferma.

— Réfléchissez, insista-t-il. Vous n'aimeriez pas vous faire de puissants ennemis.

— Vous non plus.

Je lui fermai la porte au nez.

CHAPITRE IV

Fortunatus réapparut et attendit mon bon plaisir. Un esclave valable est rare sur le marché. Je le chargeai de faire patienter d'éventuels visiteurs jusqu'à mon retour. Quittant la pièce par l'escalier privé, je me rendis au dernier étage de ma résidence.

La pénombre régnait dans la chambre où Aina était gardée. D'une flexion de poignet, je chassai l'obscurité. L'heure n'était pas aux subtils éclairages. Campée devant la fenêtre grande ouverte, Aina me tournait le dos.

— Est-ce nécessaire ? lança-t-elle sans se retourner.

— Quoi ?

— La lumière. Elle me trahit.

— Tire les rideaux, en ce cas.

Elle s'exécuta ; tête inclinée, elle pivota vers moi.

— Ainsi... voici mon sauveur. Ironique, non ?

— Comment ça ?

— Oh... nous formons un couple plutôt étrange. Une Passion doit bien s'esclaffer en ce moment. Vestrial, je dirais...

— Je ne crois pas aux Passions.

— Moi non plus.

Soudain, je réalisai qu'Aina se tenait debout devant moi. Manifestement, elle avait retrouvé des forces, et sa lucidité.

— Tu vas bien mieux.

— Oui. Tes guérisseurs sont efficaces. Malgré moi, ils m'ont remise d'aplomb. Etait-ce ta volonté ?

J'acquiesçai.

Elle s'assit dans un siège sculpté, devant l'âtre. Son ventre imposant la rendait gauche. Je ne lui offris aucune aide.

— Ainsi, c'est toi que je dois haïr, Vistrosh. Je n'avais aucune envie d'être sauvée.

Ingrate créature. Je devrais rappeler Ormond et te vendre à lui séance tenante.

— Regretter d'être encore en vie est plutôt étrange. D'après ce que m'a dit Aithne...

— Ne prononce pas son nom ! coupa-t-elle.

Les flammes nimbaient ses traits tirés de reflets orange, soulignant son épuisement. Elle restait très faible.

— Je croyais qu'Aithne et toi...

— Aithne n'existe plus pour moi. Ni moi pour lui.

Elle parlait d'une voix atone, vide de toute émotion ou énergie... Une voix vieille et grise. Que s'était-il donc passé ? Aithne m'avait amené à croire qu'Aina et lui s'étaient aimés. Aux der-

nières nouvelles, il l'avait convaincue de revenir vivre avec lui dans le Bois de Sang. Pour quelle raison ? Mystère. Sans lui, jamais Aina n'y serait retournée de son plein gré.

Pourquoi avait-elle cédé, pour le quitter de nouveau ? Ayant l'occasion de rentrer au pays, jamais je n'en serais reparti !

Mais comment manipuler Aina ? C'était un souci plus pressant. Je l'observai, le regard rivé sur les flammes.

Elle était telle qu'Aithne l'avait décrite. Des traits finement ciselés, des pommettes hautes caractéristiques et une peau sans défaut, mis à part les runes qui la couvraient. Seul son visage restait lisse.

Son regard me perturbait : insondable, c'était une fenêtre ouverte sur l'éternité. Quel couple nous formerions, en effet ! Toutes les têtes se tourneraient sur notre passage !

Soudain, une idée folle me traversa l'esprit. Aina était-elle le moyen inespéré de reconquérir ce que j'avais perdu ? Peut-être son utilité dépassait-elle le cadre habituel de mes transactions ?

— Qu'a-t-il pu se passer pour que tu bannisses ainsi Aithne de ton cœur ?

— Pour un marchand d'esclaves, tu n'as que des questions aux lèvres. Tes victimes t'inspirent-elles toujours autant d'intérêt ? Ou ai-je droit à un traitement de faveur ? Ne me raconte pas que tu t'es entiché de moi. Vu tes inclinations naturelles, je serais bien en peine de te croire ! Alors, Vistrosh, Fléau de Kratas, que mijotes-tu ?

Elle se radossa à son siège, comme épuisée par sa tirade.

Par quel bout la prendre ?

— Peut-être qu'aider une congénère en exil, comme moi, est tout ce que je désire.

Son rire sonna creux.

— T'attends-tu vraiment à ce que je crois ces fadaïses ? Ou fais-tu l'âne pour avoir du son ?

Une main sur le cœur, je protestai :

— Là, tu me blesses.

— Voilà qui est mieux. Une joute verbale est toujours stimulante. Il y a plus d'une façon de séduire. Ce sera plus exaltant, n'est-ce pas ?

Je haussai les épaules. Je la soupçonnai de vite se lasser de tout.

— Quand accoucheras-tu ?

— De quoi parles-tu ?

— De ton énorme ventre.

— Je ne porte pas d'enfant.

Elle me regarda en face. Elle ne jouait pas, ne me taquinait pas. Elle était solennellement convaincue de ce qu'elle avançait.

Je sus alors que j'avais une folle devant moi.

CHAPITRE V

— Eh bien ? s'impatienta Aina. Le chat a-t-il mangé ta langue ?

Je m'assis et je réfléchis : à quel point était-elle démente ? Ce pouvait être un avantage... *et* un grand risque. Du coup, ses réactions devenaient imprévisibles.

C'était fort contrariant.

— Te souviens-tu d'une femme nommée Sidra, Aina ?

Les chemins détournés faisaient parfois merveille.

Elle sourit.

— Oui. Tu sais bien qu'elle est morte.

J'acquiesçai. Comparés à nous, les humains sont une race éphémère. Cela explique sans doute leur mode de vie frénétique et leur impatience chronique. Ils savent que leurs existences passent en un éclair. D'où leur insatiable cupidité.

Sidra avait toujours eu soif de connaissances. Son souvenir ne m'était pas désagréable.

— Un jour, dit Aina, elle m'a sauvé la vie. Naturellement, j'ai dû lui rendre la pareille. Tant pis pour elle...

— J'ignorais qu'elle t'avait secourue.

— Peut-être n'a-t-elle pas vu les choses ainsi. Mais moi, oui.

— Où était-ce ?

— Au Quai des Nuages.

— Tu y étais ? m'écriai-je, surpris.

— Oui. Sidra a toujours été dévorée de curiosité. Aussi bizarre que ça paraisse, elle me manque. Quand je croyais tout savoir de moi, elle posait encore une question ou faisait une remarque qui m'amenait à me voir sous un jour nouveau... C'était un don enviable.

— Que s'est-il passé ?

Aina me toisa de son regard impénétrable.

— Veux-tu que je te raconte une histoire ?

Notre conversation prenait un tour étrange. Mais il vaut mieux ne pas contrarier les fous.

— Si tu le souhaites...

— Oh, quelle délicate courtoisie...

— Je ne veux que ton bien.

— Voilà qui m'étonnerait. Mais face à tes fausses assurances, mon esprit aiguisé me défendra. *Tisser des contes pour l'amuser, jusqu'à ce qu'il se lasse de moi.* C'est toujours le problème, n'est-ce pas ? Que dire et que taire ? Tant de secrets à préserver...

— Me les confieras-tu ?

— Non, à moins que tu donnes l'exemple.

— Comment le pourrais-je ? Je n'ai rien à cacher.

Elle éclata de rire.

— J'adore les menteurs ! Ils sont follement amusants.

— Pourquoi mentirais-je à une esclave ?

Elle haussa les épaules.

— Comment le saurais-je ? Très bien, allons-y pour une histoire. Qu'aimerais-tu entendre ?

— Que s'est-il passé entre Sidra et les Thérans ?

Aina baissa la tête, puis contempla les flammes.

Après un long silence, elle commença...

CHAPITRE VI

C'était un hiver rigoureux. Je m'en souviens très bien car je déteste le froid. Ironique, non, pour quelqu'un qui est parti vivre au nord ?

Les Lumières de la Tour qui Pleure.

Joli nom, n'est-ce pas ? Pourtant, le soleil y montrait rarement son visage radieux. Après avoir quitté Crêtombre, c'est là que je me suis rendue.

Je suis longtemps restée dans l'ancre du dragon. La maladie qui m'affectait depuis de nombreuses années m'avait gravement affaiblie. Qui penserait que les dragons puissent être si attentionnés ?

Il est vrai qu'ils surprendront toujours les donneurs-de-noms que nous sommes.

Non, je ne te dirai pas où il est en ce moment. Pourquoi serais-je au courant des allées et venues d'un dragon ?

Où en étais-je ?

Ah, oui !

Bien sûr, je ne pouvais pas vivre dans le Bois de Sang. Par le truchement d'intermédiaires, Alachia et moi avions conclu une trêve fragile. Pas plus que maintenant, je ne lui faisais confiance. Mais il y a des choses qu'on accepte des gens liés à nous, que ça nous chante ou non.

Les peuples du nord m'avaient bien accueillie. Et la région n'était pas dénuée de beauté : des verts exotiques et subtils, qu'on n'imaginerait pas ailleurs, aux délicates teintes or et indigo. Naturellement, les elfes du nord se défiaient de moi. Sans être corrompue, je n'étais pas davantage une des leurs.

J'étais entre deux eaux.

Mais tu sais de quoi je parle, n'est-ce pas, Vistrosh ?

Sur une falaise surplombant l'océan, j'ai construit une maison en pierre austère, avec pour tout ameublement un lit et une table.

Peut-être avais-je choisi de vivre dans le dénuement afin de me punir de tout le mal que j'avais causé. Peut-être voulais-je purifier mon âme. En tout cas, je coulais des années sereines, l'espoir au cœur.

Un jour, je ramassais des coquillages sur la plage, inspirant à pleins poumons l'air marin vivifiant ; le soleil fit une de ses rares apparitions.

J'entendis un bruit lointain, rappelant un cri d'enfant. C'est ce que je crus au début. Levant la tête, je vis une silhouette se découper contre l'orbe solaire couleur citron.

L'oiseau me vit et piqua sur moi.

Je le reconnus.

Il y avait longtemps, Aithne et moi nous étions entendus sur un point : s'il avait besoin de moi un jour, je viendrais. Où que je sois, quoi qu'il ait pu se passer. Il m'enverrait un messenger.

Celui-ci plongeait sur moi.

D'un plumage rouge et noir, couronné d'une crête dorée, il atterrit sur le bras que je tendis ; le contact de ses serres me fit grimacer. A sa patte brillait un anneau d'argent marqué du poinçon d'Aithne. Je déroulai le pli qui s'y trouvait.

Aina,

Notre dernière entrevue remonte à dix ans. Alors, tu m'as promis qu'en cas de besoin, il me suffirait de t'envoyer un message. Aujourd'hui, je te demande d'aider Sidra. Elle a été faite prisonnière sur le Quai des Nuages. Je crains de ne jamais la revoir. Les nouvelles me remplissent d'épouvante. Je t'en conjure, mon amie, aide-moi !

Aithne Chêneforêt.

Combien cruel est le sort qui s'acharne contre nous ! Mon plus cher amour, mon ami d'enfance, m'appelait au secours pour sa bien-aimée !

Que faire, sinon répondre présente ?

Dis-moi, Vistrosh, quelqu'un exerce-t-il un tel empire sur toi ? Ne réponds pas. Ton regard est assez éloquent. Il n'est pas plus exquise torture au monde, n'est-ce pas ?

J'amenai l'oiseau chez moi, lui donnai des graines à satiété et le laissai dormir, perché sur mon unique chaise.

Le matin suivant, je déposai une lettre sur la table, à l'intention de ceux qui s'inquiéteraient éventuellement de ma disparition.

Puis l'oiseau et moi sommes partis pour le Bois de Sang.

*

* *

Chaque jour, je laissais un peu plus loin derrière moi les vents froids du nord au bénéfice des alizés du sud, lourds des fragrances de Barsaive. L'oiseau planait dans le ciel, et revenait chaque soir, quand je bivouaquais.

Les contrées accidentées du nord abondaient d'arbres aux branches torturées et arthritiques, qui me rappelaient les mains noueuses des vieilles gens. En ce début de printemps, la végétation restait chiche, le sol grisâtre.

Au bout de quatorze jours, j'approchai du but. A contrecœur.

Par amour pour Aithne, j'entrais de nouveau dans le territoire d'Alachia. Il connaissait les raisons de notre différend ; pourtant, il avait fait appel à moi. Ça signifiait que la situation de Sidra, au Quai des Nuages, était désespérée.

J'avais eu peu de contacts avec les Therans et j'entendais qu'il en reste ainsi. Ces êtres aux traits parfaits et à l'arrogance atavique étaient trop bizarres à mon goût.

Encline aux spéculations, je m'efforçais de penser à autre chose. Le terrain accidenté que je foulais s'aplanissait insensiblement ; bientôt, je

traversai des régions vallonnées. De plus en plus de villages se dressaient le long des routes. Ma présence n'avait plus rien d'extraordinaire : nombre de mes semblables empruntaient régulièrement ces chemins.

Seuls les elfes de sang s'en abstenaient. Ils n'étaient pas les bienvenus.

Un matin, je fus en vue du Bois de Sang.

A ton expression, Vistrosh, je vois que ta terre natale a encore prise sur toi. Elle aussi a une place privilégiée dans mon cœur, malgré le Fléau. Pourtant, quand je mesure le prix que nous avons payé pour survivre, j'en ai la nausée.

Le Bois était si beau, si verdoyant... Les chênes, les érables et les ifs s'élançaient fièrement vers les nues. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ? L'odeur âcre de la sève et de l'humus ; celle, plus pernicieuse, du sang des milliers d'elfes qui l'alimentent sans cesse.

Eblouie, je me dirigeais vers le Bois comme une aveugle. De délicates fougères bordaient le chemin qui s'enfonçait dans le ténébreux Bois de Sang. De la mousse festonnait les pierres, et des fleurs dodelinaient de la corolle sur leurs tiges graciles.

A mesure que j'approchais, les arbres emplissaient l'espace. J'avais oublié leur grandeur démesurée, tout comme leur *noirceur*. Je me sentis petite et insignifiante.

— Tu es venue, fit une voix.

Je lançai des regards alentour. J'étais seule. Puis quelque chose entra dans mon champ de vision. Un sylphelin ! Attendu que ces derniers dé-

testent les elfes de sang, c'était bien la dernière chose à laquelle je m'attendais.

Plus surprenant encore : celui-ci était corrompu. Les sylphelins vivant dans les Lumières de la Tour qui Pleure n'ont pas été affectés par le Fléau. Que des êtres si délicats et si beaux puissent souffrir ainsi était difficile à imaginer.

Celui que j'avais sous les yeux avait de fines ailes irisées et une crinière châtain. De petites épines perçaient sa peau çà et là. Il portait au cou une amulette en forme d'oiseau, ainsi qu'une tunique de peau ; les griffes d'un minuscule animal pendaient sur son torse.

Je fus cernée par les hommes-épines. Ces créatures fabriquées de toutes pièces n'ont pas d'âme. Leurs corps en forme de cages renferment les cadavres pourrissants des bêtes des bois. Quelle pitoyable façon de nourrir ces êtres magiques !

— Elle peut passer, fit le sylphelin. Elle a l'autorisation.

Les hommes-épines levèrent leurs lances, sans s'écarter.

— Aithne m'envoie vous escorter, précisa la créature ailée. Ignorez ces balourds, ils ne vous barreront pas la route.

— Qui es-tu ?

— Je suis Emil.

Sur ce, il s'envola. Les hommes-épines me regardèrent de leurs yeux vides et morts. Je les contournai et m'avançai résolument dans le Bois maudit, tournant le dos à la lumière.

CHAPITRE VII

De nouveau, l'éclat émeraude du Bois de Sang me nimbait. Des souvenirs que j'avais cru oubliés affluèrent à mon esprit. Enfant, il n'existait pas plus bel endroit à mes yeux, ni dans Barsaive ni dans l'Empire Theran. Sans doute suis-je partielle, mais au fond, je sais que j'ai raison.

Nous étions un peuple superbe. Quand je repense à ce que nous sommes devenus, la colère et la tristesse me consomment. Tout est la faute d'Alachia ! *Elle* nous a conduits à cette auto-mutilation... Mais pardonne-moi, Vistrosh. Tu souffres davantage que moi.

Et je m'écarte du sujet.

Les arbres voilaient le ciel. Du sang suintait de l'humus. D'épaisses lianes se lovaient autour des troncs ; de la mousse et des lichens enlaçaient les racines.

Sans les voir, je savais que des gardes m'observaient. Autrefois, j'avais réussi à tromper leur vigilance et à introduire un voleur dans le palais d'Alachia, afin de lui dérober un talisman. Durant notre fuite, mon compagnon avait été cap-

turé. Puis je l'avais oublié. Je revins au présent et à Emil.

— Où est Aithne ? demandai-je.

— Il vous attend au palais.

— Alachia sait-elle qu'il m'a fait venir ?

— Oui. C'est elle qui l'a suggéré.

Cela me glaça les sangs. Il n'y avait plus l'ombre d'un doute : j'allais au devant des pires ennuis.

*

* *

Tout était pratiquement comme dans mes souvenirs, à la différence que je me jetais dans la gueule du loup en connaissance de cause.

Le palais d'Alachia restait de toute beauté. Cesserait-il un jour de m'impressionner ? J'en doutais. La magie me coupera toujours le souffle.

Ainsi qu'Alachia.

Notre douce mère...

Combien d'entre nous la considèrent encore ainsi ? Après tant de siècles, nous nous prenons toujours pour ses enfants. Quel parent pourrait être aussi cruel ? Je ne t'apprends rien, Vistrosh. Dis-moi, comment as-tu supporté ton exil ? As-tu repoussé les émotions, as-tu fait taire en toi tout sentiment ? T'es-tu dissocié de tes souvenirs, les as-tu laissés blanchir au soleil, telle une tapisserie aux couleurs passées ?

Ou as-tu recouru à de plus noires méthodes ?

Non, ne dis rien. Reste à mes yeux le trafiquant d'esclaves sans âme que tu es.

Rien d'autre.

Revenons au palais.

Enfant, j'ai vu Alachia le créer de toutes pièces. Elle a façonné à son image les immenses troncs qui supportent son chef-d'œuvre. L'escalier en ossements d'Horreurs est un ajout ultérieur, à en croire Aithne.

Des gardes étaient postés de part et d'autre des marches. Emil les grimpa quatre à quatre.

Au pied de l'escalier monumental, j'inspirai un grand coup, puis lui emboîtai le pas. Les gardes me suivirent, formant comme une escorte.

Avais-je été dupée ? Aithne avait-il vraiment écrit cette lettre ? Etais-je en train de me jeter entre les griffes de mes ennemis ? Des incantations plein la tête, j'effleurai pour me rassurer les runes courant sur mes bras. Alachia ne m'éliminerait pas aussi facilement qu'elle avait tué mes parents !

A l'intérieur, l'air frais sentait bon la rose, omniprésente au palais. Des tapisseries constituées de milliers de pétales ornaient les murs. Derrière la senteur de la rose se profilaient celles du lilas, des jacinthes, des violettes, des géraniums et des lys. Une puissante magie gardait ces chefs-d'œuvre en excellent état.

Chaque tableau décrivait un épisode du Fléau : Alachia repoussant l'offre des Therans, son combat contre les Horreurs, l'invasion du Bois de Wyrn et le massacre qui avait suivi, le Rituel des Epines, la victoire des elfes, la construction du palais et le triomphe d'Alachia.

J'eus la nausée.

Les portes de la salle d'audience s'ouvrirent. La gorge sèche, l'estomac noué, je vis... Aithne !

Prenant les gardes au dépourvu, je courus vers lui. Nous nous étreignîmes avec ferveur. J'ignorai la douleur causée par ses épines.

— Sidra...

Sa voix se fêla.

Je lui massai le dos, le réconfortant comme un enfant. Les gardes avaient-ils la décence de regarder ailleurs ? Je l'espérai. Aithne était très fier. En temps normal, perdre ainsi le contrôle de ses émotions l'aurait profondément humilié. J'avais un besoin féroce de le protéger.

Se ressaisissant, il releva la tête. Lire tant de douleur au fond de son regard me serra le cœur. Ça me touchait bien plus que je n'aurais cru.

— Viens, Aina, je t'en prie.

Me prenant par le bras, il m'entraîna dans la salle. Les portes se refermèrent. Nous étions seuls : Aithne, moi...

... Et Alachia.

— Bienvenue au Bois de Sang, dit-elle sans se lever de son trône ni me tendre une main.

Je ne m'inclinai pas davantage.

Je ne l'avais plus revue depuis cinq cent soixante-quinze ans. Ses épines exceptées, elle n'avait pas changé d'un iota : la peau laiteuse, des yeux de saphir, une crinière rousse, des pommettes hautes et ces beaux yeux en amande que nous avons tous.

Même sa robe très échancrée restait immuable : des milliers de pétales de rose blanche cousus ensemble. Elle avait les bras et la gorge nus. A peine

ses seins étaient-ils voilés. L'énorme diamant qui s'y nichait attirait immanquablement le regard. Il scintillait de tous ses feux dans son écrin de chair, irisant d'arcs-en-ciel miniatures la voluptueuse poitrine de la reine.

Je la haïssais.

Je l'adorais.

Je me méprisais.

Aithne se racla la gorge, brisant le charme. Alachia et moi avions tout notre temps. Il n'en allait pas de même pour Sidra. Si personne ne lui venait en aide, très vite, elle serait soufflée comme la flamme d'une bougie.

— Me voici, Aithne, dis-je. Quelles nouvelles a-t-on de Sidra ?

— Elle a été capturée et emmenée sur le Quai des Nuages.

— Ne peut-on y envoyer un émissaire pour négocier sa libération ?

— Non. Les Therans affirment qu'ils ne la détiennent pas. Ils mentent. Nos espions sont formels.

— Ne peuvent-ils pas agir ?

— Pas sans se trahir, intervint Alachia. Et c'est hors de question.

— Mais qu'y puis-je ?

— Mes agents ne peuvent intervenir seuls, poursuit la reine. Mais ils pourraient aider une personne extérieure.

Tout devint clair. Comme je faisais bien son jeu ! Je me maudissais en silence. Aithne ne me quittait pas des yeux. Que je refuse, et le sort de Sidra était réglé...

— Et comment suis-je censée la rejoindre ?
Je connaissais déjà la réponse.

— Tu dois te laisser capturer, fit Alachia avec une compassion feinte.

Si Aithne était dupe, pas moi.

— L'Empire Theran est immense, soulignai-je. Comment être sûr que je serai emmenée sur le Quai des Nuages, et pas ailleurs ?

— Aithne connaît un esclavagiste, à Kratas. Cet ancien gardien de sang ne reculerait devant rien pour retrouver nos bonnes grâces. Dans dix jours, il enverra des prisonniers sur le Quai des Nuages. Aithne a tout arrangé pour que tu en fasses partie.

— Et comment tomberai-je entre les mains de cet esclavagiste ?

— Tu seras capturée par sa bande. De la sorte, tu n'éveilleras aucun soupçon.

— Tout est arrangé, je vois. Etiez-vous si certaine de ma venue ?

— Moi, je ne l'étais pas, intervint Aithne. Alachia, oui. Le jeu en valait la chandelle.

Un léger sourire ourlait les lèvres de la souveraine.

— Oui, dis-je.

C'est ainsi, pour la seconde fois, que je fus renvoyée du Bois de Sang.

CHAPITRE VIII

Pour rallier Krataş à temps avant le départ des esclaves, je devais partir sur-le-champ. Aithne m'accompagnerait un bout de chemin.

Tendu et taciturne, il se laissa embrasser par la reine. Je surpris le regard haineux qu'Alachia me lança. Je n'ignorais rien de sa rancune à mon égard. Pourtant, elle me surprit.

Etrange comme nous nous cachons toujours ce qui nous déplaît.

Aithne et moi fonçâmes vers la halte fluviale, le long du fleuve Serpent. Un bateau t'skrang nous attendait. Dès que nous fûmes à bord, il leva l'ancre. Notre destination était le lac Vors, entre les montagnes Scol et la chaîne de Tylon. Ensuite, Aithne et moi nous séparerions ; je filerai au sud, vers Kratas. C'était une véritable course contre le temps : au minimum, le voyage prendrait huit jours.

Comme toujours, je suivais avec émerveillement les gracieuses évolutions aériennes des ma-

rins t'skrang sur le gréement. Quelle aisance, quelle liberté de mouvement !

Malgré leurs brillantes acrobaties, Aithne avait l'air triste. Sidra et lui avaient passé quelque temps à bord de la *Reine Blanche*. Pourquoi s'étaient-ils séparés ? Ils s'aimaient pourtant ! Qu'était-il arrivé ? Je brûlais de le savoir, mais presser Aithne de questions ne servirait à rien.

Il paraissait à bout de nerfs.

*

* *

Les quatre jours suivants filèrent en un éclair. Aithne et moi n'étant jamais seuls, les occasions de parler en tête-à-tête furent fort rares. Un marin t'skrang n'était jamais loin, semblait-il. Les couleurs vives des uniformes de l'équipage faisaient oublier la grisaille ambiante.

Après un moment, les mille et une facéties des t'skrang me portèrent sur les nerfs.

La joie et les rires n'ont qu'un temps.

Nous accostâmes alors que je mijotais le massacre de l'équipage. Disons au moins le démembrement méthodique des marins les plus rigolards... J'avais tout mis au point. Arriver si vite à bon port contraria mes plans.

Sans desserrer les lèvres, Aithne m'accompagna jusqu'aux chevaux qui m'attendaient. J'avais espéré qu'il se confie. Sa séparation d'avec Sidra aurait pourtant dû me faire bondir de joie.

Mais elle lui avait donné ce que j'étais dans l'impossibilité d'offrir.

— Je ferai de mon mieux, promis-je.

Moi seule contre un empire ! Plutôt pathétique...

Il m'étreignit.

— Tu es mon dernier espoir. Sauve-la. Sauve mon enfant.

— Ton enfant ? m'écriai-je.

Pourquoi n'avait-il rien dit ?

— Elle porte mon enfant. C'est ce qui nous a désunis. Elle est partie... Ensuite, j'ai appris sa capture et son asservissement... Peut-être est-elle déjà...

Je posai mes doigts sur ses lèvres.

Depuis des années, Aithne rêvait d'être père.

Et maintenant...

— Pas un mot de plus, dis-je. Je te les ramènerai sains et saufs.

*

* *

Le reste du périple se déroula sans anicroche. J'arrivai en vue de Kratas avec un bon jour d'avance. Je me forçai au calme et attendis que les trafiquants tombent sur moi.

Ils me coupèrent les cheveux au couteau et collèrent de la boue sur mon crâne, ainsi que sur mon visage, mes mains et ma robe. Jusqu'à Kratas, je m'étais attendue à être mieux traitée. Mais manifestement, ces créatures craignaient davantage leur maître que moi.

Il n'était pas question de me traiter autrement qu'en esclave.

Ils me prirent mes affaires. Mon corps couvert de cicatrices, que tu trouves répugnant, Vistrosh constituait mon unique planche de salut. A moins de m'écorcher vive, ils pouvaient difficilement m'ôter mes runes magiques !

J'eus les chevilles enchaînées. Courir devint impossible. Une fois à Kratas, à peine fis-je attention aux caniveaux puants, aux fientes d'animaux et aux passants crottés. Ce que j'aperçus de l'architecture accusait les ravages du temps... Des siècles de négligence. Une fois enfermée avec les autres, je réalisai à quel point j'étais épuisée. Je comptai mes plaies et mes horions. Je mourais de soif.

Les geôliers s'en moquaient comme d'une guigne.

Ils avaient leurs instructions à mon sujet.

La pièce où on m'avait jetée puait la sueur et la peur. Une chiche lumière filtrait des lucarnes sales. Les enclos où s'entassaient les prisonniers comportaient tous un poteau central auquel ils étaient enchaînés. J'eus droit au même traitement.

Mes camarades d'infortune étaient deux humaines, une autre elfe et une naine.

Toutes des femelles.

Je rampai vers un récipient d'eau saumâtre et apaisai ma gorge sèche. Puis je dévisageai mes compagnes.

Leur terreur avait un nom... que je n'osais me murmurer. D'évidence, je n'avais pas encore subi des mains de nos geôliers ce que ces malheureuses avaient enduré.

Après un long silence, je soufflai :

— Mon nom est Aina. J'ai été capturée il y a quelques jours. Savez-vous ce qu'ils veulent faire de nous ?

Une des humaines secoua la tête. Elle avait un côté du visage violacé et boursoufflé par les coups.

— Je suis Narelle, dit-elle. Voici Rose, Siobhan et Daveen. (Elle me désigna successivement l'autre humaine, l'elfe et la naine.) Nous avons été prises lors d'un raid contre une caravane. Presque tous nos amis ont été passés au fil de l'épée. Nous faisons partie des rares survivants.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Je ne sais plus trop, admit Narelle. Comment mesurer le temps en ce lieu ? Moins d'un mois, je dirais.

Un mois.

Dans ce trou puant, sans lumière, avec de l'eau croupie et des os pour pitance. Comment survivre dans ces conditions ? Déjà, j'aspirais de tous mes vœux à recouvrer ma liberté. Pour une sorcière comme moi, ce serait l'enfance de l'art. Du moins, c'est ce que je me dis. Jouer les filles de l'air, à ce stade, n'aurait servi à rien.

Le jour suivant, nous devons partir pour le Quai des Nuages.

Restait à espérer qu'Aithne était bien informé. Dans l'intérêt de Sidra comme dans le mien.

*

* *

La nuit tomba enfin. Je périssais d'ennui. Même faire connaissance les unes des autres, dans un contexte si lugubre, perdit vite de son attrait.

Peu avant l'aube, je sombrai dans un sommeil léger. Je rêvai de Sidra : flottant hors du temps, elle attendait que je la libère.

Ysrthgrathe fit tourner ma vision au cauchemar.

C'était mon démon personnel, l'Horreur qui m'avait possédée pendant des siècles. De nouveau trop effrayée pour porter secours à autrui, je laissai Sidra dériver loin de moi. Je savais ce qu'il me ferait si je venais en aide à la jeune femme...

A mon réveil, les rayons du soleil filtraient à peine à travers les barreaux. Les autres dormaient d'un sommeil agité.

Ysrthgrathe n'était pas là. A ma surprise, il me manquait. Non que je me fusse attachée à ce monstre, loin de là. En fait, sa cohérence et sa logique me manquaient. Depuis sa disparition dix ans plus tôt, ne plus avoir à me battre contre lui me paraissait bizarre.

Les gardes avaient l'air stupide et assommé d'ennui.

Effleurer mes cicatrices me rassura. Mon corps était ma meilleure arme.

Il me suffisait de guetter l'instant propice.

CHAPITRE IX

Ce matin-là, on nous distribua du gruau tout juste apte à satisfaire un gamin malingre... Après tout, nourrir des improductifs est coûteux. Alors, des esclaves !

Notre maigre pitance avalée, on nous traîna dehors sous le regard des badauds. Le rouge au front, j'eus l'impression d'avoir des araignées sur la peau. Ignorant de mon mieux les curieux, je gardai la tête haute. Puis je me ravisai. Me démarquer des autres était stupide.

Pourtant, ce fut plus fort que moi. Je me refusais à baisser la tête.

Dans l'air printanier, les chaînes, sur mes poignets et mes chevilles, étaient particulièrement pesantes.

Dans un bâtiment thermal, on nous retira nos vêtements et on nous plongea dans une eau glacée. Ensuite, nous reçûmes de grossières tuniques noires. Par bonheur, mes runes étaient petites et inoffensives d'aspect. Seul un mage

observateur aurait pu reconnaître leur véritable nature. eAprès une heure de marche, on arriva aux quais d'embarquement. Les bateaux amarrés oscillaient dans le ciel comme autant de cerfs-volants.

Les gardes nous poussèrent vers une échelle de coupée. J'aidai Rose et Narelle à vaincre leur peur du vide pour grimper avant que les esclavagistes s'énervent et se débarrassent d'elles... *Pourquoi ?* me demandai-je. Aux mains des Therans, quelle vie serait la leur ?

Une fois à bord, l'homme qui avait fait notre acquisition nous étudia, l'air renfrogné.

— Voici les esclaves, seigneur, dit un garde.

— Quoi ? Ce triste ramassis de femelles ? On m'avait promis cinq jeunes femmes fertiles ! Qu'essayez-vous de me refiler ?

C'était un Theran blond aux yeux bleu délavé. Ses traits parfaits n'offraient aucun intérêt.

Une perfection fade dénuée d'âme.

Un Theran typique.

Aux yeux de cette race, il n'y avait pas mieux : le front haut, des traits ciselés, le nez fin, des yeux aux lourdes paupières...

Leur uniformité avait quelque chose de terrifiant.

— Seigneur Ignatius, protesta le marchand d'esclaves, Vistrosh a sélectionné en personne ces femmes afin que vous ayez toute satisfaction. Vous ne les voyez pas sous leur meilleur jour, mais soyez assuré qu'elles satisferont à vos moindres exigences.

— Ah ! renifla Ignatius avec dédain. La parole d'un voleur et d'un trafiquant d'esclaves, vendant ses propres frères au plus offrant pour un peu d'orichalque... Ça me rassure. (Il tendit un sac à l'homme.) Voici le paiement convenu. En cas de problème, votre maître me reverra très vite.

Le garde redescendit et entonna un chant obscène sur les Therans et leurs mères. Aujourd'hui, j'aimerais beaucoup me souvenir des paroles !

Pelotonnées les unes contre les autres, nous nous demandions à quelle sauce nous serions mangées. Tous ceux qui portaient notre type de tunique noire travaillaient dur sous l'œil d'aigle des Therans. Dans leur univers, tout était ordonné, comme je le compris par la suite : les esclaves étaient en noir, les garde-chiourmes en bleu et ceux qui les contrôlaient en vert. Comme les Therans sont prévisibles ! Les plus importants d'entre eux doivent être de blanc vêtus.

Tout ça me serait très utile.

Un Theran en tunique orange nous conduisit dans la soute. De nouveau enchaînés, nous restâmes dans le noir.

*

* *

Quand le navire leva l'ancre, je me réveillai en sursaut. Je sautai en direction d'un petit hublot, placé assez haut, afin d'apercevoir un bout de la ville que nous quitions.

Un bruit alerta mes compagnes, qui se regroupèrent d'instinct autour de moi. J'aurais voulu leur rappeler que j'étais aussi impuissante qu'elles. Puis il me revint que je les abandonnerais bien assez vite entre les mains des Therans.

Alors je ne dis mot.

Un garde en orange entra, un sourire patibulaire aux lèvres. Il apportait du pain et des fruits.

Laisse-moi te dire une chose, Vistrosh : tu pourrais prendre un peu plus soin de ta marchandise...

— Mangez ! ordonna-t-il dans un throal maladroit.

— Et de l'esprit, avec ça..., soufflai-je à mes camarades.

Leurs petits rires nous valurent un regard noir de l'homme. Nous dépendions entièrement du bon vouloir des gardes. Si je voulais sauver Sidra, la chance et la ruse feraient plus que la force.

Je feignis la peur. Il grommela en theran... et me surprit en ôtant nos chaînes. Il ajouta une remarque venimeuse incompréhensible et sortit. Nous fondîmes sur la nourriture comme la misère sur le pauvre monde. Aux cent mille diables la courtoisie et les bonnes manières !

De la pulpe de fruit plein le menton, je vis, en regardant mes compagnes, de quoi nous avions l'air aux yeux des Therans.

Nous étions maigres à faire peur. Le bain glacé ne nous avait pas débarrassées de notre crasse. Nos tuniques informes nous rendaient plus pathétiques encore. Nous avions les poignets et les

chevilles marbrés par les fers, les cheveux réduits à l'état de tignasses.

Quoi d'étonnant à ce que les Therans nous écrasent de leur mépris ? Même s'ils n'avaient pu conquérir Barsaive, notre peuple nous vendait à eux comme des animaux.

Tu n'as pas l'air à ton aise, Vistrosh. Quelque chose ne va pas ?

Où en étais-je ?

Je réfléchissais à tout ça, quand je m'aperçus que les autres me dévisageaient. Avais-je l'air aussi impuissante qu'elles ? Puis elles s'examinèrent mutuellement. L'estomac rempli, entre les mains d'un maître apparemment meilleur, elles pouvaient faire le point.

Rose et Narelle éclatèrent en sanglots.

— Pourquoi pleurez-vous ? demandai-je sèchement.

— Regarde-nous ! Qu'allons-nous devenir ?

— Vous n'avez pas l'air plus mal en point que nous ! répliqua Daveen.

Leurs pleurs redoublèrent.

— La ferme ! crachai-je, agacée. Vous me donnez mal à la tête !

A ma surprise, cela eut de l'effet.

A peine m'étais-je allongée dans un coin que la porte se rouvrit.

La nouvelle venue, toute d'argent vêtue, avait de longs cheveux châtain. Elle me désigna :

— Venez avec moi.

Sur ces mots, elle tourna les talons et disparut.

Les autres me lancèrent un regard effrayé. Les
Therans m'avaient-ils déjà percée à jour ? Je ne
devais pas trahir mon angoisse.

Avec un petit sourire, j'obéis.

CHAPITRE X

Je suivis la Theranne dans un couloir exigü. Sa longue robe bruissait sur les lattes de bois, évoquant des sifflements de serpent. Nous montâmes dans une autre section du navire. Elle ouvrit une porte et me fit signe d'entrer.

La cabine comportait une couchette et des étagères. Les murs s'ornaient de motifs rouges s'épanouissant jusqu'au plafond. Une table sculptée trônait au centre de la pièce.

La femme disposa sur un plateau des flacons et des bouteilles.

— Quel est ton nom ? demanda-t-elle, suave.

— Aina.

— Hum. Je n'aime pas. Tu t'appelleras Oriana.

— *Je n'aime pas.*

— Tu as le droit de te taire et d'obéir.

Ainsi, ça commençait. On me volait mon identité.

— Allonge-toi sur la table.

Je m'exécutai. Elle me prit le poignet gauche et glissa une bande de cuir sous l'anneau de fer. Elle répéta l'opération avec l'autre poignet.

J'avais entendu parler de la cruauté des Thérans, indifférents aux souffrances de leurs victimes. Malgré moi, je me débattis.

La femme lança un sortilège que je ne connaissais que trop bien. Paralysée, je me souvins d'avoir infligé le même sort à Javan le voleur... avant de l'abandonner à ses ennemis.

Elle remonta la tunique sur mon corps et elle incanta. Une chaleur diffuse coula en moi. Une main désincarnée palpa ma matrice. Que m'arrivait-il ? Son sort lui permettait de m'ausculter *de l'intérieur*.

J'étais un animal qu'elle disséquait vivant.

La bile me monta à la gorge. Des larmes roulèrent sur mes joues.

« L'auscultation » fut interminable. Elle sonda chaque pouce de mon anatomie. Je ne pouvais même pas hurler ! Je ne m'appartenais plus... Aux yeux de cette garce, j'étais un morceau de viande.

Enfin, elle me libéra. Je me rhabillai tant bien que mal.

— Tu es en excellente forme. A voir tes runes, tu étais une magicienne ?

— Oui, fis-je, refusant de sécher mes pleurs.

— Bien. Tu constateras que tes misérables compétences ne font pas le poids contre nous. Nous savons contrôler les rebelles. (Je frémis.) Coopère, Oriana, et tout se passera bien. Nous savons aussi être gentils.

Je baissai la tête, dissimulant ma haine. *Gentils*, eux ? Que savaient-ils de la gentillesse ? Battre leurs esclaves *une* fois par jour devait être leur conception de la chose. Peut-être pourrais-je tourner cela à mon avantage. J'aurais tout accepté, pourvu qu'on ne me soumette plus à pareille torture.

Mais trop de « coopération » leur mettrait la puce à l'oreille. Aussi, j'attendis son bon vouloir.

Elle prit des notes dans un livre à la reliure de cuir, examina des flacons... On frappa à la porte.

— Entrez.

— Dame Xanthe, dit un garde, le seigneur Ignacius voudrait savoir si vous aurez fini à temps pour dîner avec lui ce soir.

— Non. Dites-lui que je commence seulement. Raccompagnez cette femme en cellule et amenez la suivante.

L'homme se rembrunit, mais il obéit.
Naturellement.

*

* *

Une par une, Xanthe nous examina toutes. Je réalisai que je ne pouvais plus me fier à mes compagnes. Elle avait dû faire la même offre à tout le monde. Laquelle trahirait ? Laquelle avait accepté d'espionner ses camarades contre la promesse d'un meilleur traitement ?

Nous ne serions plus jamais seules. L'ombre theranne ne nous quitterait pas...

Comment les autres avaient-elles réagi à cet examen médical très spécial ? Nulle n'en souffla mot. Comme s'il s'agissait d'un secret trop effrayant à répéter.

Nous avions toutes le regard fuyant.

Avec quelle habileté consommée Xanthe avait semé les graines de la méfiance...

Hélas, ce n'était pas le pire.

Durant ce voyage, je crus mourir d'ennui.

Au fond de la soute, nos maigres repas quotidiens étaient tout ce qui brisait la monotonie.

*

* *

— Que veulent-ils faire de nous, à ton avis ? me demanda Siobhan.

Elle avait beau être une elfe, comme moi, nous n'avions rien en commun. Avec sa peau blanche, ses longs cheveux noirs et ses yeux verts, c'était encore une gamine.

— Ils infligent aux femmes des choses terribles, dit-on ! murmura Rose.

— Bah, ricanai-je. Des filles prêtes à faire « ces choses terribles », il y en a à tous les coins de rue. Pas besoin de s'encombrer d'esclaves pour ça !

— Je ne parlais pas de sexe, répliqua l'humaine.

Elle me surprit. Jusqu'ici, Rose avait joué les geignardes, sans faire montre du moindre cran.

— Alors quoi ?

— Juste... des choses.

— Les *choses probables* m'inquiètent beaucoup plus que l'innommable.

— L'innommable est bien pire, lança Narelle. Sa déclaration m'étonna.

Je n'avais rien à répondre à ça.

*

* *

Un matin, deux semaines plus tard, la pluie tombait à verse.

Les autres dormaient encore. Je m'essayai à un peu de magie.

Yeux clos, je glissai dans le plan astral. Chaque jour, je m'étais assurée d'en être encore capable. J'avais cru que Xanthe avait pris ses précautions contre moi.

Apparemment, ce n'était pas le cas.

Des voiles soyeux me caressaient. D'éclatantes couleurs jouaient avec mon esprit. Je les manipulais comme bon me semblait.

Soudain, je sentis l'aura d'une Horreur.

Cette fois, je l'attendais de pied ferme.

Le monstre dut le comprendre, car il me laissa tranquille.

De nouveau détendue, je me laissai dériver avec volupté. Même s'il s'agissait d'une liberté illusoire, quelle joie d'être affranchie de mes chaînes... à plus d'un titre !

Je m'amusai à façonner une créature à mon image : l'enfant que j'avais été, avant le Fléau.

D'un baiser sur ses lèvres, je lui donnai le souffle de la vie.

Le simulacre me réconforta.

Puis me parla avec ma propre voix :

— Mère, pourquoi m'as-tu créée ?

Quel égoïsme irresponsable ! Comment défaire ce que je venais de faire ?

— Souhaites-tu détruire la vie que tu viens de générer ?

Je connaissais cette voix. Mais je ne l'avais plus entendue depuis si longtemps que je l'avais presque oubliée.

Presque.

— Ysrthgrathe.

— Ah. Tu te souviens. Voilà qui me touche. Que fais-tu là ?

Dans son élément naturel, il était plus puissant que je n'aurais imaginé. Avec un peu de chance, cependant, je m'en tirerais sans trop de casse.

Sans doute s'amuserait-il avec moi avant de m'achever.

Mais ma création l'intéressait davantage.

— Quelle charmante enfant. Est-ce la tienne ? Bien sûr... La ressemblance est frappante. Domage.

Il tendit les bras et la déchiqueta sous mes yeux. Avec un hurlement strident, elle disparut.

Elle avait beau n'être pas réelle, la voir mourir ainsi me fit mal.

Mais l'heure n'était pas aux lamentations. Je ne pensais qu'à une chose : fuir !

Le sang me cognant aux tempes, je me glissai vers la fissure que j'avais ouverte dans le plan astral.

J'osai jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule ; Ysrthgrathe n'avait pas bougé. Il souriait.

Croisant mon regard épouvanté, il éclata de rire.

Ce son terrible me hanta durant des semaines.

CHAPITRE XI

Le bateau ralentit. Je me hissai de nouveau jusqu'au hublot. A travers les brumes, je distinguai les tourelles d'une ville. Elles semblaient flotter dans les nuées. En fait, six énormes piliers mesurant des centaines de pieds soutenaient l'agglomération.

Cette démonstration de puissance me glaça les sangs.

Le navire perdit de l'altitude et s'amarra près des vaisseaux militaires.

Mes compagnes de cellule se réveillèrent.

— Nous arrivons au Quai des Nuages, annonçai-je.

— Qu'allons-nous devenir ? se lamenta Rose.

— Aina est-elle censée prédire l'avenir ? la réprimanda Daveen.

Ah ! Les nains et leur esprit pratique.

Les ignorant, je me hissai encore jusqu'à l'écouille : des esclaves descendaient sur le quai.

Un nain aux boucles épaisses glissa et tomba. Aussitôt, les gardes le rouèrent de coups...

... Sous le regard indifférent des autres.

Combien de temps avant que nous devenions aussi apathiques que ces malheureux ?

*

* *

En milieu de matinée, ce fut notre tour. Xanthe apparut sur le pont, suivie d'Ignatius. Elle arborait la même tunique d'argent, avec une ceinture à la taille.

Narelle descendit la première. Rose s'affola.

— Je ne peux pas ! cria-t-elle d'une voix stridente. C'est trop haut !

Un garde fit mine de la frapper.

— Non ! cria Xanthe. (Baissant le bras, il darda un regard noir sur l'humaine.) Ces esclaves sont destinées à Ellethryth. Aucun mal ne doit leur être fait.

— Comment faire descendre celle-ci ? demanda Ignatius.

Xanthe incanta. J'eus beau tendre l'oreille, je ne saisis pas le sens de son chant. Une corolle jaune entoura Rose. Bientôt, elle plana dans les airs, aussi légère qu'une plume.

Elle sanglotait à fendre l'âme. En voilà une qui ne ferait pas long feu chez les Therans... A leurs yeux, la terreur n'avait d'intérêt que dans la mesure où elle forçait à obéir.

Xanthe s'adressa à notre petit groupe :

— Vous avez votre utilité. Mais à votre place, je ne compterais quand même pas trop là-dessus. Nous descendîmes l'échelle une par une.

A terre, nous fûmes dirigées vers un énorme pilier, où se massaient les autres esclaves, plus loqueteux et émaciés que nous. Que leur était-il arrivé durant cette interminable traversée ?

Un mouvement me fit lever la tête. Nimbé du même éclat jaune, un homme descendit vers nous, par la voie des airs.

— Est-ce là tous les esclaves ?

Un garde acquiesça.

— Oui. Dame Xanthe a précisé que ces femmes étaient destinées à Ellethryth, ajouta-t-il, gesticulant vers nous.

L'homme incanta. Le sens de sa psalmodie m'échappa encore.

Auréolées de jaune, nous nous envolâmes malgré nous vers le Quai des Nuages.

*

* *

Tout ce que les Therans touchaient, ils le corrompaient. Ça faisait partie de mes convictions.

Pourtant, quand je découvris le Quai des Nuages, j'en fus ébahie.

Je ne fus pas la seule.

D'immenses tours de marbre noir et blanc s'élançaient à l'assaut du ciel. Il y avait des vitraux partout. Un jardin monumental s'étendait

au cœur de la ville... Une perfection couleur jade... La nature contrôlée par la magie. Aucune herbe folle, mauvaise graine, ou preuve de pourrissement. Chaque fleur était un parfait spécimen de sa famille botanique. Des tulipes couleur rubis colonisaient avec bonheur des collines, côtoyant des crocus blancs. L'air embaumait le parfum capiteux du lilas.

Dans cette splendeur, les gens les plus étranges déambulaient.

Vêtus d'écarlate, d'azur, de sienne, d'argent, d'or et d'émeraude, ils ne ressemblaient à aucun donneur-de-nom. Marchant derrière eux, des esclaves les protégeaient de la pluie avec des ombrelles.

Leur délicate constitution me frappa. Avec leurs yeux en amande et leur teint olivâtre, ils ne semblaient pas tout à fait de ce monde. Leur aspect à tous présentait d'inquiétantes similitudes. Ils n'avaient aucun défaut, que ce soit des dents de travers, des tâches de rousseur ou des coquetteries dans l'œil. Chaque nez, chaque bouche, chaque sourcil était parfaitement proportionné.

Tous avaient en commun un front étrangement allongé.

Le nouvel arrivage d'esclaves fut poussé au sud de la ville ; Rose, Narelle, Siobhan, Daveen et moi, à l'ouest.

Personne ne nous regarda défilé. Nous aurions pu être invisibles, pour l'attention qu'on nous accordait. Désormais, nous faisons partie des meubles.

Des gens traînés dans les rues, enchaînés comme des animaux ?

Quoi de plus banal ?

Vers la banlieue, les rues s'élargissaient, toutes étant longées d'arbres. Les habitations étaient moins serrées. Au bout d'une avenue se dressait une résidence solitaire. Une belle fontaine en marquait les abords.

Un esclave propre et bien nourri ouvrit les portes massives.

— Suivez-moi, ordonna-t-il en throal.

J'espérais que mes dons pour les langues me seraient utiles. Si je ne maîtrisais pas vite des rudiments de theran, je me voyais mal sauver Sidra ou *me* sauver.

L'homme nous poussa le long d'un corridor percé de portes. Il nous fit signe d'entrer dans une pièce et referma la porte.

— Qu'allons-nous devenir ? geignit Rose.

Nous étions trempées de pluie.

— Rien de bien..., ironisa Daveen, inspectant les couches.

Sur chacune était posée une tunique. Il s'agissait de vrais lits, pas de paillasses pouilleuses.

— Jamais je n'aurais dû suivre cette caravane ! fit Rose, lugubre.

Je soupirai. Pour ce que ça changeait...

Exaspérée, je m'écriai :

— Pourquoi es-tu si pressée d'être fixée sur ton sort, bon sang ? Crois-tu qu'on nous traitera avec décence et bonté ? Aux yeux de ces gens, nous sommes moins que rien. Ils feront de nous

ce qu'ils voudront, et nous aurons le droit de nous taire !

Portée par la colère, je m'étais rapprochée de Rose. L'humaine eut l'air terrifié. Je lui inspirais plus de peur que nos maîtres.

J'éclatai de rire.

Rose courut vers Narelle, qui l'étreignit et me foudroya du regard.

— Elle a peur, dit Siobhan. Comme nous toutes. Ne te défoule pas sur elle, Aina.

Je haussai les épaules. Qu'elles me croient aussi effrayée qu'elles me convenait fort bien. Malgré tout, je ne tenais pas à m'aliéner mes camarades.

Nous étions dans une chambre aux murs aveugles peints en bleu pâle. On avait l'impression d'étouffer. Au moins, à bord du vaisseau, un hublot nous avait apporté un semblant d'air frais.

Les esclaves n'ont pas besoin de fenêtres.

J'ôtai ma tunique mouillée et la mis à sécher. En enfilant une autre, je révisai mes options. Même ici, il y avait sûrement un florissant réseau d'informateurs. A l'instar d'enfants, les esclaves oubliaient qu'ils avaient des yeux et des oreilles...

Un silence pesant tomba. Nous n'avions rien ingurgité de la journée.

La porte s'ouvrit. Une femme démesurément grande se découpa sur le seuil. Vêtue d'une longue tunique blanche et d'un gilet molletonné, elle avait des cheveux blond paille coiffés en diadème, un teint abricot et les plus beaux yeux verts que j'eusse jamais croisés.

Il était clair qu'elle voyait en nous non des êtres de chair et de sang, mais des *choses* utilisables à sa convenance.

Dans cette nouvelle vie, nous cesserions vite d'exister.

— Je suis Ellethryth, et vous, des esclaves chanceuses. Vous avez été sélectionnées pour aider l'Empire Theran, toujours en quête de perfection. En conséquence, vous vivrez dans ce palais et satisferez mes besoins. (Elle déroula un parchemin.) Laquelle est Oriana ?

Non sans hésiter, j'avançai.

— Je suis... Oriana.

— Selon dame Xanthe, tu as des compétences magiques. Est-ce vrai ?

J'acquiesçai.

— Tu seras mon assistante. Demain, tu commenceras ton travail.

Elle sortit.

Les autres me regardèrent avec haine.

Dorénavant, il était inutile de compter sur quelqu'un d'autre que moi-même.

CHAPITRE XII

Je dormis mal cette nuit-là. Mes vieilles angoisses se réveillaient. Après dix ans de répit, leur retour me désespérait.

A mon réveil, j'étais recrue de fatigue.

On apporta des fruits, du pain et du fromage. Ça m'inquiéta. Pourquoi offrir de vrais lits et une nourriture décente à de vulgaires esclaves ?

Une fois de plus, nous restâmes longtemps livrées à nous-mêmes.

*

* *

L'esclave qui nous avait « accueillies » vint me chercher. Presque heureuse de voir rompue la monotonie quotidienne, je le suivis, l'esprit vide.

Les dalles de marbre noir et blanc étaient disposées en damier. Des fresques murales pei-

gnaient des scènes enfantines, toutes plus joyeuses et bucoliques les unes que les autres.

Néanmoins, les enfants se ressemblaient trait pour trait. Il ne s'agissait plus de l'uniformité si chère aux Therans, non... Il y avait autre chose. On aurait dit que l'artiste avait eu pour instruction de toujours reproduire *le même* gamin.

Ce visage était-il le plus parfait au monde ?

Non. Il était beau, mais manquait totalement de personnalité. De *définition*, pourrait-on dire. Toute force et toute faiblesse en avaient été gommées. Restait une figure poupine banale.

Elle me rappelait les statues que sculptait Pever Tollins quand nous vivions dans le kaer. Son premier essai, sur moi, avait ressemblé à ça : trop parfait. Sans âme. Je ne voulais pas qu'on se souvienne de moi ainsi. Que penseraient les gens ? Non, en parfaite égoïste, j'avais voulu que Pever emprisonne mon essence dans la pierre.

Il échoua. Car sa statue ne sut pas traduire ma véritable laideur, que je m'efforçais en vain de dissimuler.

L'esclave s'arrêta devant des portes montant jusqu'au plafond. Il frappa, ouvrit et me fit signe d'entrer.

La salle rivalisait avec le hall du palais d'Alachia. Aux fenêtres, des tentures de velours bleu bloquaient la lumière. De riches tapis décoraient la pièce. Depuis des siècles, je n'avais plus vu pareils chefs-d'œuvre.

Le long des murs s'alignaient des commodes et des cabinets ouvragés. Le visage enfantin était le motif dominant des ornements et des frises.

Sur une table se trouvaient de quoi écrire et de mystérieuses bouteilles en verre.

L'inconnue de la veille y travaillait.

— Viens ici.

J'obéis. Une odeur âcre me monta aux narines.

— Quelle était ta pratique ?

— Ma pratique ?

— Oui. En magie ?

— J'étais une nécromancienne.

Elle me saisit par un poignet et désigna plusieurs des sortilèges gravés dans ma chair.

— Alors à quoi te sert tout ceci ?

Je haussai les épaules. Elle me lâcha et s'essuya la main sur sa robe. A coup sûr, c'était machinal. Elle se renversa sur son siège et me fixa de son regard mort.

— Ne fais pas l'idiote. Te voilà une esclave de l'Empire Theran. Tes secrets m'appartiennent. Nous n'avons que faire des récalcitrants. Ton sort dépend uniquement de toi. Néanmoins, je ne suis pas dénuée de compassion. Je t'offre l'occasion d'utiliser tes talents. Tu ne manques pas d'éducation, apparemment. Il serait dommage de tout gâcher. Si tu refuses de coopérer, sois certaine que je te trouverai une *autre* utilité.

Indifférente, elle attendit ma réponse. Mon sort lui importait peu. Seuls mes dons l'intéressaient. Mais elle n'aurait aucun scrupule en cas de rébellion.

— J'ai eu connaissance de toutes les disciplines, admis-je. Certaines plus que d'autres.

— Bien. Voilà qui facilitera les choses. Pour l'heure, contente-toi d'apprendre ce que je te

montrerai. De temps à autre, je traduirai mes remarques en theran. J'espère que tu es douée pour les langues.

Elle se leva et marcha jusqu'à un cabinet. Prenant une clef suspendue à son cou, elle la glissa dans une serrure presque invisible. Même en l'ayant repérée, j'aurais du mal à la retrouver, tant le décor la dissimulait avec ingéniosité.

Les panneaux ouverts, un éclat bleu nimba Ellethryth. Elle fit coulisser une étagère. Il me fallut un moment pour identifier ce que j'avais sous les yeux.

Malgré des siècles d'existence, je n'avais jamais rien vu de tel.

Une partie d'un corps féminin.

L'éclat provenait de l'intérieur... de la matrice. Ce qui y pulsait n'avait rien à voir avec un fœtus normal.

Les yeux énormes, le front disproportionné, l'être avait des membres minuscules et une petite queue.

Je voyais couler le sang dans les veines de l'inconnue... et du fœtus.

— Voici une de mes expériences, annonça fièrement Ellethryth. Perdre un corps à chaque naissance, c'est du gaspillage. Aussi, j'essaie une nouvelle procédure.

Elle repoussa l'étagère et referma à clef. Dans un autre cabinet, elle tira une nouvelle étagère. Je la suivis à pas lents. Un calme étrange s'était emparé de moi.

A l'intérieur du cabinet, je vis des rangées de bords cylindriques. Certains contenaient un

fluide visqueux, d'autres des masses indéfinissables, diffusant le même éclat bleu.

— Viens.

Elle répéta l'ordre en theran. Je me concentrai pour apprendre le plus de mots possibles. Ce serait mon unique planche de salut.

Et le temps m'était compté.

Approchant, je distinguai mieux le contenu des bocalux.

Des fœtus.

A divers stades de développement.

Comment les maintenait-on en vie ?

Je dus poser la question à voix haute, car Ellethryth répondit :

— Grâce à un sortilège de mon invention. Je peux ôter par magie son fœtus à une future mère et le conserver dans ces bocalux jusqu'à ce que je trouve un autre corps pour mener la gestation à terme. Ainsi, la mère ne subit pas les rigueurs de l'accouchement. Une fois le bébé venu au monde, elle peut s'occuper de lui immédiatement.

Sous la lueur bleutée, les traits de la Theranne prenaient des allures de tête de mort.

Son sourire était terrible à voir.

— Mes découvertes révolutionneront Thera, continua-t-elle. Il y a plus de puissance ici que les Passions peuvent en imaginer. Aucun mage avant moi n'avait autant confiné au sublime. La perfection ultime ! Mon peuple sera fier de moi.

Pour la première fois, son regard s'anima. Ses longs doigts effilés caressèrent les bocalux phosphorescents.

— Naturellement, le processus doit encore être affiné. Mais le potentiel existe...

J'éprouvais une fascination morbide pour ces boccas et leur contenu obscène. Ni vivant, ni mort. Cette femme manipulait-elle les forces astrales pour parvenir à ses fins ? Les Horreurs s'infiltraient-elles déjà dans ces âmes baignant dans les limbes ?

— ... J'ai déjà trop perdu d'enfants therans au cours de mes recherches, continua-t-elle. Si ça marche, j'y gagnerai un nouvel esclave. Sinon, j'améliorerai le sortilège. Ainsi, dans un cas comme dans l'autre, mon travail avancera.

Je regardai l'esclave qui servait de cobaye à l'expérience en cours.

Allongée sur une table de pierre, la femme était immobile comme une morte.

Sidra.

CHAPITRE XIII

Je ne l'avais plus revue depuis dix ans. Son visage était tel qu'en mon souvenir : des cheveux noirs coupés court, le menton rond, une bouche en cœur, une frimousse semée de tâches de rousseur...

Le temps l'avait épargnée. Elle ne faisait pas son âge.

— Apporte-moi le flacon carré, sur mon bureau, ordonna Ellethryth, répétant l'instruction en theran.

Je la mémorisai et obéis.

Puis elle prit un livre. Sa reliure semblait être de la peau de t'skrang. Il était imprimé sur du vélin.

Parvenue à la bonne page, elle incanta. Je suivis des yeux les runes qu'elle lisait et tentai de les associer avec ce que j'entendais.

En vain.

Sidra leva les paupières : elle avait les yeux révulsés. Ellethryth posa une main sur son ventre

distendu ; Sidra eut un soubresaut. Les doigts de la Theranne s'enfoncèrent dans sa chair.

Je frémis au souvenir de ce que j'avais enduré entre les mains de Xanthe.

J'eus le goût du sang sur les lèvres ; je m'étais mordue pour m'empêcher de crier.

— Ah, je l'ai ! soupira Ellethryth, retirant doucement la main.

Elle tenait une minuscule masse de chair, ni humaine ni elfique. Elle la plongea dans le liquide visqueux du bocal puis le reboucha. D'une incantation, elle le rendit phosphorescent à son tour.

— Remets-le en place, et apporte le deuxième, en haut.

Le cœur au bord des lèvres, j'obtempérai. Le fœtus theran se pressait contre le verre. Sa bouche ouverte donnait l'impression qu'il allait parler. Je tressaillis, faisant trembler le liquide amniotique. Les petites mains se soulevèrent, comme pour m'implorer.

Détournant le regard, j'apportai le bocal près de Sidra et le débouchai. L'odeur douceâtre, malsaine, qui s'en dégagait me valut un haut-le-corps.

Déglutissant avec peine, je luttais pour me concentrer.

Je devais mémoriser et apprendre.

Ellethryth retira le fœtus du bocal. Elle répéta son incantation, avec de subtiles différences.

Je devais ne penser qu'à la magie. A ce seul prix, je m'en sortirais.

Malgré le choc, je pris conscience de la sophistication qu'impliquaient de telles manipulations génétiques.

C'était impressionnant.

Ellethryth ne manifestait ni révérence ni émerveillement. Je crus d'abord à une très forte concentration. En fait, elle était *satisfaite*.

Replongeant les mains dans le corps de Sidra, elle continua à incanter. Elle avait sûrement répété ces gestes un nombre incalculable de fois, tant était grande son assurance.

Sidra avait les lèvres blanches.

— Elle vivra, fut le verdict de la Theranne.

Je la haïssais du fond du cœur.

Je voulais la tuer.

Hélas, je ne pouvais pas. Comment rendre son bébé à Sidra ? Comment m'enfuir avec elle ? Il y avait longtemps que je ne m'étais plus sentie aussi impuissante. Ma situation, entre les griffes de Ysrthgrathe, avait été fort différente.

Arriverais-je à maîtriser ces nouveaux sorts ?

Ellethryth se lava les mains. Tandis qu'elle me tournait le dos, j'effleurai le visage de Sidra. J'ôtai vite les doigts pour ne pas être surprise.

— Ferme le cabinet, ordonna la Theranne sans se retourner.

J'obéis. Comme je détestais enfermer Sidra ainsi, tel un cadavre à la morgue !

Ellethryth écrivit quelques notes dans son journal, le referma et me considéra.

J'ai horreur qu'on me toise. Je me sens exposée, donc vulnérable.

— Tu es restée très calme. Toutes les autres s'évanouissent, hurlent ou pleurent. Les pleurnicheries me portent sur les nerfs.

Je gardai un silence circonspect. Que répondre ? Qu'attendaient les Therans de leurs esclaves ?

— Tu n'es pas bavarde non plus. Très bien.

A cet instant, le serviteur qui m'avait escortée fit irruption.

— Mille pardons, bafouilla-t-il, s'agenouillant front contre terre. Mais une des nouvelles s'est... s'est...

— *Accouche*, Olin !

De l'humour noir, sans doute...

— Elle s'est pendue !

Un long silence suivit.

— Apporte le corps, finit par dire ma geôlière.

Dès que ce fut fait, elle ordonna qu'on l'installe sur la table. Je vis que c'était Rose.

Bleue, la langue noire, elle avait encore une corde serrée autour du cou...

Pourquoi personne ne l'avait-il arrêtée ? N'avait-on pas vu ce qu'elle faisait ?

Ellethryth examina le cadavre. Armée d'un couteau, elle trancha la corde serrée autour du cou de Rose.

Puis elle me saisit soudain par un bras et m'entailla la chair. Je criai de surprise.

Pourtant, combien de fois avais-je versé mon sang pour lancer quelque sortilège ? Logiquement, les Therans utilisaient celui de leurs esclaves, pas le leur.

Elle me lâcha. Des filaments mordorés dansaient dans la salle... Ils prirent l'apparence d'un

corps, planant au-dessus de la morte. Puis les deux formes n'en firent plus qu'une.

Ellethryth pressa une oreille contre la poitrine de l'humaine.

Rose ne broncha pas.

Elle avait bel et bien réussi son évasion.

— Trop tard, soupira la Theranne. Débarrasse-moi de ce cadavre, Olin.

Sans un regard ou un mot de plus, elle retourna à ses travaux.

Les yeux ouverts, Rose contemplait un lointain futur : celui qui attend tous les donneurs-de-nom à la fin du voyage. Certes, je ne l'avais pas portée dans mon cœur. Mais personne ne méritait le sort que nous réservait la Theranne.

Et j'étais bien placée pour savoir à quelles extrémités le désespoir et la souffrance peuvent nous conduire.

Je sentis un regard peser sur moi... Olin. Jusqu'ici, je ne lui avais guère prêté attention. Il faisait autant partie du décor que les murs, ou les gardes.

Pour la première fois, je le vis.

Brun de peau, mince et bien découpé, comme moi, il avait des yeux en amande, des pommettes hautes... Des caractéristiques familières. Sans ses oreilles, il aurait pu être un elfe.

Machinalement, il repoussa sa longue chevelure noire.

Alors, je découvris la vérité.

Les pointes de ses oreilles avaient été tranchées.

Mon expression le fit sourciller ; il secoua légèrement la tête. Secondé par un autre esclave il remporta le cadavre.

Il me restait à attendre et observer.

Encore maintenant, j'entends courir, inlassable, la plume d'Ellethryth sur le vélin.

Comme un crissement de patte d'oiseau sur le sable.

CHAPITRE XIV

Enfin, Ellethryth cessa d'écrire et médita.

L'esprit de certains êtres me sera toujours un mystère.

J'attendis mes ordres.

Il était trop tôt pour prendre des initiatives. Mon ignorance pouvait me coûter cher. Qu'attendait-on de moi ?

Je détestais cette incertitude.

Enfin, Ellethryth se souvint que j'existais. Tandis que son regard glacial glissait sur moi, je fus prise d'une étrange langueur.

— Le sortilège a bien marché.

Elle avait adopté le ton agréable de la conversation. Que répondre ? Abonder dans son sens ? Serait-ce trop présomptueux de ma part ?

Elle me lança un regard acéré. Quelle erreur avais-je commise ?

— Les muettes ne m'intéressent pas. Qu'as-tu pensé de ce que tu as vu ?

Je déglutis. J'avais la gorge aussi sèche que les terres de la Désolation.

— C'était très impressionnant...

Elle sourit.

Ainsi, les Therans n'étaient pas insensibles à la flatterie, même venue d'une moins que rien.

— Oui, c'était glorieux, n'est-ce pas ? Et encore, ce ne sont que des prémices... Nous y travaillons depuis des générations. Mais nous n'avions jamais atteint un tel degré de sophistication.

Elle se pencha, comme pour me confier un secret de la première importance :

— Je peux implanter un fœtus et l'enlever, mais aussi le modifier à volonté. Je peux changer son code génétique ! La couleur des yeux, la pigmentation de la peau, la forme de la tête, la longueur des membres, l'intellect... Songe un peu aux possibilités !

Elle tremblait presque d'excitation.

— Mais il y a dû y avoir des échecs, hasardai-je humblement. Que s'est-il passé alors ?

— Oh, j'ai rarement recours à des fœtus therans. Celui que je viens de prélever m'aidera à mettre au point quelques raffinements. Je vois que tu admires la grandeur de mon œuvre.

Je n'avais aucune idée de l'air que je pouvais avoir.

J'appris vite qu'Ellethryth voyait surtout ce qu'elle voulait voir.

— J'aimerais vous aider davantage.

Elle me sonda. J'arborai mon expression la plus sincère.

— Apprends d'abord le theran. Ensuite, nous verrons.

— Je suis très douée pour les langues étrangères. J'intègre vite les schémas linguistiques. Naturellement, en voyant écrit ce que j'entends, ou avec l'aide d'un interprète, mon apprentissage en serait accéléré d'autant.

— Je vois. Je n'ai pas le temps, mais Olin ferait l'affaire. Passe tes heures libres avec lui et exécute ses ordres.

La logique de ce raisonnement m'échappait.

Néanmoins, tout ou presque était préférable à l'ennui mortel qui m'avait accablée.

*

* *

Je fus séparée de Daveen, de Narelle et de Siobhan. Sachant le sort qui leur était réservé, j'en fus plutôt soulagée. Partager leur chambre me serait devenu insupportable.

Je fus installée dans le dortoir des esclaves du palais.

Un jour, j'aperçus la cellule d'Olin, par la porte entrouverte : moins austère que le dortoir des femmes, elle était équipée d'une couche et d'un bureau jonché de documents, ainsi que d'une bibliothèque. Olin avait tapissé les murs de feuilles mortes. Ainsi, sa chambre avait des allures automnales : or, fauves et bruns.

Rédigeant un parchemin à son bureau, Olin me tournait le dos. Les lueurs bleutées, dans sa

chevelure noire, brillaient comme la mer sous la lune. Depuis combien de temps n'avais-je plus remarqué un être du sexe opposé ?

Dix ans.

Dans cet endroit sinistre, mieux valait ne pas glisser sur un tel terrain.

Je me raclai la gorge. Il se tourna et je revis ses oreilles mutilées. Comment s'était-il attiré pareil châtiment ?

— Entre.

Sa voix chaude avait l'onctuosité du miel. Quelle mélodie ! L'appréhension n'altérait plus son timbre caressant.

J'aurais voulu l'écouter l'éternité durant.

Nerveuse, j'obéis. Où étaient passés mes cinq cent soixante-quinze ans de maturité ? Je me faisais l'effet d'une gamine gauche et sûre de rien.

Que m'arrivait-il ? Était-ce déjà la fin ?

— Comparé à ce qui existe ici, je suis tout à fait inoffensif, tu sais.

Ah, quelle voix !

Le regard baissé, je me sentis virer au rouge brique. Au prix d'un effort de volonté, je me ressaisis.

— Ellethryth m'envoie. Vous devez m'apprendre le theran. En échange, je suis à vos ordres.

— Ah ! Tu es la nouvelle assistante.

Acquiesçant, je relevai les yeux. Son regard gris sombre était préoccupé. Depuis combien de temps était-il là ? Qu'avait-il fait pour survivre et se voir confier des responsabilités ?

— Assieds-toi sur le lit. Connais-tu l'alphabet theran ?

Je secouai la tête.

Il prit un document et trempa sa plume dans l'encrier. Avec grâce, il traça les deux alphabets et me les tendit.

Je remarquai ses mains : fines et déliées. Durant ma captivité, je me suis attachée aux détails les plus saugrenus.

Ainsi, je porte en moi la beauté des mains d'Olin.

L'alphabet theran était simple, pas très différent du throal, en fait. La longue occupation de Barsaive par Thera n'y est sûrement pas étrangère.

Ensuite, nous abordâmes les particularités du style theran avec une familiarité toute naturelle.

Pourtant, je suis rarement à l'aise en société.

— Tu as l'esprit vif, me complimenta Olin le soir, au souper. Connais-tu beaucoup de langues étrangères ?

— Oui. J'ai toujours eu d'étonnantes facilités dans ce domaine. Si je m'y mets, il y a peu de dialectes que je ne puisse pas maîtriser. Et vous ?

Il haussa les épaules.

— Je suis assez adaptable aussi. Autrement, je n'aurais pas survécu.

— Qui étiez-vous *avant* ?

La tristesse s'inscrivit sur ses traits. Machinalement, il pinça les cordes d'une mandoline imaginaire.

— J'étais troubadour. Je m'appelais Rhys. Un jour, j'ai quitté le nord pour partir à la découverte de Barsaive.

— Ils ont changé votre nom ?

— Oui. Ça valait mieux, j'imagine. Ils ne le font qu'avec les prisonniers les plus intéressants. Les autres... Est-ce ton cas ?

— Mon vrai nom est Aina, pas Oriana. Les femmes capturées avec moi ont gardé leur identité.

— Pour tout le bien que ça leur fera... Tiens.

Il me tendit un rouleau de parchemin. Des phrases simples y étaient écrites. Je reconnus quelques mots.

— Vois ce que tu peux en tirer. Demain, reviens après ton service.

— N'avez-vous aucune tâche à me confier ?

L'idée de rester désœuvrée, livrée à mes propres pensées, m'affola.

Olin prit mes mains dans les siennes.

— Bientôt, tu n'auras plus une minute à toi. Repose-toi tant que tu le peux encore.

— Mais...

— Obéis.

Il me serra doucement les doigts.

Quelque chose, en moi, se réveilla puis s'ébroua, comme au sortir d'un long sommeil.

Tel un dragon à l'affût.

Je me dégageai et m'enfuis.

CHAPITRE XV

Ma nouvelle vie, sur le Quai des Nuages, fut bientôt réglementée. Le matin, je secondais Ellethryth dans ses recherches. Une semaine passa avant qu'elle implante le nouveau fœtus. Olin et un autre homme traînèrent Daveen dans la salle. Elle se débattit comme une forcenée, jurant copieusement en throal.

Quand elle me vit, le choc la paralysa. Puis elle cracha à mes pieds.

— Fourbe ! *Ordure* ! Tu n'as jamais été franche ! Où caches-tu tes sales épines ? Apparemment, les elfes sont tous *pourris* !

Je détournai les yeux. Naine ou pas, ses accusations me piquaient au vif. Mais qu'y pouvais-je ? Indifférente, Ellethryth ordonna que Daveen soit attachée sur une table.

En repartant, Olin me lança un regard de sympathie...

Par bonheur, certains jours, Ellethryth faisait *autre chose* de ses dix doigts. J'en profitais pour vérifier les bocaux, nettoyer et aider Olin.

J'apprenais très vite, mais je me gardais bien de trahir l'étendue réelle de mes progrès. Je comprenais désormais toutes les conversations alentour. A l'occasion, Ellethryth parlait theran devant moi. Elle ne se doutait de rien.

Et je mémorisais son grimoire en cachette.

Les sorts fondamentaux ne me posaient aucun problème. Même les textes complexes m'étaient en partie accessibles. Très vite, je serais capable de rendre son bébé à Sidra.

Mais comment fuir ?

*

* *

Une fin d'après-midi, Ellethryth étant occupée ailleurs, Olin et moi pratiquions le theran. Il lança un affreux calembour, qui me fis pouffer malgré moi. L'étrange regard qu'il me jeta me passa l'envie de rire.

— Pourquoi me fixez-vous ainsi ?

— Je ne crois pas t'avoir jamais entendue rire, ni même vue sourire.

— Ici, il n'y a guère d'occasion de se réjouir.

— Tu as un beau sourire.

Sa voix évoquait le velours de la nuit. Comme il avait dû séduire son public, quand il était troubadour !

— Pourquoi vous a-t-on confié tant de responsabilités ? Les Therans sont défiants par nature.

— Ah, pas toujours ! Ce qu'ils ont découvert à mon propos les rassurent ; jamais je ne m'évade-rai.

— Comment ça ?

— J'étais... je suis toujours... d'une incroyable vanité.

Je regardai ses beaux cheveux, son regard gris, son teint olivâtre...

— Vous êtes très beau.

Il lâcha un petit rire amer.

— Je ne parlais pas de mon apparence, mais de mon art. Capturé en raison de mes talents de troubadour, j'ai refusé de chanter les louanges de Thera et du haut seigneur du Quai des Nuages. Au contraire, j'ai célébré les prouesses de ma race, et sa victoire sur les Therans et les Horreurs. D'ailleurs, les deux font la paire...

« Le haut seigneur voulait m'exécuter séance tenante. Ellethryth est intervenue et m'a prise à son service. Elle m'a torturée jusqu'à ce que je la supplie de m'achever. J'aurais tout fait pour que la douleur cesse. Non contente de m'avoir brisé, histoire de me montrer où m'avait mené mon arrogance, elle me mutila. Depuis, je suis sourd d'une oreille.

« A présent, à supposer que je m'évade, où irais-je ? Qui voudrait encore de moi ?

Je pris ses mains entre les miennes. J'aurais voulu l'aider. Mais je ne pouvais me fier à lui.

Pour échapper au supplice, il me trahirait sans hésiter.

A sa place, j'en aurais fait autant. Je sais trop de quoi les Therans sont capables.

*

* *

Ellethryth absente, je surveillais la grossesse de Sidra. Par bonheur, le fœtus theran était moins développé que le sien, sur lequel aucune expérience n'avait encore été menée. Sa croissance suspendue était le symbole vivant de mon inaction.

Mais j'avais commencé à graver dans ma chair le répertoire d'Ellethryth. Pour ce faire, je devais d'abord arracher un sort existant. C'était très douloureux.

Etrange comme nous oublions vite nos maux.

Les cicatrices roses se détachaient sur la peau noire de mon estomac. Je veillais à ce que nul ne les voie.

*

* *

Un nouvel arrivage d'esclaves eut lieu en l'absence d'Ellethryth.

Olin me chargea de leur porter un peu de nourriture. Dans la chambre, la peur était presque palpable. J'éludais les conversations. Pas ques-

tion de sympathiser ! Ma situation était assez pénible comme ça. Quand je fus de retour près d'Olin, il me dévisagea.

— Leur as-tu parlé ?

Un goût amer dans la bouche, je secouai la tête.

— Ça vaut mieux ainsi. Parfois, je ne les regarde même pas.

Je refoulai mes larmes. Les nouvelles étaient si effrayées, si seules... Elles avaient tant besoin de réconfort...

— Crois-tu pouvoir les aider, Aina ?

— Comment, quand je suis moi-même au-delà de toute aide ?

— Ne crois pas cela : je peux t'aider.

Je me tournai vers lui, tout près. Son souffle me rappela l'odeur de la cannelle.

— Comment ?

— Je n'ai pas perdu de vue mes origines. J'entends des rumeurs et je bavarde avec les gens. Certains mentionnent ton nom.

Je me crispai. Mettait-il ma loyauté à l'épreuve ? Des agents d'Alachia cherchaient-ils à me contacter ? Ou cette reine perfide m'abandonnait-elle à mon sort ?

Y croire ou pas ?

La peur me paralysa.

Olin dut lire de la frayeur et de la déroute dans mes yeux ; il me prit la main et la porta à ses lèvres.

— Jamais je ne te ferai de mal, promit-il. Tu n'as aucune raison de te fier à moi, je sais. Pourtant, tu le dois. En temps voulu, je pourrai t'aider

à fuir avec ton amie. Tu devras attendre mon signal.

Je tremblais comme une feuille. Etait-ce de désir ou d'anxiété ? Qu'importait, au fond ? Me dégageant, je sortis en trombe. Le soir, je me recroquevillai sous ma couverture.

Que devais-je faire ?

*

* *

Quand Ellethryth fut de retour, il restait à peine quelques runes à éliminer sur mon épiderme. Je devrais patienter jusqu'à sa prochaine absence.

Olin m'amena une esclave à examiner. La nervosité me rendit maladroite : je fis une erreur stupide. Ma maîtresse me gifla et me renvoya.

Je sortis, les jambes flageolantes. Je n'avais pas droit à l'erreur.

Et Olin ?

Me retrouvant devant sa porte, je frappai et entrai. Pour la première fois, j'étais seule chez lui. Je m'assis et attendis je-ne-sais-quoi.

En d'autres circonstances, l'aurais-je trouvé irrésistible ? La proximité, même forcée, suffisait parfois à lier les gens...

Je dus m'assoupir car Olin me secoua. Me redressant sur un coude, je lui demandai :

— Veut-elle ma mort ?

— Je l'ai convaincue que ce serait du gaspillage.

— Ainsi, je te dois la vie.

— Peut-être. As-tu réfléchi ?

— Oui. Je te ferai confiance, car je n'ai pas le choix.

— Non, tu ne l'as pas.

CHAPITRE XVI

Ma tristesse et mon anxiété augmentèrent. Je passais mon temps à guetter l'instant où je serais trahie.

Les rares fois où je m'étais fiée aux autres, je l'avais chèrement payé.

Par bonheur, Ellethryth se moquait royalement des états d'âmes de ses esclaves, pourvu qu'ils remplissent leurs fonctions. Ma précision et mon acharnement au travail me surprirent moi-même.

Il suffisait de ne plus penser aux cobayes. Sous nos doigts, ces malheureuses devenaient comme de l'argile à modeler. Je préparais méticuleusement les sorts d'Ellethryth, remarquant ainsi son amour du drame. Bien des détails, dans ses incantations, n'avaient d'autre but que d'impressionner.

Un après-midi, Olin s'assura que le couloir était désert avant de s'enfermer avec moi.

— J'ai des nouvelles. Tes amis travaillent à ta libération.

— Et comment comptent-ils s'y prendre ? Une offensive directe contre le Quai des Nuages ? Ou une offre de rachat à Ellethryth ?

— Ni l'un ni l'autre. Prends ça et tiens-toi prête.

Il me tendit une plume noire à pointe jaune. Elle venait du plumage d'un des oiseaux d'Aithne. Encore une ruse d'Alachia ? Comment savoir ? Et combien de temps devrais-je attendre ? Jusqu'à ce que Sidra soit trop grosse pour bouger ?

— Savez-vous autre chose ?

Il secoua la tête.

— Ton attente ne sera pas longue, j'en ai la conviction.

Déçue, je ne dis pas un mot. Il faudrait me contenter de vagues suppositions.

*

* *

La semaine suivante, Ellethryth partit encore pour un de ses mystérieux voyages. Deux esclaves avaient été utilisées. Les cabinets étaient pleins. Les pommettes rosées à force d'excitation, elle avait travaillé dur ces derniers temps.

Elle absente, je complétais mon œuvre de chair. Le ventre en sang, je me lavai les mains.

Etrange comme je ne cicatrisais plus aussi vite qu'avant.

Des siècles durant, épées, couteaux, lances... rien ne m'avait atteint. Redevenue vulnérable,

après ma rencontre avec Crêtombre, je m'étais exilée dans le grand nord. Sans doute voulais-je faire la paix avec mes nouvelles faiblesses. Sans parler de la magie de sang.

Tant d'années, j'avais vidé mes propres veines comme on puise de l'eau... A présent, ce n'était plus aussi facile. Les conséquences de mes actes me donnaient la chair de poule.

Puis Aithne m'avait tirée de ma retraite.

La peste soit de lui !

Je le maudis de m'avoir envoyée dans un lieu corrompu où la vie ne pesait pas plus lourd qu'un mot lâché par des créatures dénuées d'âme.

Je le maudis d'aimer Sidra au point de me sacrifier pour elle.

Je le maudis de m'avoir chargée de sa libération, sachant pertinemment que je prendrais tous les risques par amour pour lui.

Et je me maudis moi-même ! Pourquoi regimbais-je soudain à utiliser mes pouvoirs ?

N'avais-je pas fait pleuvoir des Horreurs sur un champ de bataille, telles les Passions vengeresses ? N'avais-je pas fait éclater le cœur de mes ennemis ? N'avais-je pas composé avec le démon Ysrthgrathe ?

N'était-ce pas le comble de l'horreur ?

Oh, tu es choqué, Vistrosh ! Je n'aurais pas cru parvenir encore à t'émouvoir. Oui, j'ai commis des actes que tu ne pourrais même pas imaginer. Peut-être t'en parlerai-je un jour.

Mais pas maintenant.

Pourquoi cette soudaine réticence ?

Pourquoi étais-je incapable de lancer un sort ?
De tirer du plan astral les fils de la vérité pour
tisser une nouvelle toile ?

Quelques mots simples, et mes cicatrices se
refermèrent.

Je remis le grimoire d'Ellethryth où je l'avais
trouvé. Je vérifiai l'état de Sidra. Avant notre
fuite, j'échangerais les fœtus.

Effleurant la joue pâle de l'humaine, je sentis
une larme rouler sur la mienne. Etais-je
condamnée à toujours décevoir ceux que
j'aimais ?

*

* *

— Ce soir, annonça Olin, laconique.

Je levai les yeux d'un livre de poésie. La mati-
née entière, Ellethryth m'avait occupée à des
tâches frivoles.

— Comment ?

— C'est pour ce soir. Je viendrai te chercher.

Non ! C'est trop tôt ! Je ne suis pas prête...

Mais je n'avais pas le choix.

Je hochai la tête. J'aurais tant voulu passer mes
mains dans ses cheveux, ou caresser sa peau.

Les regrets de l'âge, Vistrosh. Il y a tant de
choses que nous aurions voulu faire...

Notre leçon achevée, je retournai souper en
compagnie des autres esclaves. La routine : tra-
vailler, manger, dormir. La nuit venue, dans mon
lit, je restai éveillée, tous les sens aux aguets.

Quand je ne m'y attendais plus, la haute silhouette d'Olin déchira l'obscurité. Je m'assis et lui tendis les bras. Il me tira à lui. Ensemble, nous nous glissâmes dans le corridor.

— Je vais chercher Sidra, soufflai-je.

— Nous avons très peu de temps...

Son souffle chaud, contre mon oreille, me troubla.

Par les fenêtres, la lune projetait d'étranges ombres sur le sol. Très vite, nous fûmes devant le laboratoire.

Je poussai la porte et la refermai sur nous, créant une lueur magique pour nous guider dans le noir. Je venais d'ouvrir le cabinet qui contenait le fœtus de Sidra quand quelqu'un entra.

Ellethryth.

— Que faites-vous là ?

Les doigts serrés sur le bocal, j'effleurai mon bras droit. Je devais frapper vite et fort avant qu'elle ameute le palais entier.

Je fus trop rapide pour elle. Après tout, n'avais-je pas des siècles d'expérience ? Lui rendant avec joie la monnaie de sa pièce, je la paralysai. Mon seul regret était de trop manquer de temps pour lui donner un aperçu de mes véritables pouvoirs...

Il n'était pas question de fuir avec le bocal, au risque de le casser. Aussi, je plaçai le fœtus dans ma propre matrice. C'était le plus simple.

Horrifié, Olin assista au processus. En quelques secondes, mon corps dut s'adapter à ce qui prend normalement des mois. La douleur fut atroce. Olin

me rattrapa juste avant que je m'écroule. Je me ressaisis et libérai enfin Sidra de sa stase bleutée.

— Aina ? bafouilla-t-elle d'une voix rauque et ensommeillée. Que fais-tu là ?

Elle prit la robe que je lui tendis et la passa maladroitement. J'ôtai la sienne à Ellethryth et l'enfilai. Sidra tenta de se lever mais ses jambes se dérobèrent. A toute vitesse, j'allai compulser le grimoire et arrachai les pages qui m'intéressaient. Puis je jetai le reste par terre et psalmodiai. L'ouvrage s'enflamma.

— Que fais-tu ? siffla Olin entre ses dents.

— Je m'assure de l'impuissance de cette sorcière. Pour quelque temps...

Soudain, je réalisai... Laisser Ellethryth en vie, c'était condamner Olin à mort.

Une fois de plus, je n'avais pas le choix.

Alors que je cherchai quelles souffrances infliger à la Theranne, les hoquets de surprise de mes compagnons me firent faire volte-face.

Ysrthgrathe.

En longue tunique de velours noir, il se tenait dans les flammes, tel qu'en mon souvenir.

J'ignore comment les autres le virent, car il prend différentes formes pour apparaître à ses proies.

— Vorace Aina ! ironisa-t-il. D'habitude, tu me laisses toujours une petite gâterie...

Cesserait-il un jour de m'épouvanter ? De m'intimider ? De m'attirer ?

Il avança.

Reculant, je trébuchai sur Ellethryth.

— Est-ce la femme qui te tourmentait, Aina ? J'ai horreur que les autres s'immiscent dans mes plaisirs. Devrais-je lui donner une petite leçon ? Qu'en dis-tu ?

Le regard dardé sur moi, il souriait.

Je savais de quoi était capable ce monstre. Au souvenir des crimes perpétrés par la Theranne, ma conscience s'apaisa. Je pris Sidra par un bras et, aidée d'Olin, je me dirigeai vers la porte.

— Je tiendrai cela pour un assentiment, conclut Ysrthgrathe. Tu pourras me remercier plus tard.

Sans un regard en arrière, nous nous enfonçâmes dans la nuit.

CHAPITRE XVII

Une moue ironique aux lèvres, Aina se cala dans son siège. Elle m'avait choqué et elle le savait. Son histoire était-elle vraie ? Des années plus tôt, Aithne avait envoyé des espions sur le Quai des Nuages, via mon petit trafic. Je ne l'ignorais pas. Avait-il vraiment pris le risque de perdre Aina afin de sauver une humaine ? Se servir de moi pour une vulgaire Sidra ! Quel misérable, cet Aithne ! Alors que je lui aurais donné la lune sur un plateau, pour peu qu'il me l'eût demandé...

Et cette révélation sur une Horreur. Comment Aina avait-elle survécu ? Grâce à un pacte ? Quelle sorte d'elfe était-elle pour en parler si cavalièrement ?

J'allai à la fenêtre et tirai les rideaux sur les rues désertes. A cette heure tardive, même ma meute devait se reposer.

— Comment t'es-tu échappée, Aina ?

— Nous nous sommes dissimulées dans la soute d'un navire en partance pour Vivane. Ensuite, nous avons rallié le Bois de Sang, naturellement. Les deux premières semaines furent les plus critiques. Mais plus nous nous enfoncions dans Barsaive, plus nos chances augmentaient. C'est assez amusant, en fait. Le temps que les Therans comprennent, nous étions déjà loin. L'efficacité des marchands a joué en notre faveur. Ils s'enorgueillissent tellement d'effectuer leurs livraisons dans les temps !

— Qu'est devenu Olin ?

Aina se rembrunit.

— Je voulais qu'il vienne. Mais Barsaive ne représentait plus rien pour lui. Comment peut-on préférer la servitude ? Même mutilé ? Peut-être la liberté l'effrayait-elle, après tout ce temps ?

A l'horizon, le ciel bleuissait. L'aube pointait.

J'assimilais encore tout ce que je venais d'entendre : à l'en croire, Aina disposait d'une effroyable puissance. Pouvait-elle vraiment extirper par magie les fœtus de leurs matrices pour les transférer ailleurs en toute sécurité ? Je n'osais imaginer ce que ça donnerait, entre de mauvaises mains.

Sans compter qu'Aina était folle à lier...

Avait-elle tout inventé ?

Elle avait exposé les faits avec une remarquable sobriété. Le récit n'en était que plus terrifiant.

Ce petit bout de femme me flanquait une peur bleue !

Mais on n'arrive pas à mon âge en trahissant ses faiblesses. Et je n'ignorais pas certaines des siennes. Aina avait glissé quelques indices sur elle, au fil de son récit, tel un cuisinier assaisonnant son ragoût avec art.

Ses démêlés avec Alachia avaient de quoi inquiéter. J'avais espéré l'utiliser pour rentrer en grâce.

Autant dire que je pouvais faire une croix sur cet espoir.

Aina s'était aliénée la reine et Aithne, sans doute. Mais je maîtrisai ma colère. Trop de questions restaient sans réponses.

Commercer avec les Therans était devenu une seconde nature pour moi. Alors pourquoi m'indignais-je soudain de leurs trafics infâmes ?

Tout ça était bien triste.

— Ai-je enfin satisfait ta curiosité ? s'enquit mon hôte, non sans amusement.

— Loin de là. Qu'est-il arrivé à Sidra et à son enfant ? A l'heure qu'il est, j'aurais entendu parler d'un hybride humano-elfique. De telles naissances n'ont rien de commun !

— Ah, savoir, toujours savoir... C'est tout ce qui compte à tes yeux. Apprendre que des événements historiques t'ont échappé doit être effrayant. Surtout s'agissant du Bois de Sang. Te languis-tu d'Alachia, toi aussi ? (Elle éclata de rire.) Non, je ne crois pas. Ton amour pour elle semble plus pur. Quelle ironie !

Je serrai les poings au mépris de la douleur. Misérable peste ! Depuis mon exil, personne n'osait me parler sur ce ton.

— Et toi ? Quels actes innommables ont pu te pousser à fuir encore notre terre natale *et* Aithne pour te jeter entre mes griffes, pauvre folle ?

Elle se leva, non sans mal, et alla ouvrir la porte.

— Cela est une autre histoire.

*

* *

La nuit suivante, je fus tiré en sursaut de mon sommeil : un serviteur affolé me secouait, ignorant mes épines. Des gouttes de son sang coulèrent sur ma tunique immaculée.

Je lui saisis le poignet, heureux de le voir grimacer de douleur.

— Pourquoi me réveilles-tu ?

— Venez, seigneur ! bafouilla-t-il.

Je passai une robe de velours noir et le suivis au rez-de-chaussée.

Il régnait sous mon toit un silence inhabituel. D'habitude, les plaintes et les cris des prisonniers, ou les injures qu'échangent mes hommes, résonnent à toute heure du jour et de la nuit.

J'entrai dans mon salon et vis deux trolls. A mes yeux, tous ceux que j'emploie se ressemblent.

— Pourquoi me réveille-t-on ? m'enquis-je, douxereux.

Leur appréhension fit plaisir à voir. Pourtant, je n'en étais pas la cause, réalisai-je, surpris.

L'un d'eux se poussa et je vis sur mon bureau... la tête de mon favori, Kai. Le meilleur de

mes couteaux. Décapité, il gardait une expression horrifiée...

Un bout de papier était serré entre ses dents.

Je le pris et lus.

« *Vistrosh,*

La prochaine fois que tu m'enverras un assassin, tache d'en sélectionner un bon. Celui-ci était transparent à pleurer. Même mes trolls ont vu clair dans son jeu... C'est dire ! Encore que sa fin m'a procuré quelque amusement. Quels plans fascinants tu échafaudes pour mon petit empire ! Dommage que tu doives tout laisser tomber.

Garlthik le Borgne. »

Je froissai rageusement le message. Des mois de travail à l'eau ! Tout ça à cause d'un idiot incapable de choisir son heure pour mourir ! Et je ne valais pas mieux que lui... Quelle imbécillité crasse m'avait poussé à m'en remettre à ce sinistre crétin ?

Ma nuque se hérissa.

Tout se cassait la figure autour de moi. Mes plans brillants pour éliminer mon rival... Maintenant, autant attendre qu'il meure de sa belle mort... Sans parler de la folle, au-dessus de ma tête.

Trop dangereuse à vendre ou à garder.

Que de turbulences dans ma vie paisible...

— Nettoyez-moi ça, ordonnai-je. Je ne recevrai personne cette nuit. Au besoin, vous me trouverez à l'étage.

Je montai retrouver Aina. Il fallait limiter les dégâts avant de parvenir à une décision.

J'ouvris la porte à la volée, sans la surprendre. Assise près du feu, elle tourna sa mine impassible vers moi.

— Ah, je t'attendais. Mais tu n'es pas habillé ? Quel empressement ! As-tu interrompu tes... hum... activités nocturnes ? Vraiment, je suis flattée.

Je claquai la porte et vins m'asseoir devant elle. Une fois de plus, sa fragilité me surprit. Dans mon esprit, je la voyais bien plus imposante.

J'ai tendance à accorder trop d'importance aux gens.

— Comment résister à tes attraits, ma chère ? Je dois percer à jour tes mystères.

— Ah ! Mais sans mes secrets, tu te lasserais vite de moi.

— Pourquoi ne pas me raconter la suite ? A propos de Sidra ?

Elle détourna le regard et contempla l'âtre. Une multitude d'émotions passa sur son visage avant qu'elle se ressaisisse et se réfugie derrière son masque coutumier.

Sa seconde nature.

Inspirant à fond, elle reprit le fil de son récit...

CHAPITRE XVIII

Les deux premières semaines, nous avions peu l'occasion de parler. Nous devions économiser nos forces pour le long périple qui nous attendait. Très efficaces, les agents d'Aithne détournaient l'attention de nous.

Alors que nos poursuivants nous croyaient en fuite pour Travar, nous voguions déjà vers Vivane. Une fois la route dégagée, nous rembarquerions.

L'heure venue, Sidra et moi traversâmes les Pics du Crépuscule et longeâmes la jungle de Liaj.

Après la deuxième semaine, passée sans anicroche, je commençais à souffler... et je vis dans quel état était ma compagne.

Sidra avait un regard morne effrayant. Sa vitalité et sa curiosité n'existaient plus. Elle frôlait la catatonie.

Dans l'immédiat, je devais oublier le Quai des Nuages et oblitérer mes souvenirs, afin de me concentrer sur le présent.

*

* *

Autant que possible, j'évitais la jungle. Très différente du Bois de Sang, elle n'en regorgeait pas moins de dangers.

J'avais beau augmenter la distance entre le Quai des Nuages et nous, j'avais les nerfs à fleur de peau. Le midi et le soir, devant une Sidra apathique, je préparais de quoi ne pas mourir de faim.

A ce train-là, nous allions parvenir au fleuve Serpent sans avoir échangé trois mots.

*

* *

Enfin, Sidra revint un peu à la vie.

— Je fais de ces rêves...

Entendre le son de sa voix me surprit tant que je lâchai le lièvre famélique que j'avais attrapé.

Je le repris et continuai de le dépecer.

— Quel genre de rêves ?

— Du genre affreux ! Je suis paralysée.

— C'est assez classique. Beaucoup de gens rêvent qu'ils ne peuvent plus bouger.

— Mais c'est plus que ça ! Je vois une femme à la beauté superficielle. En réalité, elle est plus froide et plus stérile qu'un glacier. Elle ne ressent rien, sinon une fierté irresponsable et une ambition démesurée.

— Tu parles de celle à qui nous appartenions, je le crains. Ellethryth était ainsi.

— « Appartenions » ? répéta-t-elle. Nous étions ses prisonnières. Mais on ne possède pas les gens !

— Va expliquer ça aux Therans.

— Alors... je n'ai pas rêvé...

J'embrochai le lièvre et le mis à rôtir.

— Non, Sidra, tu n'as pas rêvé. Elle t'avait paralysée par magie.

Je n'ajoutai rien, espérant qu'elle en resterait là.

Ç'aurait été trop beau.

Son regard pesa sur moi. Elle m'implorait en silence. Autrefois, je serais restée de marbre. Maintenant... Fallait-il tout dire ? Avouer ma collaboration à des pratiques criminelles ?

Le crâne en feu, j'optai pour la facilité.

— De quoi te souviens-tu ?

— J'ai l'impression d'avoir fait un long cauchemar... En fait, je ne suis pas sûre d'en être sortie.

— Que s'y passe-t-il ?

Cette fois, elle détourna la tête. Je me concentrai sur mes tâches culinaires.

— Je crois qu'ils... ont pris mon enfant, dit-elle après un long silence. Et qu'ils ont... mis autre chose à la place. (Sa voix était voilée de larmes.) Est-ce bien ce qui s'est passé ? Aina ?

Yeux clos, je m'écartai. Elle m'attrapa par un bras et me retourna de force.

— Réponds ! J'ai le droit de savoir !

— Oui... Ils ont remplacé ton enfant par un fœtus theran. C'était la volonté d'Ellethryth.

— Débarrasse-m'en.

— Quoi ?

— Enlève cette horreur de mon ventre !

— Pourquoi en serais-je capable ?

Un rire hystérique sortit de sa gorge.

— Tu es la sorcière la plus redoutable que je connaisse ! Agis comme tu voudras, peu m'importe pourvu que tu m'en débarrasses ! Du poison, un traumatisme... Fais-moi avorter !

— Mais...

— Ils ont tué la chair de ma chair. Je ne perpétuerai pas leur engeance, déclara-t-elle, les traits pincés.

Au même instant, je sentis bouger l'enfant d'Aithne au fond de mon ventre. Soudain, j'eus une envie folle de garder pour moi cette aubaine inespérée.

Sidra m'avait donnée une idée.

Le mensonge par omission. Les Passions auraient dû me foudroyer pour ma cruauté.

Elles n'en firent rien.

— J'ai ce qu'il te faut, Sidra.

— Qu'attends-tu ?

— Tu es sûre... ?

— Je t'en prie ! Mon amie, aide-moi...

Expirant à fond, je me concentrai.

CHAPITRE XIX

J'écartai ma robe et j'effleurai mon ventre. Sidra ne me quittait pas des yeux.

— Es-tu obligée de m'endormir, Aina ?

— Non, mais ce serait préférable. Tu sentirais moins la douleur.

Elle eut un rire grinçant.

— La douleur ? Ce n'est rien, crois-le. Plus rien ne comblera le vide qui est en moi. Ils m'ont pris mon bébé ! Je sais que tu n'as jamais enfanté, Aina, mais tu es une femme. Tu dois comprendre. Et Aithne... Que pourrai-je lui dire quand je le reverrai ? On s'était querellés, tu sais. J'ai fui comme une imbécile. Sans ma stupidité, rien ne serait arrivé !

Je l'écoutais sans mot dire déverser sa bile et sa tristesse. La haïssais-je ? Tu te le demandes, Vistrosh. Comment ai-je pu être si cruelle ? Mais vois-tu, elle avait Aithne... Ils auraient d'autres enfants ensemble. Moi, je n'avais rien.

Mon exil était dans la droite ligne de ma solitude.

Une solitude que je ne supportais plus.

— Tu souffriras, l'avertis-je.

— Qu'il en soit ainsi.

Je la fis s'allonger et me préparai. Les mots me vinrent facilement — *trop*. On eût dit que j'avais attendu cet instant toute ma vie. Ce pouvoir m'enivrait *et* m'épouvantait. Ellethryth avait dû ressentir les mêmes émois.

Tenir l'univers au bout des doigts...

Mes mains s'enfoncèrent dans la chair d'une patiente que je ne voyais plus. Tout se résumait à des fils et à des motifs pris dans la brillante toile du sortilège. La magie chantait dans mes veines. Un feu divin s'emparait de moi.

Là résidaient mes véritables dons.

Quand tout fut fini, Sidra gisait sur le sol, pâle, défaite et en larmes. Le fœtus entre les mains, j'étais incapable de la reconforter.

Le petit être agonisait entre mes doigts. Il tremblait comme un animal capturé.

— Tue-le ! souffla Sidra.

— Il est déjà mort, pour ainsi dire...

Son sang se coagulait sur moi.

— Je sais de quoi tu es capable, Aina. Te souviens-tu des Horreurs que tu as *pulvérisées* ? Que représente un fœtus en comparaison ? Vas-y !

La haine la défigurait. Jamais je ne l'avais vue ainsi.

Mais ce n'était pas un ennemi qui tremblait ainsi entre mes mains. Comment le détruire ?

— Tue-le ! siffla Sidra.

Je fermai les yeux. Le sort m'épargna une terrible décision : le minuscule Theran cessa de

bouger. Je ne sentis plus son pouls sous mes doigts.

Restaient le sang, la chair et des os fragiles.

— C'est fini.

— Bien.

Les larmes roulèrent de plus belle sur ses joues. Moi, je devais enterrer cette pauvre chose dans la jungle. De la pointe d'une botte, je creusai la terre, y déposai mon pathétique fardeau et le recouvris d'humus. A l'aide de pierres blanches, j'édifiai un cairn de fortune.

Puis je m'essuyai les mains sur ma robe et je revins sur mes pas.

— Tu l'as enterré ?

— Oui, Sidra.

— Bien. Je ne veux pas en savoir plus. (Elle enfouit sa tête sous un bras.) Tu as été très bonne pour moi. Avant, j'étais jalouse... Aithne et toi êtes des amis d'enfance. Tu occupais une place privilégiée dans son cœur. Mais quand tu es partie, il s'est tourné vers moi. Je n'avais pas osé espérer... Alors je me suis réjouie sans y regarder à deux fois. J'ai vu le danger trop tard. Je croyais que l'amour suffirait.

« En réalité, nous menions des existences séparées : moi, je naviguais, lui restait dans le Bois de Sang. Je refusais de tout abandonner pour m'y enterrer avec lui. Un monde de découvertes et d'émerveillements n'attendait plus que moi !

« Quand je suis tombée enceinte, Aithne a insisté pour que notre bébé naisse dans le Bois de Sang, et que nous l'élevions ensemble. Je n'ai pu

m'y résoudre. J'ai fui et les Therans m'ont capturée.

« Ainsi, non contente de détruire notre amour, j'ai tué notre enfant.

— Ça suffit, Sidra ! Aithne m'a envoyée te sauver. C'est la preuve qu'il t'aime encore !

Elle secoua la tête.

— C'est l'enfant qu'il voulait.

— Ne fais pas l'idiote ! Vous aurez d'autres bébés. Seule ta sécurité compte à ses yeux.

Mes paroles ne suffirent pas à la reconforter.

Chacune dans son marasme, nous ne fermâmes pas l'œil de la nuit.

Et je gardai mon secret.

CHAPITRE XX

Les deux semaines suivantes, je forçai l'allure. La culpabilité me minait tant que j'arrivais de moins à moins à regarder Sidra dans les yeux. Pire : elle était convaincue qu'elle me devait son salut.

Quel pire châtement que d'accepter comme un dû une gratitude que je ne méritais pas ?

Je devais lui fausser compagnie avant d'atteindre notre destination. Une fois mon état apparent, les explications deviendraient fort délicates. La vérité éclaterait...

Les jours filaient à toute allure. Avais-je vraiment quitté mon foyer trois mois et demi plus tôt ?

Parfois, je surprenais Sidra se touchant l'abdomen, l'air triste. Je me retenais de caresser le mien, encore plat. Sentir grandir cette étincelle, au fond de moi, me rendait plus vivante que je ne l'avais été depuis des siècles.

Ce petit être, il m'appartiendrait de le chérir, de le protéger, de l'aimer... Même si je restais seule.

Mais j'imagine que tu sais ce que c'est, Vistrosh. Dis-moi : avec qui partages-tu tes triomphes ? Tes esclaves ? Tes frères les assassins et les coupe-jarrets ?

Non ?

Au sud du Bois de Sang, je m'éclipserais et retournerais chez moi.

Aithne et Sidra se réconforteraient dans les bras l'un de l'autre.

*

* *

— Comment ça, tu dois partir ?

Informée de mes intentions, Sidra était en colère. Sans argent en poche, nous avions dû gagner la traversée du fleuve à la sueur de notre front. Par bonheur, l'expérience professionnelle de Sidra avait été fort appréciée du capitaine. Nous avons moins trimé que je ne l'avais crains.

— J'ai besoin de retourner chez moi et de reprendre le cours de ma vie.

— Le cours de ta vie ? Qui t'attend là-bas, Aina ? Personne, je le sais ! Viens habiter avec Aithne et moi !

— Pourquoi ?

Haussant les épaules, Sidra s'appliquait en parlant à réaliser des nœuds marins compliqués. Ses

doigts dansaient avec habileté sur les cordes. Chez elle, c'était automatique.

— J'ai besoin d'une amie, lança-t-elle.

— Je te gênerais plus qu'autre chose. Tu connais l'attitude d'Alachia à mon égard.

— Oui, mais en présence d'Aithne, elle ne tentera rien. Elle tient trop à lui et à ses conseils. Tu ignores ce qu'est la vie là-bas pour une humaine ! Les regards pèsent sur moi en permanence. On me jauge sans cesse ; tous se demandent ce qu'Aithne peut bien me trouver !

— Je ne t'accompagnerai pas, Sidra. Je veux rentrer.

— Au moins, reste avec moi jusqu'à ce que nous retrouvions Aithne !

Elle m'implorait. Ça me brisa le cœur.

Ah, quel enfer que nos existences !

— Je ne peux pas !

— J'ai peur, Aina !

Elle, si courageuse, si aventureuse... réduite à me supplier et à m'avouer ses craintes...

— Si je restais, cela ne servirait qu'à te compliquer la vie. Crois-moi, Sidra ! Que tu le veuilles ou non, tu recommencerais à douter de l'amour d'Aithne. Ça compromettrait définitivement vos chances d'être heureux ensemble. Veux-tu vraiment courir de tels risques ? Allons, il vaut mieux pour tout le monde que je reparte.

Elle baissa la tête, vaincue.

— Tu as raison. J'ai tort d'insister. Tu aimes Aithne, toi aussi... Il est égoïste de vouloir que tu me tiennes la main.

On m'aurait poignardé au cœur que je n'aurais pas eu plus mal.

Quel monstre j'étais !

*

* *

Quelques jours plus tard, nous accostâmes dans le petit port situé aux abords du Bois de Sang. Je réunis mes maigres effets ; j'eus la surprise de retrouver les pages arrachées au grimoire d'Ellethryth. J'avais les runes gravées sur ma peau. Pourtant, je ne pus me résoudre à les détruire.

Refoulant bravement ses larmes, Sidra m'étreignit. Malgré sa force surprenante, elle restait mince et fluette.

— Merci pour tout, Aina ! Sans toi, je n'aurais pas supporté de mettre ce Theran au monde... Je me serais supprimée avant.

— Ne me remercie pas.

— C'est bien de toi... Tu déprécies toujours tes actes.

Les larmes me montèrent aux yeux. Je devais rester forte.

— Embrasse Aithne pour moi. Dis-lui que s'il a encore besoin de moi... Eh bien, il sait quoi faire.

Elle s'écarta sans lâcher mes mains.

— Je n'y manquerai pas. Prends bien soin de toi.

Je me dégageai et je fuis.

Jamais je ne la revis.

CHAPITRE XXI

Il me fallut encore deux semaines avant d'arriver chez moi. L'épuisement m'avait rattrapée. De plus, mon état commençait à se faire gênant. Moi qui n'avais plus eu de rhume ou d'indigestion depuis des siècles...

C'était humiliant.

Mais ces inconvénients étaient la preuve tangible de ma grossesse. Je priais pour qu'elle se déroule normalement. Pourvu que je ne fasse pas de fausse couche en punition de ma perfidie !

Enfin, j'atteignis ma cabane de pierre, au bord de la mer. A ma grande surprise, entre ces murs austères, je me sentis comme dans un palais.

J'y étais en sécurité.

Seule *et* libre.

*

* *

Je sais. Tu aimerais entendre que j'ai affreusement souffert, et que la tragédie s'est abattue sur le bébé volé.

Désolée de te décevoir.

Un mois plus tard, aux dires de mes rares visiteurs, je rayonnais. Cerise sur le gâteau, personne ne me demanda qui était le père. J'imagine que je ne suis pas femme à encourager les questions.

Tout se passa sans encombre. Je donnai naissance à un beau garçon, que j'appelai Hebhel. Et nous vécûmes heureux.

De toute ma vie, jamais je n'ai connu pareil bonheur.

A travers lui, je redécouvrais le monde. Il avait les beaux yeux noirs de son père ; dans ses iris brillait la curiosité insatiable de sa mère.

Ce qu'il voyait, ce qu'il sentait, ses chagrins, ses surprises, ses égratignures, ses rires... tout cela était mien.

Son regard me renvoyait mon image. Et c'était une révélation. Je n'étais plus une fille couverte de cicatrices.

J'étais la Mère.

Mon enfant ne me craignait pas, il ne cherchait pas à me manipuler et il convoitait encore moins mon pouvoir. A ses yeux, j'étais merveilleuse.

Ma cabane aux murs gris s'était couverte d'éclatantes couleurs et remplie de bouquets. Je construisis pour lui une pièce supplémentaire.

Mon fils prodige donnait un sens à ma vie ; il chassait mes peines.

Quel fardeau pour un si petit être.

CHAPITRE XXII

— Maman ! cria Hebhel. *Viens !*

Quelle voix impérieuse ! J'accourus, bien sûr. J'étais l'humble vassale de mon petit roi.

Campé sur la falaise surplombant la mer, il désignait la plage. Je pris le temps d'admirer mon elfe miniature.

A quatre ans, il m'arrivait aux genoux. Ayant fort peu de visiteurs à qui le comparer, je le trouvais néanmoins très éveillé, volontaire et déterminé. Qu'importait la taille au vu de ces qualités ! J'essayais de ne pas penser au jour où il déploierait ses ailes et s'envolerait du nid. C'était encore un bébé. Hum... disons qu'il s'était transformé en petit garçon derrière mon dos !

Ciel.

— Maman ! Viens ! s'impatienta mon bout de chou.

Les mains sur les hanches, le menton pointé, il était adorable. Du reste, c'était moi tout craché...

Je le rejoignis et aperçus, en bas, une silhouette étendue sur le sable.

Je chassai un sombre pressentiment. Après tout, qu'avais-je encore à craindre ?

— Qui est-ce, maman ?

— Je l'ignore, Hebhel. Je vais chercher une outre d'eau, et nous descendrons ensemble. Nous verrons bien.

En chemin, il me prit les mains et me tira, tandis que je traînais volontairement la jambe. C'était un jeu : Hebhel le brave, Aina la peureuse.

Sur la plage, je le retins, l'empêchant de courir vers le corps.

L'air absorbé, il tira de toutes ses forces.

Enfant, son père avait eu la même expression entêtée.

Voyant que je ne céda pas, Hebhel changea de tactique.

— S'il te plaît...

— Ne boude pas, ou nous rentrons, l'avertis-je.

Il se calma. Nous avançâmes à pas prudents.

— Bonjour ! criai-je. (N'obtenant pas de réponse, je fis encore quelques pas.) M'entendez-vous ?

Hebhel dansait d'excitation. Depuis quand la vie ne m'avait-elle plus intéressée à ce point ? A quand remontait ma propre jeunesse ? Son enthousiasme était contagieux. Nous n'avions plus vu personne depuis des mois.

Je m'accroupis près de mon enfant et lui dis :

— Hebhel, je veux que tu restes ici pendant que maman va voir qui c'est.

— Je veux venir avec toi.

— Je sais, mais ce n'est peut-être pas une gentille personne. Mieux vaut être prudent.

L'appréhension apparut sur sa frimousse. Jusqu'ici, il n'avait rien eu à craindre. Le mal le surprenait et le déroutait. Peut-être l'avais-je trop protégé.

— Qu'arrivera-t-il, maman ?

Je lui souris.

— Je me défendrai, Hebhel. Voilà pourquoi je suis si grande : pour nous protéger toi et moi des méchants ! (Je lui chatouillai l'estomac pour le faire rire.) Ne bouge pas.

J'approchai de l'inconnu. Emacié, il était mal en point.

Grognant, il roula sur le dos. Sa barbe blanche ne voilait pas complètement ses joues hâves et son menton pointu. Même pour un humain, il était très âgé. Je ne connaissais personne qui lui ressemblât, et pourtant...

— M'entendez-vous ? dis-je.

Il ouvrit des yeux injectés de sang. J'eus l'impression qu'il me reconnut.

Il ouvrit la bouche. Aucun son n'en sortit.

— Laissez-moi vous aider, fis-je, m'agenouillant et me bouchant les narines.

Je mis ma gourde entre ses lèvres. Il but avec une telle avidité que je dus l'arrêter. Dans mes mains, j'avais l'impression de tenir un sac d'os.

Il referma les yeux. Je le rallongeai et me tournai vers mon fils.

— Qui est-ce, maman ?

— Un homme malade, mon chéri. Je l'emmène chez nous pour le soigner. Reste près de moi, d'accord ?

Les yeux écarquillés, Hebhel acquiesça. Même un vieillard en loques était fascinant pour lui.

Je pris l'inconnu dans mes bras et le portai dans notre maison. Ce ne fut pas facile. Je m'enfonçais dans le sable mouillé. La pente le long de la falaise, était escarpée, et l'odeur de l'homme n'avait rien d'agréable. Enfin, j'atteignis la porte repeinte en rouge de notre foyer. La poussant du pied, j'entrai et déposai mon fardeau sur le lit.

Hebhel se cogna contre mes jambes.

— Que fais-tu ?

— Je veux le voir, maman. Oh... Il sent mauvais !

— Eh bien, on va arranger ça. Pour l'instant, il est malade et il doit se reposer. Va jouer dans ta chambre.

Hebhel m'obéit. C'était un bon garçon.

*

* *

Les jours suivants, notre étrange visiteur ne fit guère que manger et dormir. Je le nettoyais durant son sommeil. Il n'avait plus que la peau sur les os. Aucun jeûne volontaire ne pouvait réduire un homme à cet état. Manifestement, on l'avait laissé mourir de faim.

Il avait une jambe tordue. Difformité natale ou accidentelle ?

Une nuit, à l'approche de l'automne, il rede-
vint lucide. Comme toujours, je veillais au coin
du feu, exactement comme maintenant.

L'inconnu avait des yeux aussi noirs et
brillants que ceux d'un oiseau.

— Comment vous sentez-vous ?

— Mal, grogna-t-il. Où suis-je ?

— Dans une région du nord, près des Lu-
mières de la Tour qui Pleure. Comment avez-
vous échoué sur la plage ?

Il ferma les yeux et retomba sur les oreillers.

— Je ne me souviens pas.

— Quel est votre nom ?

— Je ne me rappelle rien...

Il se rendormit vite.

*

* *

Sa convalescence dura un bon mois. De jour en
jour, la curiosité d'Hebhel grandissait. Il brûlait
d'envie de parler au vieillard et de l'assourdir de
questions, comme tout enfant qui se respecte.

L'homme se leva, fit le tour de la maison, puis
s'aventura dehors. Il souffrait d'une claudication
prononcée. Pourtant, sa démarche restait
curieusement gracieuse.

*

* *

Un matin, je le découvris avec Hebhel, au bord de la falaise. Ils conversaient avec un grand sérieux. La scène éveilla en moi une pointe de jalousie. Jusqu'ici, Hebhel n'avait eu besoin de personne d'autre que sa mère.

— Bonjour !

— Maman ! Regarde ce qu'il m'a donné !

Dans sa paume ouverte, il me présenta un collier de cuir avec un coquillage en pendentif. Aux yeux de mon garçon, c'était un trésor.

— Que dis-tu quand on t'offre quelque chose ?

Il eut l'air dérouté. A part moi, qui lui faisait des cadeaux ?

— Dis merci, mon chéri.

— Merci.

L'homme hocha la tête avec gravité. Hebhel rentra à la maison en courant.

— C'était très gentil de votre part. Nous voyons rarement des gens, par ici.

— Vous vivez seule avec votre garçon ?

— Oui.

— L'isolement ne vous pèse pas trop ?

— Non. On s'y fait, vous savez. Hebhel n'avait plus vu d'hommes depuis un bout de temps. A son âge, tout est passionnant. Maintenant qu'il a grandi, je songe à partir vivre ailleurs. Il aura besoin de camarades de jeux, et d'autres adultes autour de lui. J'imagine que je voulais l'avoir pour moi aussi longtemps que possible.

J'étais en veine de confiance, me surprenant moi-même. Tout le monde a besoin de s'épan-

cher, de temps à autre. Je ne faisais pas exception.

— C'est un charmant garçon, dit-il. Où est son père ?

Je fixai l'horizon. La mer gris-bleu me rappelait le regard de Sidra.

— Il est mort avant la naissance de son fils.

— Cela a dû être terrible pour vous.

Son ton indifférent me fit tressaillir. Je me tournai et me heurtai à un visage fermé.

— Votre nom vous est-il revenu ?

— Non.

— Eh bien, il faut bien en trouver un... Que proposez-vous ?

— Caen.

— Ce nom a-t-il une signification pour vous ?

— Non.

Je soupirai.

— Très bien. Entendu pour Caen.

*

* *

Maintenant qu'il était guéri, il me tardait que Caen reparte. Mais le sujet ne fut jamais abordé. Hebhel s'était entiché de lui. Jalouse, j'avais peur de perdre mon fils.

Pourtant, je n'avais pas le cœur de le séparer de son nouvel et unique ami.

Un autre mois passa.

Hebhel et Caen partaient pour de longues balades le long de la plage. Ils rapportaient force

coquillages, qui colonisèrent bientôt le sol de la maison. Alors, on pendit les suivants au plafond avec de la ficelle. Quand nous passions dessous, le courant d'air les faisait cliqueter. Hebhel partageait sa petite chambre avec moi ; Caen dormait dans mon lit, au salon.

Notre hôte reprit du poids. Il continuait de me rappeler quelqu'un... mais qui ?

Après tout, la plupart des hommes que j'avais côtoyés étaient morts depuis des lustres.

Un jour, de retour d'une promenade, je vis mon fils accourir.

— Maman, viens voir ! Caen se taille la barbe !

J'hésitai. C'était un acte plutôt intime, pour un homme. Je ne tenais pas à y assister. Mais mon fils était déjà retourné à l'intérieur ; il ressortit, traînant Caen par une main...

Entre chien et loup, j'attendis.

— Regarde, maman, comme il a changé !

Mes sombres pressentiments revinrent en force. Je *connaissais* cet homme. Ce visage... trop mince, trop pâle, trop *vieux*. Cette démarche claudicante.

Il ressemblait à un fantôme.

Pourtant... Mais non ! Qui pouvait survivre aux foudres d'Alachia ?

Son regard croisa le mien.

Je n'eus plus aucun doute.

C'était le voleur.

Revenu d'entre les morts.

CHAPITRE XXIII

— La mémoire te revient enfin..., lâcha Javan.

Je le regardai, les yeux ronds. Je n'avais plus revu cet homme depuis quatorze ans. Lors de ma fuite du Bois de Sang, je l'avais abandonné à son sort.

Comment avait-il survécu ?

— Ai-je tellement changé ? ironisa-t-il, venimeux.

Comment avais-je pu être aussi aveugle ? J'oublie combien les humains vieillissent vite ! Des années à croupir au fond d'une fosse rendent les gens méconnaissables. J'aurais dû m'en douter.

— Oui, dis-je. Tu n'es plus le même.

— Le contraire serait étonnant, fit-il avec un rictus. Sais-tu ce qu'Alachia fait de ceux qu'elle n'aime pas ? Hein ?

J'acquiesçai.

Il ricana.

— On peut dire que tu t'es bien débarrassée de moi !

Il ne me parut pas prudent de lui rappeler qu'il m'avait égorgée *avant* que je l'abandonne. Normalement, j'aurais dû mourir.

— Après m'avoir battu, Alachia m'a jeté dans sa Fosse, et m'a oublié. Mais j'ai refusé d'expirer. Il y avait juste de quoi boire et manger pour devenir fou sans mourir de faim !

Je baissai les yeux vers Hebhel. Dérouté, il ne comprenait pas pourquoi son ami parlait sur ce ton à sa mère.

Mon courageux petit elfe.

— Mais ce n'était pas le pire. Dans ma chute, je me suis cassé une jambe. Naturellement, au fond de ce trou, il n'y avait personne pour me soigner. Regarde comme je boite ! Un voleur à la patte folle... risible, non ? Même la magie m'a délaissé. Tu m'as tout pris !

— Comment es-tu sorti de la Fosse ?

Son rasoir dans une main, il tenait mon fils de l'autre. En un éclair, je passai en revue tout mon répertoire. Comment sauver Hebhel ? La panique monta en moi. Je luttai contre elle pied à pied.

C'était horrible.

— Ah, répondit Javan. C'est mon secret. Tu as toujours raffolé des mystères, pas vrai, Aina ? Moi aussi. Je me revois en train de t'égorger... Bon sang, tu aurais dû mourir ! Voyons, ressusciterais-tu encore si je recommençais ? Combien de nuits vous ai-je regardés dormir, ton fils et toi ? Mais te tuer dans ton sommeil serait trop doux. Alors, j'ai décidé autre chose.

A une vitesse inouïe, il trancha la gorge de mon fils. Sur son tendre cou se dessina un sanglant sourire.

— *Hebhel !* hurlai-je d'une voix stridente.

Le monde se brouilla. Javan tira sa victime à lui et s'enferma dans la maison. Je m'élançai. Mais c'était comme dans ces cauchemars où on court à perdre haleine... sans bouger d'un iota...

Il s'était barricadé. D'un simple sort, je me téléportai sous mon toit. Les traces de sang menaient à la chambre de mon fils.

Je ne l'entendis pas pleurer. Quand il a mal, il pleure, bien sûr, et il a besoin de moi.

De moi...

Je passai à travers la porte de sa chambre.

Assis sur le petit lit, Javan tenait Hebhel sur ses genoux.

Hebhel, inerte comme une poupée brisée.

Un noir sortilège me vint à l'esprit. Mais je risquais de blesser davantage mon enfant.

— Lâche-le, dis-je, pleurant à chaudes larmes. Laisse-moi l'aider.

Javan sourit.

— Comme tu m'as aidé ?

— Tu n'as eu que ce que tu méritais ! hurlai-je à gorge déployée. C'est *toi* qui t'es fourré tout seul dans ce pétrin ! Tu étais fou à lier, et tu as tenté de m'assassiner ! Devais-je te remercier à genoux ?

— Tu vois, fit-il avec une commisération criminelle, tu ne comprends pas. Voilà pourquoi je devais le tuer. Pour que tu saisisse enfin.

Hebhel... Je dois le sauver à tout prix !

Chaque seconde passée à argumenter avec ce fou furieux condamnait un peu plus mon fils.

— Tu as raison, Javan. J'ai très mal agi envers toi.

Il secoua la tête.

— Tu dis ça pour que je le lâche. Je savais bien que c'était peine perdue. Maintenant, tu vas mieux comprendre...

Il plongea son rasoir dans la poitrine de mon enfant.

Il n'y avait plus rien à faire.

Un ouragan inouï balaya les terres vastes de mon esprit.

Ce fut le néant.

CHAPITRE XXIV

Seul le crépitement des flammes troublait le silence qui retomba dans la pièce. J'avais la gorge nouée. Aina contemplait le feu, perdue dans le passé. Ses traits lisses n'exprimaient aucune émotion.

A cet instant, j'eus une envie folle de la reconforter.

Moi, Vistrosh, le Fléau de Kratas et des terres de l'est. Le fils en exil de la noblesse elfique du Bois de Sang, ancien gardien de la reine en personne.

Moi, le chef des pires bandes de coupe-jarrets et de détrousseurs voués à écumer Barsaive, je voulais consoler une esclave.

A vomir !

Mais trahir mon émoi était exclu. Ce que j'avais appris devait me donner une emprise certaine sur Aina.

— Qu'est-il arrivé au voleur ?

Comme si je ne m'en doutais pas...

— Je l'ai tué, naturellement. Quelle mère n'aurait pas fait de même ? Son sang a éclaboussé les murs de la chambre d'Hebhel. A l'instar de jouets macabres, ses viscères et ses os ont jonché le sol. J'ai dû invoquer une Horreur pour qu'elle s'occupe personnellement de lui... A vrai dire, je ne m'en souviens pas. Je me revois avec Hebhel dans les bras.

« Je suis allée au bord de la falaise, là où il adorait jouer. Souvent, je lui racontais des histoires ; ensemble, on contemplait le ressac. Alors, je me suis assise, le serrant dans mes bras. Et je l'ai bercé jusqu'au soir.

« Le froid a dû me sortir de ma transe. J'étais ankylosée. Hebhel aussi était glacé. J'ai tenté de le réchauffer... J'imagine que je n'avais plus vraiment ma tête. A un moment, pourtant, j'ai dû regarder la réalité en face.

« Il fallait bien que j'enterre mon fils.

« Derrière la maison, j'ai creusé une tombe. Je voulais le garder près de moi. Je n'ai pas fait appel à la magie, afin de l'inhumer de mes mains. J'ai enveloppé son corps dans sa couverture. Je l'avais brodée : des vaisseaux et des oiseaux en guise de motifs. Hebhel adorait que j'invente des histoires à leur propos.

« Ensuite, j'ai confié sa dépouille à la terre glacée. A cet instant, j'ai réalisé qu'il n'y avait plus d'espoir. C'était fini. J'aurais tout donné pour oublier... »

Aina ferma les yeux. J'eus l'impression d'étouffer. Je bondis à la fenêtre et l'ouvris. L'air frais s'engouffra dans la pièce. J'aspirai à pleins

poumons les parfums de jasmin et de chèvre-feuille.

Ça ne soulagea en rien mon mal de tête.

Cherchait-elle à m'ensorceler ? A s'immiscer dans mes pensées et dans mon cœur ? Ridicule ! Mais je détestais être ému à ce point.

— Beaucoup de femmes perdent leurs enfants..., dis-je.

— Crois-tu que ça me console ? La mort est-elle plus acceptable parce qu'elle est ordinaire ? Je me moque éperdument de mourir. Mais Hebel... et l'autre... C'était plus que je ne pouvais en supporter !

— L'autre ? (Je pivotai.) La fin de Javan t'a fait de la peine aussi ?

— *Tu plaisantes* ? Bien sûr que non.

— Alors de qui parlais-tu ?

Elle se détourna. J'avais mis le doigt sur quelque chose... Je m'engouffrai dans la brèche avec l'avidité d'un glouton.

— Qui était-ce, si ce n'était pas Javan ?

Elle plongea son regard noir dans le mien. Etonné, je constatai que je ne lui inspirais aucune frayeur. Alors qu'elle était à ma merci ! Voilà qui était inhabituel pour moi. Le plus vaillant guerrier n'est-il pas terrifié à l'idée d'être dépouillé de ses armes ?

A chacun ses phobies.

Aina était aussi calme et composée que si j'avais été son hôte, non son geôlier.

Ça m'agaçait souverainement.

— Je suis lasse, Vistrosh. J'aimerais me reposer.

— Et si je refusais ?

— Allons ! Ce serait indigne de toi.

Je haussai les épaules.

— Très bien, mais sache que nous reprendrons cette conversation demain.

— Vraiment, Vistrosh ! Manquerais-tu de troubadours pour te conter des histoires ? As-tu besoin de moi pour te distraire ?

— Oui, vois-tu. J'ai besoin de toi.

*

* *

La remarque d'Aina me troubla. Elle avait un fond de vérité. Pourquoi son récit m'affectait-il autant ? Qu'était-elle d'autre pour moi sinon un instrument plus ou moins utile ? Bien sûr, c'était une elfe comme moi...

Et depuis quand cela m'arrêtait-il ?

Voilà que j'en négligeais mes affaires ! Kai éliminé, je devais réviser mes plans...

Mais bien sûr ! Que n'y avais-je songé plus tôt !

Cette nuit-là, je dormis comme un loir.

*

* *

Le soir suivant, Aina avait entrouvert sa porte. Assise au coin du feu, elle m'attendait.

— Bonsoir, Vistrosh. J'espère que tu es de meilleure humeur.

J'esquissai une courbette.

— Me voilà à ton service.

— Mais tu me crois au tien.

— Voyons ! D'où te vient pareille idée ? badinai-je. Une fois la situation clarifiée, tu verras où est ton intérêt, repris-je avec sérieux.

— Ah ! En attendant, je suis en ton pouvoir, Vistrosh. Tes serviteurs, tes esclaves et ta meute te craignent tous. C'est évident. Que pourrais-tu m'apprendre de nouveau ?

— Tu parais détachée de tout, Aina. J'ai mis du temps à comprendre, je l'avoue. (Ma remarque piqua sa curiosité au vif.) Tu es ma prisonnière parce que tu le veux bien. C'est tellement évident que je ne l'avais pas vu... Si tu voulais fuir, jamais je ne pourrais te retenir. N'est-ce pas ?

Elle ne dit mot.

— En fait, je doute que beaucoup d'endroits ou de gens puissent te retenir contre ton gré. J'ai enfin réalisé que les rumeurs te concernant étaient vraies. Contrairement aux récits des troubadours, il n'y a pas une once de faux, rien d'exagéré !

« Un exemple. *Durant l'ultime bataille du kaer des Mauvais Rêves, le grand Bullock massacra sept cents Horreurs avant de s'apercevoir que l'une d'elle le possédait. Alors, il préféra mettre fin à ses jours afin de sauver ses compagnons. Un acte noble et héroïque. Le trésor qu'il laissait aurait pu paver d'or la route de Parlainth à Travar. A ce jour, nul n'a jamais remis la main dessus, ni même retrouvé le fameux kaer.*

« Qu'en est-il en réalité ? Il est bien plus vraisemblable que Bullock a fait dans son pantalon à la vue des Horreurs, et que celles-ci, hilares, se sont tenues les côtes. Le compagnon de Bullock, un voleur, en a aussitôt profité pour les poignarder dans le dos. Puis, réalisant qu'il lui faudrait partager le trésor qu'il avait déniché, le voleur ne s'arrêta pas en si bon chemin : il poignarda *aussi* le grand balourd. Moralité : mieux vaut faire rêver les foules avec des légendes que de rapporter à qui veut l'entendre les fourberies d'un voleur, pas vrai ?

Riant de bon cœur, Aina applaudit.

— Bravo. J'adore les cyniques ! Avec une telle lucidité comme garde-fou, pourquoi as-tu choisi de me croire, Vistrosh ?

— Parce que tu ignores la peur. Tu n'es pas tout à fait saine d'esprit, mais tu souffres sans doute d'un accès de folie passager. Quand ça t'arrange, tu es très lucide, toi aussi. Tu parles de faire pleuvoir des Horreurs aussi cavalièrement que j'évoque les ventes aux enchères d'esclaves.

— Une comparaison qui n'a rien de flatteur.

— C'est bien ainsi que je l'entendais. Néanmoins, je crois pouvoir te donner des sueurs froides, Aina.

Elle m'offrit un sourire splendide. L'émail de ses dents tranchait avec sa peau noire.

On allait bien s'amuser, tous les deux.

— Je t'écoute.

— Aithne.

— Aithne ? Il n'est rien pour moi, et je ne suis rien pour lui.

— Ah oui ? En réalité, tu tiens toujours à lui, quoi que tu en dises. Ça se voit. Comment réagirait-il s'il apprenait la vérité ? Ne te haïrait-il pas ? Qu'est-ce qui m'empêche d'aller tout lui révéler ?

Le front plissé, elle cessa de sourire.

— Tu es implacable, Vistrosh. Qu'aurais-tu à y gagner ?

— Je ne dirai rien en échange de ton aide.

— Moi ? T'aider ? En quoi, seigneur ?

— Je veux retourner dans le Bois de Sang. Si tu étais mon... épouse, ça arrangerait bien des choses.

Aina se renversa sur son siège et me toisa.

— Voyons si je te comprends bien. Je dois t'accompagner en qualité d'« épouse », sinon tu dévoileras le pot aux roses à Aithne.

— Tout à fait.

— Mais les femmes ne t'ont jamais attiré...

— Précisément : nous formerions un couple détonnant, toi et moi ! On se comprend à la perfection. D'ici quelques années, tu reprendrais ta liberté, bien entendu.

— Mais je ne veux pas retourner vivre là-bas !

— *Retourner* vivre ?

— Oh... Aurais-je omis de préciser que j'y ai passé quelques années de plus ?

— *Quoi ? Pourquoi ? Comment ?*

Que de complications !

— Avant de me menacer, Vistrosh, peut-être devrais-tu m'écouter jusqu'à la fin... Du moins, si tu veux tout savoir.

— Je ne vois pas ce que ça change au marché que je te propose !

— Veux-tu entendre la suite, oui ou non ?

— Ça ne changera rien !

— Alors à quoi bon ?

— Ça va, ça va ! Je t'écoute !

CHAPITRE XXV

Après la mort d'Hebhel, je perdis la notion du temps. Ma vie était devenue aussi inutile et stérile que les terres de la Désolation. Si j'ai mangé ou dormi, je ne m'en souviens pas.

Les rêves, en revanche...

Vois-tu, Vistrosh, Ysrthgrathe revenait hanter mes nuits. Du moins, c'est ce que je crus, au début. Qu'il ne se soit pas précipité sur une mère en deuil était surprenant. Quel festin en perspective pour lui !

En réalité, je l'exhumais de mes souvenirs. Après tant d'années à lutter d'arrache-pied pour l'évincer de ma vie, accablée par un désespoir sans nom, je l'invitais à revenir hanter mes rêves !

Quelle ironie...

Je serais bien incapable de dire à quoi je rêvais. Seule comptait sa présence.

Il restait à l'affût.

L'automne, l'hiver, le printemps se succèdent.

Par une belle et fraîche matinée, je sentis la caresse de la brise sur mes joues et je haïs la beauté de la nature du fond du cœur.

Tout ce que mon fils ne connaîtrait plus.

Plus de printemps, plus d'été, plus de jeux dans les vagues, plus de courses folles derrière les feuilles mortes, aux or et aux fauves somptueux, plus de neige pour s'extasier...

Je longuais souvent la plage : la force de l'habitude, car plus rien n'avait d'intérêt à mes yeux. Je partais très loin, puis je revenais sur mes pas.

Ma solitude était sans bornes.

Franchement, je ne savais pas très bien ce que je faisais encore sur terre.

Soudain, je vis un oiseau noir se découper dans le ciel, contre l'astre solaire. Un instant, je me crus revenue dans le passé.

Avant le Quai des Nuages et Hebhel.

Comme cinq ans plus tôt, l'oiseau piqua vers moi et atterrit sur le bras que je lui tendis.

C'était le messager d'Aithne. Il portait à une patte la bague d'argent frappée à ses armes.

Je ne la pris pas pour lire le pli.

Je m'y refusais.

L'oiseau reprit son envol et tournoya au-dessus de moi. Il refusait de me lâcher. Pour finir, il se posa de nouveau sur mon bras et s'y agrippa.

Je rentrai. Il se percha sur le dossier d'une chaise. Je lui donnai quelques graines et aërai les pièces.

Immobile devant une fenêtre, je revis mon fils faire ses premiers pas dehors, puis trotter, tout excité, après de beaux papillons.

Des siècles durant, Ysrthgrathe m'avait tourmentée sans trêve.

A présent, je portais un seul fantôme en moi : Hebhel.

Qu'est-ce qui faisait le plus mal ?

L'oiseau pépia, me tirant de mes sombres pensées. Tête penchée, il me fixait de ses petits yeux ronds. J'allai prendre le message qu'il portait à la bague.

Tremblante, je le déroulai et je lus.

« *Ma très chère Aina,*

Depuis que je t'ai envoyée à la rescousse de Sidra, cinq années ont passé. Tu l'as rendue à mes bras aimants, et pour cela, je te suis éternellement reconnaissant. Aujourd'hui, ma chère amie, j'aurais une nouvelle faveur à solliciter.

« *Hélas, la tragédie me poursuit ; tu es la seule au monde qui puisse comprendre ma détresse.*

« *Sidra n'est plus.*

« *L'avoir gardée près de moi, dans le Bois de Sang, l'a détruite. Depuis sa libération, elle n'a plus jamais été la même. Elle n'a pas dit un mot sur ce qui s'est passé. Je sais seulement qu'elle a perdu notre enfant en captivité.*

« *Mais tu étais avec elle. Et tu la connaissais déjà. Mon chagrin est comme une plaie qui refuse de cicatriser. Personne ne comprend mon affliction.*

« *Je t'en prie, mon amie, reviens-moi. J'ai besoin de toi.*

Aithne. »

Ah, le salaud !

N'y aurait-il aucune fin à ce que je faisais pour lui ? Apparemment pas.

Et ma décision ne faisait aucun doute. Je me replongerais dans les intrigues de cour... pour consoler Aithne.

Quelle imbécile j'étais.

Mais quand le chagrin ne me fouaillait pas les tripes, la culpabilité me minait. Si j'avais rendu son bébé à Sidra, Hebhel aurait été en vie et en sécurité avec son père, au lieu de pourrir sous terre depuis un an.

Je jetai le message dans le feu et le regardai se consumer. Puis j'entrai dans la chambre. J'avais lavé le sang et brûlé les restes humains depuis longtemps.

La petite pièce n'avait pas changé. Souvent, je venais m'endormir dans son lit et je croyais encore l'entendre m'appeler.

Maman, maman, maman.

Son odeur avait disparu. J'allai à la fenêtre et regardai sa tombe. La veille encore, j'y avais déposé des fleurs et des coquillages.

Pourquoi, à ton avis, Vistrosh ?

Peut-être m'imaginai-je qu'il dormait...

Puis je ressortis. Si je devais repartir pour le Bois de Sang, j'avais des préparatifs à faire.

Une fois de plus, je quittai ma cabane. J'avais l'impression bizarre que les cinq dernières années n'étaient jamais advenues.

Une fois de plus, l'oiseau me suivit.

Tout était comme dans mon souvenir.

J'essayais de me convaincre que rien n'avait changé.

Curieux, n'est-ce pas, les mauvais tours qu'on se joue à soi-même...

*

* *

Atteindre le Bois de Sang fut plus long, cette fois. Naturellement, je ne m'y rendais pas de gaieté de cœur. Au fil des jours, ma douleur de mère s'atténuait insensiblement. J'avais presque l'impression de trahir Hebhel.

A la vue de ma terre natale, l'angoisse m'étreignit. Je me raisonnai : je resterais uniquement le temps de consoler Aithne de son veuvage.

A l'orée de la forêt, j'entendis :

— Tu es revenue.

Scrutant les arbres alentour, je vis Emil, le sylphelin. A part quelques mèches grises, il n'avait pas pris une ride.

— Oui, comme tu vois. Aithne t'envoie-t-il ?

Il acquiesça.

— Attention aux hommes-épines : ils sont plus stupides que jamais.

Non loin de là, une phalange de ces êtres était apparue pour m'escorter. Tant qu'Emil resterait près de moi, il ne m'arriverait rien.

— Comment va Aithne ?

La nervosité me rendait bavarde. Cette fois, j'ignorais combien de temps je resterais. Et je re-

doutais les manigances d'Alachia. Le Bois de Sang me rendait trop vulnérable.

— Pas très bien, répondit Emil. Depuis la mort de l'humaine, il est très triste. Mes facéties ne lui arrachent plus un sourire. Il mange quand il y pense, autrement dit, pas souvent. Rien ni personne ne l'arrache à sa langueur. Même Alachia n'a pas remporté un grand succès.

J'avais ma petite idée sur ce que la reine avait tenté pour consoler ce beau veuf... Je me hâtai de la chasser de mon esprit.

Enfin, nous fûmes devant le palais. Les corvées commençaient. Aller saluer Alachia, tout d'abord...

Une fois encore, je gravis l'escalier en os d'Horreurs et entrai, suivie d'une garde d'honneur.

Je retrouvai aux murs les remarquables tapisseries en pétales de violettes et de jacinthes... Les parfums me firent éternuer. Je me rendis dans la salle principale sans que nul ne m'en barre l'accès.

Alachia était sur son trône, blanche comme le marbre et deux fois plus dure.

J'omis les courbettes de rigueur.

— Te revoilà, Aina... Aithne ne s'était pas trompé.

— Non. Je viens présenter mes respects, ainsi que l'exige la tradition.

— Je vois. Laisse-moi te dire que tu manques singulièrement de respect à mon égard, pourtant.

Je haussai les épaules.

— Le respect, ça se mérite.

Elle fronça les sourcils.

— Tu as toujours été une peste... Enfant déjà, tu te faufilais dans le palais comme une voleuse. Au début, ça m'amusait. Mais c'est vite devenu lassant. Crois-tu qu'Aithne aussi se lassera de toi ?

— Là n'est pas le problème. A sa requête, je suis revenue avec l'espoir de l'aider à chasser son chagrin. Je ne resterai pas.

Elle eut un sourire carnassier.

— J'ai entendu des rumeurs à ton propos, Aina. Tu aurais de grands pouvoirs, dit-on. Alors écoute : je suis ton aînée. Ce que j'ai vu ou fait, tu ne pourrais commencer à l'imaginer. Ne me provoque pas... ou il t'en coûtera ce que tu as de plus cher.

Je plongeai le regard dans ses yeux : des saphirs parfaits.

— Tu l'as déjà fait, Alachia. Crois-tu que je te laisserais encore me frapper ?

— Tu t'imagines être de taille contre moi ? (Je ne répondis pas.) Contente-toi d'aller retrouver Aithne et de lui tenir la main.

D'un claquement de doigt, elle fit venir un jeune homme. Ce n'était pas un elfe corrompu comme les autres. De taille moyenne, les cheveux clairs, il avait des yeux noisette perçants ; son visage respirait l'intelligence.

Le dernier favori en date d'Alachia. Et son espion.

— Voici Aina. Conduis-la près d'Aithne. Veille à ce qu'elle ne manque de rien durant son séjour.

Il avança et me salua. La reine se rembrunit. Jalouse ? Vexée ? Ces deux-là me jouaient-ils la comédie ?

Déjà, ça commençait.

La paranoïa galopante des intrigues de cour.

Du fond du cœur, j'espérais qu'Aithne se remettrait vite de ses peines.

— Je suis Caimbeul har lea Quinn. Si vous voulez bien me suivre...

Sous le regard acéré de la souveraine, je lui emboîtai le pas.

CHAPITRE XXVI

— Aithne vit près d'ici, dit Caimbeul. Après avoir été un des favoris de la reine, à ce que je crois savoir, il vit maintenant en ermite.

— Je ne fréquente plus la cour depuis des années.

— Pourtant, vous en faites partie.

Je plissai le front.

— Que voulez-vous dire ?

Il me lança un regard en coin.

— Ne faites pas attention. Je ne suis qu'un joli bouffon. Mon unique fonction est de distraire la reine.

Des boules brillantes apparurent entre ses mains. Il jongla tout en marchant.

— Depuis combien de temps Sidra est-elle morte ?

— Environ six mois. Humaine ou pas, je trouvais qu'elle allait très bien avec Aithne. Hélas, les humains sont une race éphémère. Aithne aurait dû faire preuve de plus de sagesse.

— Tout le monde ne contrôle pas les élans de son cœur. Peut-être n'a-t-il pas eu le choix.

— C'est faux. On a toujours le choix.

Quittant la route principale, il s'engagea sur un sentier qui s'enfonçait dans la forêt. Une boule roula à mes pieds. Je la ramassai et la lui tendis. Quand nos doigts se frôlèrent, j'éprouvai un picotement désagréable.

Une sensation qui ne m'était pas inconnue. Où et quand l'avais-je déjà éprouvée ?

Lui aussi l'avait ressenti.

Tels des chats méfiants, nous nous écartâmes soigneusement l'un de l'autre.

— La maison d'Aithne n'est plus très loin.

Rempochant ses boules, Caimbeul me guida jusqu'à un chêne imposant. Comparé à ceux du palais, bien sûr, il faisait piètre figure.

Dans l'écorce vénérable, on avait taillé des prises pour les mains et les pieds. Les ans les avaient patinées. Caimbeul grimpa le premier. Parvenue aux branches basses, je découvris une véritable habitation. L'œuvre était impressionnante... Même si Aithne aussi avait eu des siècles pour peaufiner ses talents. A moins qu'Alachia lui ait confié quelques petits trucs.

Ce n'était pas exclu non plus.

— Aithne ! lança Caimbeul, Ouvre ! J'ai quelque chose pour toi.

Lentement, la porte s'ouvrit. Un oiseau noir s'envola. Le bout de ses ailes était teinté de jaune.

— Entre.

C'était bien la voix d'Aithne. Lasse, monocrorde... sans la moindre étincelle de vie.

Nous entrâmes dans le noir. L'air était lourd et rance.

— Que veux-tu ?

— Avec un peu de lumière, tu le verras toi-même.

— Je n'aime pas la lumière.

Je fis apparaître une lueur magique.

La pièce me sauta aux yeux. Elle était belle mais terriblement négligée. Une épaisse couche de poussière couvrait les tables et le sol. Des vêtements s'entassaient sur les dossiers de chaise et dans les coins. La vaisselle sale encombrait la table.

Aithne était tassé sur un siège. Son apparence me fit hoqueter d'effroi. Maigre à faire peur, il avait les cheveux sales, la peau du visage tirée...

— Aina...

La main qu'il me tendit retomba, inerte.

Malgré les épines, je la serrai entre les miennes et touchai sa peau glacée.

Aithne pleura. Caimbeul nous regarda avec un mélange de mépris, de fascination... et d'une autre émotion sur laquelle je ne mis pas de nom. Quelles pensées nourrissait cet elfe aux yeux étranges ? Un instant, j'eus presque l'impression d'avoir devant moi quelqu'un d'autre...

Mais le bouffon reprit vite son masque coutumier.

D'un mouvement sec du menton, je l'invitai à déguerpir.

Après une courbette, il disparut.

J'attirai Aithne contre moi et le berçai sur mon sein, comme je l'avais fait tant de fois avec Hebel pour le protéger des cauchemars. Les épines me firent frémir.

Comment Sidra avait-elle enduré ça pendant des années ? L'amour que je portais à Aithne me le fit vite comprendre.

Longtemps, nous restâmes ainsi. Ce chagrin digne et muet était poignant. Si Aithne continuait à dépérir ainsi...

Pleurer était une catharsis nécessaire, bien sûr. Mais passé un certain seuil...

Enfin, ses larmes se tarirent. Il s'écarta doucement.

— Tu es venue..., souffla-t-il. Merci.

Je tirai une chaise et m'assis, soulageant mes genoux endoloris.

— Comment aurais-je pu ne pas répondre à ton appel ? Tu es mon ami... le seul lien qui me rattache au passé.

— Il y a aussi Alachia.

— Elle, j'aimerais autant l'oublier. Elle n'en vaut pas la peine. Dis-moi : depuis combien de temps n'as-tu plus rien avalé ?

— La nourriture a un goût de paille pour moi. Autant ingurgiter de la sciure de bois.

— Et les bains ne sont plus à l'ordre du jour, non plus...

Il rougit. Tout espoir n'était pas perdu. Aithne a toujours été d'une propreté maniaque.

— Va te laver pendant que je prépare à manger, suggérai-je.

Le regard fuyant, il acquiesça. Peste soit de Sidra ! Pourquoi l'avait-elle abandonné ? Il était aussi vulnérable qu'Hebhel.

— Allez !

Il se leva, non sans mal, et se retira au fond de sa maison. Le voir ainsi me brisait le cœur. Il était bien parti pour suivre sa femme dans la tombe !

J'ouvris les volets et laissai filtrer l'air et la lumière. Je ramassai les vêtements et les entassai dans un panier. Je pris une chemise pour la débarrasser du plus gros de la poussière.

Où étaient passés les serviteurs ?

J'empilai la vaisselle sale sur une chaise et explorai le garde-manger, situé plus haut. On y accédait par une échelle, dans un coin du salon.

La petite pièce n'était pas en meilleur état. Je dénichai une miche de pain pas trop rassis et des fruits. Les fioles de vin étaient aux trois quarts vides.

Je fis descendre mes trouvailles à l'aide d'un panier lié à une corde qu'il suffisait de tirer.

— Aithne ?

Le silence me répondit.

Il s'était assoupi dans la baignoire.

— Aithne, réveille-toi.

Il tressaillit et revint à lui.

— Sidra ?

— Non, c'est Aina.

— Oh ! Bien sûr. Un moment, j'ai cru...

— Tu t'étais endormi. Penche-toi en arrière que je te lave les cheveux.

Sans protester, il obéit.

Chaque fois qu'il était question de prendre un bain, Hebhel me faisait devenir chèvre. En revanche, curieusement, il adorait que je lui lave les cheveux. Se voir ensuite dans mon miroir le faisait rire aux éclats.

En rinçant les cheveux de son père, je remarquai leur douceur. Depuis combien de temps n'avais-je plus touché un homme ainsi ? Vingt ans ! Olin m'avait attirée, mais nous nous étions à peine frôlés. La solitude me serra le cœur. Je m'étais tant accoutumée à mon isolement que j'avais oublié mes sens.

Mais il s'agissait d'Aithne *le veuf*. Qu'allais-je penser là ? Ne lui avais-je pas déjà assez nui, même à son insu, en lui volant son fils ? Et maintenant, je ne songeais qu'à le caresser, à l'embrasser, à le rendre fou de désir... à lui faire oublier le monde entier...

— Sidra avait l'habitude de me laver les cheveux, dit-il, brisant le silence.

Des larmes me brûlèrent les yeux. Quand cesserai-je d'être aussi stupide ?

— J'ai trouvé de quoi manger. Tu as vidé pas mal de bouteilles, Aithne, au lieu de t'alimenter.

Il haussa les épaules.

— Quelle importance ?

— Moi, ça m'importe !

Se serait-il autant laissé aller si j'étais morte ?

Bah.

En colère, je sortis en trombe. Je n'en pouvais plus de solitude, de frustration, de remords, de tristesse...

Quand Aithne me rejoignit au salon, je coupais la miche en tranches. Il avait passé une robe de soie qui lui serait mieux allée sans ses airs de porte manteau.

Plongés dans nos univers respectifs, nous mangeâmes en silence. Lui songeait sans doute à Sidra, moi, aux caprices du destin.

Le repas fini, Aithne se leva et me prit les mains pour les embrasser.

— Merci. Je ne te mérite pas.

Je me dégageai vivement, rouge de confusion.

— Allons ! N'importe qui en aurait fait autant.

— C'est faux et tu le sais. Viens, je te conduis à ta chambre.

Chassant de cruelles chimères de mon esprit, je le suivis.

CHAPITRE XXVII

La maison s'étendait sur plusieurs niveaux, comportant chacun une ou deux pièces. La poussière couvrait tout.

— A demain, me dit Aithne après m'avoir montrée ma chambre.

— Dors bien.

Son petit sourire triste me creva le cœur. Je le regardai emprunter l'escalier. Puis je l'imaginais, nu sur son lit. Quel effet cela me ferait-il de lécher ses égratignures jusqu'à lui faire oublier la douleur ?

A quoi bon se torturer ainsi ? N'étais-je pas assez accablée comme ça ? La frimousse d'Hebhel me revint à l'esprit. Ses traits étaient déjà moins nets dans ma mémoire.

Allais-je le perdre une seconde fois ?

Epoussetant les draps et la couverture, j'ouvris la fenêtre pour aérer. Dans la nuit, mille et une lueurs mouchetaient la forêt. Longtemps, je res-

taï ainsi, le regard dans le vague, avant de m'allonger.

*

* *

Désorientée, je me réveillai en sursaut. Le jour ne s'était pas levé.

J'invoquai une lueur magique ; un bruit suspect, dans un coin de la chambre, me fit bondir, prête à vendre chèrement ma peau.

— Aina, c'est moi...

— Bon sang, Aithne ! J'aurais pu te tuer ! m'écriai-je, agacée et embarrassée.

Les traits bouffis de sommeil, je n'apparaissais pas sous mon meilleur jour.

Ah, la vanité...

— Que fais-tu là ? Tu devrais dormir !

— Je n'y arrive pas. Depuis la mort de Sidra, le sommeil me fuit.

— Veux-tu que je te concocte une potion ?

— Non. Il me reste si peu d'émotions... Je ne veux pas les engourdir encore.

— Est-ce vraiment ce qui t'inquiète ? Aucun autre elfe corrompu, à ma connaissance, n'aurait pu autant aimer Sidra que toi.

Il haussa les épaules.

— Qu'y a-t-il, Aithne ?

— Sans le savoir, tu as touché le point sensible... Sa disparition ne m'affecte pas comme elle le devrait. Je suis triste et blessé, bien sûr. Mais en même temps, j'ai l'impression que cela

concerne un autre homme que moi... Je suis comme à côté de moi-même. Et ça me mine. Si je ne lui avais pas imposé de vivre ici, si je l'avais mieux aimée, elle respirerait encore... Et me voilà incapable de la pleurer comme je le devrais !

— A te voir, tu portes bien assez le deuil comme ça ! Un peu plus, et tu rejoindras ta femme dans la tombe ! Sidra n'aurait jamais voulu que tu te laisses aller ainsi.

— Mais maintenant qu'elle est morte, je ne suis plus sûr de rien ! Voulait-elle vraiment vivre ici ? Tu connais comme moi l'effet que les elfes de sang ont sur les humains.

— Vraiment, Aithne ! Sidra t'a rejoint de son plein gré. Nul ne contrôle les élans de son cœur. Tu ne l'as pas forcée à t'aimer ! Ensuite, votre réaction face à cet amour était un autre problème. Quoi qu'il en soit, vous avez agi d'un commun accord, si je ne m'abuse.

— Elle me manque. Son souffle près de moi... la tenir dans mes bras la nuit, me réveiller dans les siens le matin... tout ça me torture !

— Veux-tu que je passe la nuit avec toi ? Je ne remplacerai pas Sidra, mais si ça peut t'aider à t'endormir...

— Tu ferais ça ?

Il n'avait aucune idée de ce dont j'étais capable pour lui.

— Viens, dis-je simplement.

Nous nous allongeâmes ensemble. Je le tins sur mon cœur, jusqu'à qu'il sombre dans le sommeil.

A peine sentis-je ses épines.

Comme la routine s'installe vite ! La vie domestique ? Très peu pour moi. Pourtant... Depuis une quinzaine d'années, j'avais cessé de jouer les vagabondes.

Depuis que j'avais forcé Ysrthgrathe à sortir de mon existence.

Le jour, je veillais sur Aithne comme une mère poule, m'assurant qu'il mangeait et veillant à le distraire pour contrarier ses dangereuses amours avec la bouteille.

La nuit, je veillais sur son sommeil et je chassais ses cauchemars.

Chaque jour, il reprenait du poil de la bête. Bientôt, il n'aurait plus besoin de béquilles morales, et ça m'attristait.

Un soir, un mois après ma venue, je sortais du bain, une robe d'Aithne autour de moi, quand nous nous heurtâmes.

— On prend des libertés avec ma garde-robe ? badina-t-il.

J'éclatai de rire.

— Absolument ! Alachia a lancé la nouvelle mode : porter des vêtements d'homme est dans le vent, mon cher !

Il posa une main sur mon cou. Soudain, j'eus la gorge sèche. Nous étions tout près l'un de l'autre.

Son odeur m'enivra. La cannelle dominait. Ses doigts glissèrent sur mes joues, mon menton...

Tournant la tête, je les embrassai. Puis j'en pris un entre mes lèvres pour le sucer. Il tressaillit.

Je laissai tomber la robe.

Il m'enleva son doigt pour le remplacer par ses lèvres. Dire que notre premier baiser remontait à plus de cinq cents ans, quand nous étions adolescents ! Le sang brûlant dans mes veines, ce fut comme une révélation. Il m'attira à lui sans me presser contre ses épines. Ses mains explorèrent ma nudité. Mes cicatrices allaient-elles le dégoûter ?

Loin de là.

Sous ses caresses, j'oubliai enfin mon chagrin, mes remords... et je m'abandonnai tout entière.

Quand nous nous unîmes, il murmura :

— Sidra.

*

* *

Nous passâmes l'incident sous silence. Le jour, tout continuait normalement. La nuit, nous faisions l'amour. Peu à peu, je compris notre erreur. Mon amour pour lui était un phantasme d'adolescente. Une chimère de bonheur parfait. Confronté à la dure réalité, mon amour se dessécha et mourut. On ne l'emporte pas sur un fantôme...

Morte, Sidra triomphait plus que jamais.

Aithne et moi n'étions pas faits l'un pour l'autre. Seuls le deuil et l'isolement nous avaient rapprochés.

Pourtant, j'étais incapable de mettre un terme à notre liaison. Toutes ces raisons ne changeaient rien. Je n'étais pas prête à renoncer au peu de plaisir que je glanais ainsi.

Comme mon cœur était pauvre !

Cela aurait pu continuer longtemps si je n'avais découvert, un beau matin que j'étais...

... enceinte.

CHAPITRE XXVIII

Oh ! Vistrosh... Si tu voyais la tête que tu fais ! Tu ne t'y attendais pas ? Il faut toujours écouter jusqu'au bout, tu vois.

Où en étais-je ?

Donc, j'étais enceinte. Les caprices du destin... Après mes fautes et mes fourberies, me retrouver avec un tel trésor... Plus que jamais, je doutais de l'existence des Passions ! Elles auraient dû me foudroyer depuis longtemps.

Maintenant que je voyais mes vœux les plus chers exaucés contre toute attente, je réalisai que tout allait de travers. Une fois de plus, si je disais la vérité à Aithne, je serais piégée : il me faudrait rester dans le Bois de Sang.

Mais ne lui avais-je pas fait assez de mal comme ça ?

Je résolus de tout lui avouer. Je lui devais bien ça.

*

* *

Le soir, dans notre lit, Aithne me caressait distraitement.

— Arrête ! J'ai quelque chose à te dire.

Exaspéré, il roula sur le dos. Je l'aurais volontiers giflé.

— Sache d'abord que je n'espère rien de toi. (L'entrée en matière l'intrigua.) Tu vois... j'attends un bébé.

Un long silence suivit.

S'imaginait-il que je cherchais à le coincer ? Voulait-il d'un enfant ? Pour ma part, je n'avais pas l'ombre d'un doute sur ce que je désirais.

— Je ne m'y attendais pas, dit-il enfin.

— Moi non plus. J'ai toujours pris mes précautions.

— Que veux-tu ?

Que tu réagisses. Que tu manifestes de l'intérêt. Détestes-tu cette perspective ? Me détestes-tu moi ?

Son indifférence m'agaça. Après tout, je n'étais pas tombée enceinte toute seule !

— Je ne te demande pas de m'épouser ! J'aimerais seulement savoir si tu veux que je reste et si tu tiens à t'occuper de cet enfant ou pas ?

— M'occuper de cet enfant ? J'espère bien ! Et si je voulais vous avoir *tous les deux* près de moi ?

J'entendis presque les Passions ricaner. Mes plus chers désirs se réalisaient. Et je m'apercevais de mon erreur.

Aithne était résolu.

Lui non plus ne sautait pas de joie. En fait, il ne pensait pas un mot de sa déclaration.

Le silence s'éternisa. Le ciel s'éclaircit. Un jour nouveau se leva.

*

* *

Nous nous évitâmes soigneusement toute la journée. La tension était à couper au couteau. Le soir, il sortit. Je m'occupais de mon mieux, tâchant de faire le vide dans mon esprit.

Peine perdue.

N'y tenant plus, je partis à mon tour me promener.

Après trois mois de vie commune, Aithne et moi allions rarement en ballade. En chemin, je surpris plus d'un regard curieux posé sur moi. Que pensaient les gens de notre couple ? Les commérages devaient aller bon train...

Ignorant mes compatriotes, je savourais pleinement mon escapade. Depuis trop longtemps, je vivais murée avec Aithne et sa morosité. J'en avais presque oublié combien bouger et respirer de l'air pur est vivifiant.

Quand je rebroussai chemin, la nuit tombait. Des sylphelins voltigeaient çà et là : les mille et une lueurs enchanteresses de la forêt, dans l'obscurité.

Il y avait de la lumière chez Aithne. Bien. Autant ne pas laisser la situation s'envenimer.

Je poussai la porte. Il était au coin du feu.

Avec... Alachia.

— Où étais-tu ? me demanda-t-il.

— Je marchais.

L'air méprisant de la reine me fit presque tressaillir.

— J'ai dit... certaines choses à Alachia.

Naturellement...

La colère me reprit. Pourquoi la mêlait-il à notre vie privée ?

— Que fait-elle là ? m'enquis-je.

— Aithne me respecte, intervint la reine, et votre problème me concerne.

Je la traitai par le mépris.

— As-tu pris une décision ? demandai-je à Aithne.

— Oui. Je veux que vous restiez, notre enfant et toi.

— Et si ça ne me convient pas ?

— Ce serait préférable.

— Comment sais-tu ce qui est « préférable » ou pas ?

Je coupais peut-être les cheveux en quatre, mais la présence importune d'Alachia m'agaçait au plus haut point.

— Vous seriez en sécurité ici. Je vous protégerai.

Je désignai Alachia du menton.

— Même contre elle ?

— Voyons, intervint la souveraine, suave, je ne ferais rien contre vous.

— Non, mais vous avez certainement prévu certaines choses très malsaines pour moi.

— Ne serais-tu pas trop suspicieuse ?

Je lui tournai le dos.

— Aithne, ne vois-tu pas ce qui arrive ? Il vaudrait mieux que je reparte.

— Ce n'est pas si simple. Après tout, nous sommes ce que nous sommes.

— C'est-à-dire ?

— Des immortels.

— Quel rapport avec le sujet qui nous occupe ?

— Selon Alachia, la procréation entre immortels est très rare.

— Et alors ?

— Nul ne peut prédire ce que sera cet enfant, intervint Alachia. Il pourrait avoir des dons uniques... Mieux vaut qu'il reste.

— Je pourrais aller vivre dans le nord avec lui. Tous les elfes du monde ne se concentrent pas dans le Bois de Sang !

— Et les Horreurs ? objecta Aithne. Aurais-tu oublié celle qui te possédait ? Elle rôde encore, j'en suis sûre. L'enfant et toi serez de trop belles cibles.

— Je ne suis pas sans défense ! Je l'ai déjà vaincue. Je peux recommencer !

— Les enfants meurent vite, dit Alachia.

Je devins livide. Une fois de plus, mon teint mat me sauva la mise. Avait-elle tout découvert à propos d'Hebhel ? Mon cœur était pris dans un étau de glace. Je me forçai à la regarder en face. Heureusement, elle fut occupée à guetter la réaction d'Aithne.

Bien sûr, il était affecté par la remarque. Lui aussi avait perdu un enfant, par le passé.

Je devais me rendre à l'évidence : quoi que je dise, quoi que je fasse, ces deux-là m'auraient à l'usure.

Je n'étais pas près de repartir du Bois de Sang.

*

* *

J'eus vite confirmation qu'il était inutile de me chercher des alliés. En stratège consommé, Alachia dressait les factions les unes contre les autres. Au fil des mois, Aithne fut repris dans le tourbillon des intrigues. A ma surprise, ses absences répétées me soulagèrent. Entre nous, la tension empirait journellement.

Après tout ce que nous avons enduré ensemble... Le gouffre qui nous séparait se résumait à un mot : corruption.

Aithne était un elfe corrompu. Pas moi.

Comment pouvait-on tirer fierté de ces automutilations ? Ça me dépassait. Quel gâchis ! La beauté des elfes corrompus était uniquement superficielle.

La vacuité affectait tous leurs gestes.

Néanmoins, une amitié nouvelle vint éclairer des jours bien sombres.

Ne me regarde pas comme ça, Vistrosh ! Ça arrive, tu sais. Tout le monde n'a pas aussi peur de moi que toi.

Il s'agit de Caimbeul, l'unique autre elfe non corrompu de la cour. Peut-être notre pureté nous a-t-elle rapprochés... ou quelque perspective

commune, je ne saurais dire. Les raisons d'une attirance sont toujours nébuleuses.

En dépit des apparences, Caimbeul n'était le dupe de personne. Et surtout pas d'Alachia. A mes yeux, c'était déjà un bon point.

C'est ainsi que nous nous liâmes d'amitié. Naturellement, ça devait entraîner des problèmes par la suite.

Qu'est-ce qui n'en cause pas ?

Si tu permets, Vistrosh, j'aimerais continuer demain. Je suis fatiguée.

CHAPITRE XXIX

Autant laisser à Aïna l'illusion de contrôler les conditions de sa détention. Pauvre folle. Et insultante avec ça. Moi, terrifié ? Par une esclave ? Puissante et fourbe à sa façon, c'est entendu. N'empêche. Qu'elle me sous-estime à ce point était blessant.

Je sortis et retournai dans ma chambre. Faire venir quelqu'un pour la nuit n'avait aucun attrait. Je ne pensais qu'à mon cher Aithne, écartelé entre ces deux viragos : Alachia, la garce couronnée et Aina, la nécromancienne... Pauvre Aithne !

Evidemment, comme on fait son lit, on se couche... Il n'a pas manqué d'offres dans sa vie. S'il ne les avait pas toutes repoussées, la mienne comprise...

Un enfant d'Aithne... Lui ressemblerait-il ? Aurait-il sa grâce, son maintien ? Soudain, je fus jaloux. Avec mes tendances, je n'étais pas près d'avoir des petits ! C'était trop injuste, quand on

y réfléchissait. Pourquoi ceux de mon espèce devaient-ils être punis de la sorte ? Condamnés à une vie stérile ? Comme si on demandait à naître ainsi !

La tristesse me submergea. Depuis longtemps, je m'étais résigné à ne pas aspirer à l'inaccessible.

Quant à Aina et ses histoires d'immortalité... C'était trop effrayant à envisager. Malgré moi, je la croyais. Ça expliquait beaucoup de choses : ses connaissances et ses pouvoirs, notamment.

Dans mon hamac, je me demandais comment l'histoire finirait. J'aurais dû tuer Aina et en finir, mais ma curiosité était la plus forte.

Enfin, je m'endormis... d'un sommeil trouble.

*

* *

Le soir suivant, je retournai près d'Aina, toujours assise au coin du feu. Mais cette fois, elle avait les traits tirés, comme sous le poids d'un trop lourd chagrin.

— Comment ça va ?

Elle leva vers la porte un regard impénétrable. Comment Aithne avait-il pu la préférer à moi ?

— Ça peut aller. Mais c'est le cadet de tes soucis.

— On ne peut rien te cacher.

Un petit sourire dansa sur ses lèvres. Ça suffit presque à en faire une femme attirante.

Presque.

— Alors ne te faisons pas attendre.

CHAPITRE XXX

J'ai cherché à me couper de la scène politique. Au contraire de la première, cette nouvelle maternité était un fardeau. J'étais malade en permanence et mon ventre encombrant n'arrangeait rien.

Par bonheur, j'avais Caimbeul pour me distraire : il me rapportait tous les potins du moment. Ça m'amusait, je l'avoue. Même enfant, j'avais toujours préféré le rôle de l'observateur à celui de l'acteur.

Alachia ne me connaissait pas assez pour comprendre que ses manigances m'indifféraient. Elle perdait son temps avec moi, mais mieux valait ne pas la détromper. Si elle ne me trouvait plus le moindre intérêt, ma perte serait assurée.

Bien entendu, Aithne était de tous les imbroglios politiques. Sans doute cherchait-il à se racheter aux yeux de la reine. Après tout, ses péchés étaient pires que les miens : ne m'avait-il

pas imposée à la cour ? C'était un véritable camouflet à la face d'Alachia. Quoi d'étonnant à ce qu'il n'ait plus la cote ! Sans compter qu'il avait désormais un enfant et un avenir à protéger.

Donc, je prêtais l'oreille aux potins de Caimbeul et aux anecdotes plus ampoulées d'Aithne. Je me faisais l'effet d'une poulinière ; ça me rappelait cruellement le Quai des Nuages.

Puis, lors d'une visite d'Aithne au palais, je fus prise des premières contractions.

*

* *

Il faisait chaud. L'accouchement d'Hebhel avait été rapide, la douleur se révélant intense mais tolérable. Ce bébé-là avait d'autres projets.

Je pensais que tout irait vite. En réalité, les douleurs empirèrent. Trempée de sueur, je haletais à chaque contraction.

Ça peut paraître étrange, mais je ne voulais pas prévenir Aithne. Bizarrement, je me refusais à troubler ses retrouvailles avec la reine et à compromettre son retour en grâce. Je savais combien il tenait à retrouver sa place à la cour.

Aussi, je me préparai à accoucher seule.

Si ça se passait mal, je pourrais toujours recourir au sortilège des Therans. J'y répugnais, bien sûr. Après tout, rien n'était écrit ; manipuler de telles puissances serait dangereux. De plus, avec ma déconcertante facilité pour tout ce qui touchait à la magie, je risquais d'en abuser...

Je n'osais imaginer ce que je deviendrais alors.

Tant bien que mal, je descendis dans ma chambre. J'avais affreusement mal au dos. L'enfant pesait sur mon bassin. Je maudissais Aithne, Sidra et Alachia... sans m'oublier dans mes invectives.

Quand la douleur devint insupportable, une idée affreuse me traversa l'esprit : et si la nature du père était la source des problèmes ? Sur les bébés de parents corrompus, les épines ne poussaient qu'après la naissance. Mais mon cas était particulier. Et si mon enfant avait *déjà* des épines ?

Epouvantée, je glissai par terre et gémis.

C'est ainsi que Cambeuil me trouva.

J'entendis sa voix...

— Aina ?

Franchissant la porte de ma chambre, il cria de surprise. Puis il me souleva et m'allongea sur mon lit.

— Quelle idiote tu fais ! Où est Aithne ? Pourquoi es-tu seule ?

— Je ne voulais pas le déranger. Il se trouve avec Alachia.

— Tu es beaucoup de choses, Aina. Mais je ne t'aurais jamais cru stupide à ce point ! Qu'as-tu dans la tête ?

— Tu connais la situation...

Il disparut et revint avec du linge et une cuvette d'eau. Il m'épongea le visage et les bras. Quelles délices ! Après des heures d'inconfort puis de douleur, cette fraîcheur me soulageait. Je mourais de soif ; il m'aida à me désaltérer.

— Tu voulais accoucher seule ? (Je me détournai.) C'est pourtant vrai... Par les Passions, je devrais te laisser te débrouiller !

En vain, je tentai de refouler mes larmes.

— Allons, ne pleure pas. Je ne te quitterai pas.

Les contractions s'accéléchèrent. Prise dans les affres du travail, je crus que je n'accoucherais jamais. Le monde se réduisit à un océan de souffrance et à la voix douce de Caimbeul, qui m'encourageait de son mieux. J'ai dû lui faire mal, tant j'ai agrippé ses mains.

Enfin, ce fut terminé. Avant que je m'évanouisse, Caimbeul déclara :

— C'est une fille.

*

* *

Quand je rouvris les yeux, la nuit était tombée. Une brise fraîche me caressait. Ma première pensée fut pour mon bébé.

Je voulus me lever ; mes jambes se dérochèrent. Je faillis pleurer de frustration.

Caimbeul réapparut, le nouveau-né dans les bras. Je tendis les miens...

A mes yeux, c'était le plus beau bébé du monde. Le teint ambré, les yeux noirs, un fin duvet sur le crâne... Tout m'émerveillait.

— Elle est belle, soufflai-je.

Caimbeul eut l'air dubitatif.

— J'imagine, puisque c'est ta fille.

Ma fille ! Quelle musique divine à mes oreilles...

— Aithne est-il au courant ?

— Non. Je guettais ton réveil pour te rendre ton bébé et courir le prévenir.

Je lui pris la main.

— Cambeuil, merci. Tu m'as sauvée.

Il rougit.

— Je pense que tu t'en serais bien sortie toute seule. Tout le monde en aurait fait autant.

— Tout le monde, non... C'était toi.

— As-tu choisi un prénom ?

— Pas encore. Aithne et moi n'en avons pas parlé. Ces derniers temps, nous échangeons à peine trois mots par jour.

Caimbeul ne fit aucun commentaire.

En silence, nous regardâmes l'enfant dormir.

*

* *

Au petit jour, Aithne reparut. Caimbeul était parti depuis des heures, promettant de revenir le lendemain. J'avais peu dormi ; le moindre bruit me réveillait.

Quand j'entendis les pas d'Aithne dans l'escalier, je l'appelai.

— Qu'y a-t-il ? lança-t-il, irrité. Je suis fatigué.

Il entra dans la chambre. J'avais notre bébé dans les bras.

— Je pensais que tu aimerais voir ta fille.

Quel choc pour lui ! Qu'avait-il cru ? Que je n'accoucherais jamais ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé chercher ?

— Je ne voulais pas te déranger. Alachia semble de nouveau apprécier ta présence à la cour. Je répugnais à compromettre ton retour en faveur.

— Elle sait ce qui se passe.

— Une chose est de savoir, une autre, d'encaisser des affronts. De plus, j'estimais pouvoir me débrouiller seule.

— Je vois que tu ne t'es pas trompée.

De l'amertume perçait-elle dans sa voix ? Il s'entendait tellement à cacher ses émotions.

— En fait, Cambeuil est venu et m'a aidée. Une chance.

Aithne ne dit rien.

— Pourquoi ne viens-tu pas plus près ? On ne mord pas, tu sais.

Hésitant, il s'exécuta. Lentement, comme dans un rêve, il prit le bébé que je lui tendais. Je n'avais eu personne pour partager avec moi la joie de la naissance d'Hebhel.

Avidement, je guettai cette fois la réaction du père.

Aithne s'illumina de fierté.

— Elle te ressemble, dit-il.

— Ne sois pas idiot : c'est à toi qu'elle ressemble !

— Non. Ses yeux sont les mêmes que les tiens.

— Mais elle a ton menton.

Nous échangeâmes un sourire.

— Comment l'appellerons-nous ?

— J'ai un nom en tête. Mais si tu ne l'aimes pas, on trouvera autre chose.

— Dis-moi.

— Lily.

— Lily, répéta-t-il. Lily Chêne-forêt... ça sonne bien !

Il me la rendit.

Je chuchotai aux oreilles de mon trésor :

— Lily.

CHAPITRE XXXI

Après l'accouchement, nos relations s'améliorèrent. Si nous ne dormions plus ensemble, Aithne et moi, nous étions liés par notre enfant. Souvent, je proposais de repartir. Aithne ne voulait rien entendre.

Les trois premiers mois, le temps resta au beau fixe. Lily pleurait ou se plaignait rarement. Ça m'inquiétait. Quand ça arrivait, je m'inquiétais encore plus. Je ne me souvenais pas avoir été aussi nerveuse avec Hebhel.

Les naissances étant rares dans le Bois de Sang, tout le monde venait s'extasier. Je laissais peu d'elfes la prendre dans leurs bras. Les épines me terrifiaient.

Les réactions d'Aithne me sidéraient. Il ne quittait presque plus Lily, veillant sur elle d'un œil d'aigle. Souvent, il la regardait dormir dans son berceau, l'air sombre.

A ces moments-là, ma conscience me troublait. Comme Aithne aurait adoré Hebhel ! Que de mal j'avais commis par égoïsme.

J'espérais que Lily me permettrait de me racheter. C'était dit. Je ne reculerais devant rien pour protéger ma fille de mon passé et de mes erreurs.

*

* *

A quatre mois, Lily restait pure. Je cachais mon soulagement à son père. Parfois, les enfants ne survivaient pas à la pousse des épines. Imaginer combien la douleur ternirait l'éclat du regard de Lily m'était insupportable.

J'étais fière d'avoir vaincu la Corruption à ma façon.

*

* *

A six mois, Lily gardait une peau de pêche, sans défaut. Un matin, je surpris encore Aithne devant son berceau, le sourcil froncé.

— Ne la regarde pas comme ça ! Tu vas l'effrayer.

Je lui flanquai un coup de coude taquin ; il ne réagit pas. Pourtant, nous étions devenus très complices.

— Qu'y a-t-il, Aithne ?

— Elle n'a pas d'épines.

Je tirai la couverture sur notre enfant.

— Bien sûr que non. C'est aussi ma fille : une chance pour elle. Sinon, elle souffrirait déjà autant que toi.

— Si nous sommes ainsi, ce n'est pas sans raison.

— Je sais. Mais le Fléau est révolu. Le Rituel des Epines n'a plus de raison d'être.

— Les Horreurs sont toujours là.

Ce fut à mon tour de me rembrunir.

— C'est vrai. Mais elles ont perdu de leur puissance. Et on a trouvé des parades.

— Tu parles d'expérience, bien sûr...

M'eût-il giflée qu'il ne m'aurait pas plus blessée. Quand je retrouvai ma voix, elle sonna faux à mes oreilles. J'eus l'impression d'entendre une autre femme parler par ma bouche.

Une femme plus dure, plus implacable.

— Tu es cruel et injuste, Aithne. C'est du passé. J'étais jeune. Pourquoi me jettes-tu toujours cela à la figure ?

Je me détournai, luttant pour me reprendre. Comme nous nous connaissions bien.

Et qu'il est facile de frapper là où ça fait mal.

Je pivotai.

— En tout cas, là n'est pas le problème.

— Permets-moi d'en douter. Tu as été Marquée par cette Horreur. A tout instant, elle peut revenir. Et Lily serait en danger.

— Jamais je ne la laisserais s'en prendre à notre fille !

Le sang cognait à mes tempes. L'idée de voir mon bébé entre les griffes de Ysrthgrathe me rendait folle.

Lily gémit dans son berceau. Je me penchai et la tranquillisai.

— Nous ne devrions pas parler de ça ici, fis-je.

Aithne me prit par un bras et me traîna dans l'escalier jusqu'à l'étage principal. Une fois au salon, je me dégageai.

— Ne recommence jamais ça ! Après le Quai des Nuages, je refuse qu'on me touche sans ma permission ! (Il serra les poings.) Ne crois pas que je te laisserai faire, Lily ou pas Lily. Tu me dois du respect. Je ne suis pas un animal !

— Je veux soumettre Lily au Rituel.

Ce que nous avions soigneusement éludé jusque-là surgissait au grand jour.

J'eus la nausée. Au fond, je savais qu'on en arriverait là. J'avais espéré éviter la confrontation.

— Pourquoi ?

— Pour la protéger des Horreurs *et* de ton passé. Trop d'ennemis seraient ravis de t'atteindre à travers notre fille.

— C'est injuste !

— Ah oui ? Je ne crois pas. Tiens-tu à ce qu'elle coure les pires dangers ?

— Bien sûr que non. Voilà pourquoi je m'oppose au Rituel. Les enfants en *meurent*. Tu le sais aussi bien que moi. Quand ils survivent, ils ne sont plus jamais les mêmes. Ils ne ressentent plus rien. Veux-tu voler à notre fille les plus grandes joies de l'existence ? L'amour, par exemple ?

— Nous sommes capables d'amour.

— Oh ? C'est ce que tu as servi à Sidra ?

Ça aussi, c'était cruel. Je m'en moquais. Comment osait-il suggérer pareil supplice ? N'y avait-il pas en lui la moindre once de compassion ?

Non. Je le compris alors. Oh, il aimait Lily ! Mais j'avais oublié la mutation qu'avait entraîné la Corruption chez les elfes de sang : celle des émotions. Aithne avait gardé certaines qualités. Du coup, j'attendais de lui les réactions des gens normaux.

Dorénavant, je ne commettrais plus cette erreur.

— Sidra n'a rien à voir avec tout ça, rappela-t-il.

Je l'avais blessé.

— Vraiment ? Tu l'as perdue. Maintenant, tu crains de perdre Lily. Si tu la soumetts au Rituel, il y a toutes les chances que ça se produise. J'ai entendu de ta bouche comment avaient fini ta première femme et votre bébé. Veux-tu que Lily subisse le même sort ?

Blanc comme un linge, il me regarda comme s'il me voyait pour la première fois.

Peut-être était-ce le cas.

— Par les Passions, si quelqu'un est cruel ici, c'est bien toi. (Sa voix se brisa.) Comment arrives-tu à te supporter toi-même ?

— Je n'y arrive pas, Aithne. Toi, oui.

Il sortit, claquant la porte.

Je montai reconforter Lily, réveillée en sursaut.

*

* *

Je savais qu'il m'enverrait un conciliateur. Mais je ne l'aurais jamais cru stupide au point de choisir Alachia. Caimbeul sur les talons, elle fit irruption dans la maison.

Le bouffon me lança un clin d'œil derrière son dos.

— Aithne t'envoie ? fis-je, envoyant une fois de plus valser les politesses.

— Pas vraiment. Il m'a confié ses inquiétudes. Sa proximité me hérissait. Je serrai Lily dans mes bras.

— Je suis touchée, fis-je de mauvaise grâce. Néanmoins, il ne peut ignorer que tu es la dernière personne au monde susceptible de me faire plier.

— Nous avons nos différends, admit-elle. Quoi de plus normal ?

— Des différends ! (Je lâchai un rire dur.) Tu as tué mes parents sous mes yeux : les grands-parents de ce bébé ! Devant le Bois de Wyrn au complet, tu les as assassinés de sang-froid ! Tout cela par vanité ! Etais-tu si peu sûre de toi pour condamner de simples conseillers ? Et s'il n'y avait eu que mes parents ! J'entends encore les cris des autres malheureux et de leurs familles !

« Tout ça pour quoi, Alachia ? Qu'y as-tu gagné ? Un trône vide et l'appauvrissement de ton peuple ! Depuis des centaines d'années, tu le privas d'une vie digne de ce nom ! Les Passions seules savent comment tout ça finira. La misère des autres te plaît-elle à ce point ?

Je haletais. Lily s'était mise à pleurer. Mon propre éclat m'horrifiait. Mais c'était plus fort

que moi. Même si Alachia n'entreprendrait rien directement, elle pouvait tout de même réagir à la provocation.

Son orgueil et sa vanité n'avaient pas de bornes.

— Très impressionnant, dit Cambeuil, attirant l'attention sur lui. (Dans mon accès de colère, je l'avais oublié.) Divertis-tu toujours autant tes visiteurs ?

Alachia me foudroya du regard avant de se tourner vers lui, toute douceur et tout miel.

— Aina est encore très éprouvée. C'est fréquent quand on vient d'accoucher. Les jeunes mères défendent leurs bébés du bec et des ongles. Quand bien même leurs frayeurs n'ont aucune raison d'être...

— Si vous me laissiez lui parler, altesse..., dit Caimbeul. Mon influence apaisante est bien connue.

Alachia fit une moue charmante. Je berçais ma fille ; tout ce que je voulais en réalité, c'était arracher les cheveux de la reine, un par un.

Avec des tenailles incandescentes.

Ce serait merveilleux.

Caimbeul approcha de moi et m'enfonça un doigt dans les côtes, sous la couverture du bébé. Aussitôt Lily l'agrippa.

— Quelle force déjà, cette petite..., sourit-il.

Il savait embobiner les gens, le bougre. Malgré moi, je me sentis flattée.

— Oui, elle l'a héritée de son père. Et sa mère veille sur elle.

Il plongeait son regard dans le mien. J'y lus une gravité inhabituelle.

— C'est une décision difficile, continua-t-il. Tu vis ici. Rester, c'est accepter la nécessité de la Corruption. Cela, tu l'as choisi.

— Mais elle pourrait mourir !

J'avais l'impression de parler à des murs. Pourquoi des adultes refusaient-ils d'admettre ce que comprendrait un gamin de quatre ans ?

— Je sais.

Il était sincère.

Qu'essayait-il de me dire ? Me conseillait-il de fuir au plus vite ?

— C'est trop dangereux, répétais-je.

Sans répondre, il glissa un index dans le poing minuscule de Lily et le pressa contre sa petite joue.

— Quelle peau magnifique, dit-il. C'est une enfant adorable.

Je le dévisageai, espérant comprendre à mots couverts.

— Je ne crois pas que tu aies réussi, mon doux Caimbeul, intervint Alachia. Tes belles paroles ont plus de succès avec moi qu'avec elle. Aina n'a pas l'habitude des subtilités. Prends bien soin de Lily, ma chère. Après tout, elle est un de mes sujets.

Sur ces mots, elle sortit. Avant de la suivre, Caimbeul me jeta un long regard.

Pas d'adieux émus entre nous. Rien que cette entente tacite. Pouvais-je me fier à lui ?

En tout cas, rester devenait impossible. Et il n'y avait plus que moi en jeu : il y avait aussi Lily.

CHAPITRE XXXII

Une fois de plus, Aithne et moi étions en désaccord. Tous les soirs, d'amères disputes nous laissaient vides et sans ressort. Il passait le plus clair de son temps avec Alachia ; mes peurs et mes soupçons augmentèrent.

Allaient-ils m'enlever Lily de force ? Ignorer mes protestations et la soumettre au Rituel au risque de la tuer ? Alachia empoisonnait-elle l'esprit d'Aithne ? Ecoutait-il tous ses mensonges ?

Je finis par voir des ennemis partout.

Même Caimbeul limita ses visites. Il sentait venir le vent. Et aucun n'était plus dangereux que l'inimitié d'Alachia et d'Aithne.

Alors, je sus comment agir.

Ça me brisa le cœur. J'avais fait tant de mal à Aithne ! Mais je ne pouvais le laisser continuer sans rien faire. J'avais la conviction que Lily ne survivrait pas au rituel. Voir un autre enfant mourir serait ma fin.

J'avais enterré une partie de moi avec Hebhel. Je n'en passerais pas une seconde fois par là.

Sache une chose, Vistrosh : il n'est rien de pire au monde que de voir mourir son enfant. C'est *contre-nature*, une violation de l'ordre des choses. Aucun parent ne devrait subir pareille épreuve.

Même à moi, qui n'ai rien d'ordinaire, on aurait dû épargner ça.

J'échafaudais des plans et je rongais mon frein.

L'heure viendrait. Je devais être prête.

*

* *

Caimbeul m'aida à fuir. Etait-ce volontaire ou accidentel ?

Lors d'une de ses visites, de plus en plus rares, il me parla des intentions d'Alachia concernant le Rituel des Epines. Il se colporte beaucoup d'histoires à ce propos, mais tu en dois en savoir plus que moi sur la question, Vistrosh. Apparemment, la reine et Aithne préparaient un rituel spécial pour Lily. Et Aithne entendait agir au plus vite.

Dans une semaine, la lune serait pleine. Ils accompliraient leur crime. Je maudis Aithne et je me maudis : j'aurais dû partir avant d'accoucher.

Comme toujours, Aithne rentra tard le soir. Alachia et lui en passaient du temps à comploter la destruction de mon enfant ! Cette nuit-là, il n'y

eut pas de dispute. Sans doute espérait-il apaiser mes craintes. Comme il me connaissait peu, après tout ce temps !

Dès qu'il s'endormit, j'entamai *mes* préparatifs. Le lendemain, je passerais à l'action. Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Me surveillait-on ? Peu probable. Je n'avais donné aucun motif d'inquiétude à Aithne. Quant à Alachia, sa vanité l'amenait souvent à sous-estimer autrui.

Enfin, un jour pâle filtra par la fenêtre. J'avais les yeux secs et un goût de paille dans la bouche. En me lavant, je m'aperçus dans le miroir.

Malgré mes appréhensions, une nuit blanche et toute ma misère, je n'avais pas changé.

Les yeux noirs, la peau d'onyx, la chevelure blanche...

Jadis, elle avait été d'un noir d'ébène. Mais elle avait blanchi la nuit fatidique où je pactisai avec Ysrthgrathe.

Oui, Vistrosh, c'est l'entière vérité. A ma façon, j'ai été aussi corrompue que les elfes de sang. Plus même, car il n'était question que de *ma* survie. Il me fallut des siècles pour annuler ce choix tragique, fait dans un instant de faiblesse. Se débarrasser d'une Horreur n'a rien de facile, même si j'ai réussi.

Pour ainsi dire.

Ne te frappe pas, Vistrosh. Le démon choisit bien ses proies. De plus, tu es un elfe corrompu. Tu ne présentes aucun intérêt pour lui.

Une fois Aithne sorti, j'emmitouflai Lily dans sa couverture et je partis en promenade, comme chaque matin.

Qui s'étonnerait que j'aïlle plus loin que d'habitude ?

La première fois que j'avais revu le Bois de Sang, j'avais trouvé attirante cette explosion de vie. J'ai vite changé d'avis, en comprenant quelle souffrance en était la source. Comment apprécier la richesse de l'air quand tout se teintait de rouge ? Mes empreintes, dans l'humus, suintaient littéralement de sang. Sans doute aurai-je dû apprécier l'ironie du destin... N'avais-je pas versé beaucoup de sang moi-même ?

La matinée était fraîche. Je pris un manteau chaud, qui dissimulerait les provisions que j'emportais.

Délibérément, j'empruntai les sentiers les moins fréquentés, à la recherche d'un coin tranquille. Tout était normal. Au loin, j'entendais les exclamations des autres elfes, vaquant à leurs tâches quotidiennes.

Dès que je repérai l'endroit idéal, je posai Lily par terre, le temps de nouer une écharpe autour de mon cou. Puis je m'entaillai un avant-bras. Et je dus lutter contre une vague de faiblesse. Le Bois de Sang guettait toujours de nouvelles proies.

Je recourus à un sort particulier : mon manteau se gonfla. Après avoir repris ma fille, je m'élevai dans les airs jusqu'à dépasser la cime des arbres et jaillir à la lumière du jour.

L'éclat me brûla les yeux. Depuis un an, toute la lumière était bloquée par les arbres.

Je m'envolai pour le nord, vers les Lumières de la Tour qui Pleure.

Chez moi.

*
* *

Ma fille serrée contre moi, je volais comme si tous les démons étaient à mes trousses. J'allais au-delà de mes forces, épuisant mon répertoire de sorts. Au besoin, je n'aurais pas hésité à invoquer une Horreur pour qu'elle nous porte.

Je ne me souviens pas des réactions de Lily durant ce vol. A-t-elle crié de peur ? Je me répétais qu'elle devait comprendre mes intentions, et que j'avais besoin de toute ma concentration.

En bas s'étendait le Bois de Sang, un océan de verdure : des chênes, des ormes, des érables, des ifs poussaient si serrés qu'ils se confondaient. Durant mon vol, j'eus soin d'éviter les clairières, et surtout le fleuve qui traverse le Bois de Sang.

Des heures durant, je volai, à la limite de mes forces. Quand le Bois disparut enfin, je continuai sans m'arrêter.

*
* *

Plusieurs lieues plus loin, je fis enfin une pause pour donner le sein à Lily. Elle n'était pas encore sevrée. Deviendrait-elle comme Hebhel en grandissant ? Aurait-elle son enthousiasme, son émerveillement, son insatiable curiosité ? Me pardonnerait-elle de l'avoir arrachée à son père ?

Je chassai ces questions de mon esprit. Il y aurait bien le temps pour les remords et les récriminations.

Après tout, le monde entier s'offrait à nous.

*

* *

Je volai encore des heures, ne faisant que de brèves pauses. J'évitai de penser à la colère d'Alachia et d'Aithne, quand ils constateraient ma disparition. Mais j'avais l'avantage de la surprise, et un peu d'avance. De plus, la reine n'était pas omnipotente. Son influence ne s'étendait pas si loin au nord. Si Aithne voulait me ramener, il devrait entreprendre seul le voyage.

Et ce n'était pas le problème, à mes yeux.

Après six jours, je fus enfin chez moi. Jamais je n'avais été si heureuse de revoir ma cabane. La porte rouge avait tourné au rose délavé.

Retrouver la terre ferme fut une expérience bizarre. J'eus l'impression de débarquer après un long périple aérien.

Posant Lily sur mon lit, je fis du feu après m'être assurée que les oiseaux n'avaient pas niché dans la cheminée. Epuisée, je m'allongeai près de ma fille et m'endormis comme une souche.

A mon réveil, Lily gazouillait et me tirait les cheveux. Je la nourris, la changeai et l'installai au creux de plusieurs oreillers, puis je m'occupai

du ménage. Etre de retour me procurait un immense sentiment de paix.

Pourtant, j'avais presque l'impression de trahir la mémoire d'Hebhel en amenant Lily ici. Mon petit garçon avait été le seul à partager ma vie. Mais le temps effaçait déjà en partie ses traits dans ma mémoire. De lui, il me restait surtout des impressions : la couleur de ses yeux, sa mélodie préférée, le jouet avec lequel il s'endormait...

Mon souper achevé, je fis un état des lieux : après un an et demi d'absence, des réparations étaient à l'ordre du jour.

Rien que de très normal.

Malgré le froid, j'emmenai Lily en promenade. Ensuite, j'arrachai les mauvaises herbes de la tombe d'Hebhel et y déposai de nouveaux coquillages.

Je barricadai l'entrée et y installai des protections magiques. Puis, Lily dans les bras, je m'endormis.

CHAPITRE XXXIII

Je savais que le temps m'était compté : Aithne viendrait chercher sa fille. Pourtant, je répugnais à quitter ma maison.

Elle m'avait affreusement manqué.

Je m'y sentais en sécurité. Dis-moi, Vistrosh, te sens-tu en sécurité chez toi ? Apparemment, oui. Nous avons besoin de cela, c'est évident.

Le frère que Lily ne connaîtrait jamais était enterré là...

Là, elle découvrirait les merveilles de l'océan, un ciel que ne voilait aucun arbre...

Là, il n'y avait pas d'Alachia et pas d'intrigues politiques.

Là, il n'y avait pas d'Aithne et pas de remords.

Là, il n'y avait pas de Caimbeul et pas de secrets.

Retourner auprès des elfes des Lumières de la Tour qui Pleure m'effrayait. Malgré leur cordialité sincère, je restais pour eux une étrangère. Je ne voulais pas que Lily soit mal vue ou qu'elle

subisse le poids des soupçons. Depuis mon exil, j'en avais assez souffert.

Ce jour-là, j'emmenai ma fille en promenade sur la falaise, face à la mer bleu-gris. L'air était froid.

Au retour, je m'arrêtai devant la tombe de mon fils, si petite et si insignifiante.

Lily gazouilla ; elle me fixait. Je la serrai le plus fort que d'habitude et je m'empressai de rentrer.

Je préparai mes dernières réserves de riz. Ensuite, il faudrait repartir.

Je jouai avec ma fille et ses petites jambes potelées, lui arrachant des cris de ravissement.

Un coup de tonnerre nous surprit toutes deux. Elle se mit à pleurer. Je la pris dans mes bras et la berçai. Des pluies torrentielles s'abattirent.

De mémoire d'Aina, ce fut le pire orage en cinq siècles. Je commençai à craindre pour le toit, peu sûre qu'il tienne encore longtemps.

Et la violence des éléments ne se démentait pas.

*

* *

Deux jours plus tard, il pleuvait toujours. A part me ronger les sangs, je ne pouvais rien faire.

Chaque jour qui passait rapprochait Aithne de nous. J'espérais que l'orage le ralentirait.

Contre la tourmente, je lançai tous mes sorts, les uns après les autres. Rien n'y fit.

Ou je n'étais pas assez puissante, ou ce qui contrôlait cette tempête l'était plus que moi.

Enfin, une légère accalmie se profila. Il pleuvait toujours des hallebardes, mais ce n'étaient plus les pluies torrentielles qui écrasaient tout depuis des jours. Le ciel se dégagea.

Derrière moi, la porte s'ouvrit. Folle de peur pour mon bébé, je me retournai, prête à tout.

— Aina !

C'était Aithne.

Je me précipitai dans la chambre pour prendre Lily dans mes bras. Elle commença à pleurer.

— Je suis venu pour mon enfant, dit Aithne. Donne-la moi.

Je ris.

— Te la donner ? Pour que tu la pervertisses à ton image ? Croyais-tu vraiment que je te laisserais faire ? Afin qu'elle devienne comme Alachia ? Veux-tu sa mort ?

Il approcha. Je reculai.

— Reste où tu es, Aithne. Ne m'oblige pas à te faire mal.

— Blesserais-tu le père de ta fille ?

— Pour t'empêcher de lui nuire, oui. Je ne reculerais devant rien pour la défendre.

— Tu ne lui rends pas service, Aina. Il n'y a qu'une façon de la protéger.

— C'est faux ! La corruption n'est pas l'unique solution.

— Mais c'est la meilleure.

Le vent et la pluie s'engouffrèrent dans la pièce ; la porte claqua. Les yeux d'Aithne s'écarrillèrent d'effroi.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Quelque chose me cueillit au menton. La douleur éclata dans ma tête. Je me contorsionnai, cherchant désespérément à ne pas écraser Lily dans ma chute. Mais on me l'arracha des bras.

Ma dernière pensée fut pour me maudire : j'avais laissé Aithne triompher !

*

* *

Je dus rester inconsciente quelques instants. J'ouvris les yeux pour découvrir le plafond. Que faisais-je par terre ? La douleur me fit de nouveau gémir... Je me souvins.

Je ne voyais plus rien de l'œil gauche, gonflé et poisseux. Du sang brillait sur mes doigts. Lily criait ; je me forçai à m'asseoir. Aithne était encore là ? Il aurait dû être loin déjà !

Ce que je découvris me glaça les sangs.

Ysrthgrathe...

Lily dans les bras.

Je tournai la tête : l'expression d'Aithne, pétrifié sur le pas de la porte, me fit amèrement regretter d'avoir quitté le Bois de Sang.

La terreur, le chagrin, l'amour...

Qu'avais-je fait ?

— Te voilà de retour parmi nous, grinça l'Horreur.

Aithne me regarda.

Je refoulai mes larmes.

— Quel merveilleux portrait de famille, ricana le démon.

Je me relevai tant bien que mal, titubant.

— Pas besoin de me saluer, ma belle...

— Faites de moi ce que vous voudrez, souffla Aithne. Mais laissez partir le bébé avec sa mère.

— Comme c'est touchant... Dis-moi, Aina, réagirait-il encore ainsi s'il apprenait... certaines choses ?

J'eus le vertige... puis l'impression de tomber dans un trou sans fond. Ma vue se brouilla. Jamais je ne me réveillerais de ce cauchemar.

Avec mon bébé, ce monstre tenait mon avenir en otage.

Mais d'abord, il détruirait mon passé.

CHAPITRE XXXIV

— Tu es un peu pâle, Aina, dit Ysrthgrathe. Veux-tu t'asseoir ?

— Non, croassai-je.

Ma terreur l'excitait déjà.

Tant bien que mal, je me ressaisis. Seule Lily comptait. Je savais ce que voulait le démon : moi.

Il me restait à le persuader de lâcher le bébé. Rien d'évident. La subtilité était de mise.

— Laissez partir Aina et l'enfant ! répéta Aithne.

Si seulement il avait pu se taire ! Il m'empêchait de réfléchir *et* entraînait dans le jeu de l'Horreur.

— Tu devrais vraiment tenir ton époux au courant, Aina.

— Ce n'est pas mon époux, répliquai-je.

— Allons, ma chère : pas de ça entre nous ! Comment aurais-tu eu cette charmante enfant sinon ?

Il la lança dans les airs et la rattrapa... A peine réussis-je à me retenir de bondir. Puis il chatouilla Lily au menton.

J'aurais tant voulu faire de la charpie de ce monstre !

— Arrête ! Tu vas lui faire peur !

Ysrthgrathe eut un terrible sourire.

— N'est-ce pas ?

— Lâche ! explosa Aithne. Ce n'est qu'un bébé sans défense ! Bats-toi avec moi !

— Que cherches-tu ? En appeler à la noblesse de ma nature ? M'inspirer du remords ? Me forcer à répondre à ton défi ? Vraiment ! J'attendais mieux... Mais il est vrai que tu ne me connais pas, même si ton rôle est crucial dans ce petit psychodrame. Regarde plutôt Aina, en train de se creuser la cervelle à la recherche d'une solution... N'est-ce pas, Aina ?

Jamais je ne m'étais sentie impuissante à ce point. Ou plutôt si, hélas... A la moindre ouverture, je le détruirais, je m'en fis le serment solennel.

— Tu es bien réservée, ma douce, fit Ysrthgrathe. Pas de supplications ? Tu l'as pourtant fait pour l'autre... Quel était son nom déjà ? Ah oui, Hebhel...

— Arrête !

— Me dicterais-tu ce que j'ai à dire ?

— Non.

— On pactise ?

Je fermai les yeux. Tant de siècles de souffrance. Pourrais-je en supporter davantage ?

Les cris angoissés de ma fille me donnèrent la réponse.

— Quel est le marché ?

— C'est très simple, dit-il. Tu expliques tout à Aithne au sujet d'Hebhel. Et je te rends le bébé.

— Pourquoi ne pas tout lui dire toi-même ?

— Oh ! il ne me ferait pas confiance. Ne suis-je pas une Horreur ? Faire souffrir est ma raison de vivre. Venant de toi, en revanche, il sera bien forcé d'en croire ses oreilles... Imagine le choc, pour lui, d'entendre cette histoire de ta propre bouche.

Les larmes roulèrent sur mes joues. Que pouvais-je tenter ?

— Très bien, lâchai-je.

— Et ne lui épargne aucun détail, veux-tu ? Ou notre marché sera nul et non avenu.

Acquiesçant, je me tournai vers Aithne. Il était pâle comme un rayon de lune. Tétanisé de la tête aux pieds, il semblait fait de marbre plutôt que de chair.

Je lui dis tout.

A propos de Sidra, d'Ellethryth, des Therans et de leurs maudits sortilèges, de notre fuite du Quai des Nuages... Comment j'avais fait avorter Sidra et comment je lui avais caché la vérité ensuite.

J'achevai par le meurtre d'Hebhel, commis par Javan.

Je crus mourir de douleur d'avoir remué tout ça. Quand j'osai lever la tête vers Aithne...

Son expression me hantera jusqu'à la fin de mes jours — si je meurs jamais.

A ses yeux, j'étais pire qu'une Horreur.

Peut-être avait-il raison.

— Très joli, soupira Ysrthgrathe. Néanmoins, tu as omis un épisode, ma chère.

Me retournant, je criai :

— J'ai absolument tout dit ! *Tout !*

— Ah, mais c'est que tu ne sais pas *tout* justement ! C'est moi qui ai libéré Javan et qui l'ai guidé jusqu'à toi. Ce n'était que justice. Cette coquille vide ne présentait plus d'intérêt ; j'en avais déjà tiré tous les plaisirs possibles. Et je ne devais pas trahir prématurément mon rôle dans l'affaire, ou tu aurais eu la puce à l'oreille.

« Crois-tu l'avoir tué, Aina ? Folle de chagrin, tu n'étais bonne qu'à bercer le petit cadavre dans tes bras et à verser toutes les larmes de ton corps. Naturellement, j'en tirais de la joie, même si je n'étais pas la cause directe du mal. Réduire l'humain en chair à pâté fut un bonus. Il croyait que je le transformerais à mon image ! Imagine sa terreur quand il a compris mes véritables intentions !

« Te souviens-tu de ce que j'ai dit quand tu as repoussé mon offre ? Quand tu m'as *rejeté* ? »

— Oui.

— Alors ?

— Tu as dit que j'accordais trop d'importance à l'amour. Que tu me montrerais quelles souffrances il pouvait entraîner.

— Avais-je tort ?

— Non.

— Bien. Mais ce n'est pas assez. Tu m'as privé de mes joies depuis trop longtemps. As-tu

idée de la force de mon désir pour toi ? Sais-tu depuis combien de temps je guette dans l'ombre ? Comment as-tu osé me repousser ?

Je tremblais comme une feuille. S'il y avait une réponse à ça, je ne la connaissais pas.

— Pitié, suppliai-je, rends son bébé à Aithne ; je ferai tout ce que tu voudras. Tout. Je le jure ! Rends Lily à Aithne.

Je tombai à genoux.

— Tu es morte de peur, pas vrai ?

Je hochai la tête.

— Tu ferais n'importe quoi pour la sauver ? Quel dommage. Après tout ce que tu as fait pour elle...

Il dévoila ses longs crocs jaunes.

— *Non !* hurlai-je. Tu as promis !

— J'ai menti.

Il prit Lily à bout de bras et l'éventra. Elle mourut avec un petit cri. Son sang coula sur le menton du monstre.

D'instinct, je lançai mon sort le plus puissant... Celui qui avait déjà pulvérisé des Horreurs. Peine perdue. Il était trop puissant, rejetant le sortilège comme un chien qui s'ébroue.

Le sort que lança Aithne n'eut pas plus de succès.

Ysrthgrathe lâcha le corps sans vie de Lily. Elle s'écrasa par terre comme un sac de farine.

— Je tuerais bien ton homme, ma chère, grinça-t-il, mais qu'il reste en vie te blessera bien plus que sa mort.

Sur ces mots, il se volatilisa.

CHAPITRE XXXV

Le silence dura longtemps. Qui pleurait ? Aithne ? Moi ? Lily n'était plus qu'une poupée brisée. J'allais la ramasser dans l'espoir fou de la sauver, quand Aithne me prit à bras-le-corps et me propulsa à travers la pièce.

Mon crâne heurta un mur, ravivant mes douleurs, voraces comme des fleurs carnivores.

— Ne la touche pas ! gronda-t-il. Tu es indigne de frôler un être qui fut vivant !

Je pleurais à chaudes larmes. Il avait raison.

Lily était morte par ma faute.

Hebhel était mort par ma faute.

J'étais une créature incapable de protéger ses enfants.

Ils avaient payé mes erreurs de leur vie.

— Où est l'autre bébé ?

Je relevai la tête. Lily serrée contre lui, Aithne me dominait. Je le voyais à peine à travers mes larmes et le voile de la douleur.

— Je veux mon autre enfant ; celui que tu nous as volés, à Sidra et à moi.

— Il est mort depuis trois ans.

— Je le veux.

Je me relevai et fis face à Aithne, une main contre le mur pour combattre le vertige.

— Non.

— Tu l'as volé, rends-le moi ! cria-t-il.

— Je suis sa mère... Il n'a jamais appris ton existence. Crois-tu que je te laisserais me le reprendre maintenant ? Pas question !

— Où est-il ? Que lui as-tu fait ?

— Je l'ai enterré. J'entretiens bien sa tombe. Tu ne l'auras pas.

— Par toutes les Passions, tu me connais mal !

— Non. Tu devras me tuer avant d'exhumer ses restes. Or, tu ne peux pas. Il y a des règles, Aithne. Tu les connais autant que moi. Et tu n'es pas elfe à les enfreindre.

La rage le défigurait tant que je craignis un instant qu'il m'attaque au mépris des conséquences.

Il se contint.

— Je t'exècre, fit-il avec une douceur terrible. Jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que la Mort soit libérée sur le monde, je te haïrai. Même après... je te détesterai encore.

Chaque mot était comme une pierre posée sur mon cairn.

Définitif.

— Je n'en doute pas... (Je ne contrôlais plus ma voix.) Mais tu n'auras pas Hebhel.

Il serra Lily contre lui.

— Elle, tu ne l'as plus. Je n'ai pas su la sauver de toi, mais maintenant qu'elle est morte, tu ne pourras plus lui nuire. Ne t'avise pas de revenir dans le Bois de Sang. Tu n'es plus rien pour moi.

C'était tout ce que je méritais. Comme j'aurais voulu étreindre ce petit corps une dernière fois ! Caresser sa peau soyeuse, humer sa douce odeur de bébé...

Jamais Aithne ne m'accorderait cette faveur. Il tourna les talons et sortit.

Je le suivis pour m'assurer qu'il ne déterrerait pas Hebhel.

Dehors, les nuages voilaient la lune et les étoiles.

Aithne disparut sans un regard en arrière.

CHAPITRE XXXVI

Toute la nuit, je montai la garde sur la tombe d'Hebbel. Aithne ne se remontra jamais.

Ensuite, il y eut un somptueux lever de soleil.

Pourquoi, aux heures les plus tragiques de nos existences, le temps est-il souvent magnifique ? Il se moque éperdument de nos états d'âme. Le soleil aurait dû avoir honte de se lever à un moment pareil.

Mais il était bien là, aussi éclatant que l'argent des Therans.

Je ne bougeai pas de la journée. J'avais pour toute compagnie l'infini de la mer et du ciel. Pourtant, par moments, j'aurais pu jurer entendre Hebbel...

« Maman, tout va bien : Lily est avec moi. Nous sommes heureux ! Il ne manque que toi. On jouerait ensemble, Lily, toi et moi ! »

Ces mots bourdonnèrent à mes oreilles jusqu'à ce que je n'entende plus rien. Le ressac murmurait, à l'arrière-plan. Les cris stridents des mouettes me

parvenaient de très loin. J'avais l'impression que le monde entier s'était séparé de moi.

J'étais détachée de tout.

Qu'est-ce qui m'empêchait de rejoindre mes enfants ? Rien. Ni la magie, ni les pactes avec les Horreurs. L'idée du suicide n'avait jamais été loin de mon coeur. Quel instant plus propice que celui-ci pour mettre mon projet à exécution ? Je n'avais nulle besoin d'une Horreur pour me le souffler à l'oreille.

Ça s'imposait.

Telle une dent gâtée, la solitude me fouaillait l'âme, m'empêchant de dormir, de manger, de penser à autre chose... Tout avait un goût de cendres. Je n'aspirais plus qu'à la mort : la fin des souffrances.

Et pourtant...

J'étais trop lâche.

Voilà.

Si j'avais encore eu des larmes, je les aurais versées.

Mes cris de rage ne me soulagèrent pas.

Rien ne le pourrait.

*

* *

J'étais transie jusqu'aux os. Après une nuit et un jour à rester immobile près de la tombe d'Hebhel, quoi d'étonnant ? Stupidement, je me demandais que faire à présent. Où aller ?

J'avais tout perdu.

Mes enfants, mes amis.

Il ne me restait rien.

Ce fut alors qu'*il* revint.

Pas Aithne, non : Ysrthgrathe.

Entre chien et loup, il refit une apparition. Un instant, je crus avoir des visions.

— Ta douleur est exquise.

Anéantie, je fermai les yeux.

— Pourquoi ne m'achèves-tu pas ?

— Tant de chagrin rentré... Quel gâchis. Toute cette tendresse pour rien. Tu vois quel monstre est l'amour ? Il vole tout et ne laisse rien. Moi, je ne suis pas comme ça. Pourquoi refuses-tu mon cadeau ? Pense à ce que tu en retirerais !

J'y réfléchis.

Que me restait-il ?

Je l'ai dit : ni famille, ni enfants, ni amis...

Il m'offrait la puissance.

Tendant... Il suffisait de dire oui.

— Non.

Ma propre réponse m'étonna. Est-ce cela, la démence ?

— Pourquoi refuses-tu la satisfaction de tes plus chers désirs ?

Il avança, sa bouche produisant un léger bruit de succion.

— Tue-moi.

— Pourquoi ferais-je cela ? Je croyais que tu comprenais. Tu es spéciale : ta souffrance m'est plus exquise que tout au monde. Les autres pâlisent en comparaison. Viens à moi, Aina. Vois ce que je peux t'offrir.

Il tendit vers moi ses doigts aux ongles coupants. Combien de fois les avait-il enfoncés dans ma chair ?

Combien d'années l'avais-je laissé cueillir les fleurs du mal dans mon esprit ? Voulais-je vraiment en repasser par là ?

Je rampai loin de lui. Mes jambes ne me portaient plus.

— Non. Je ne veux rien de toi. Tu devras me posséder de force, cette fois !

Il me souleva et me secoua comme un prunier. Entre ses bras, je ne pesais pas plus lourd qu'une poupée de chiffons. Des étoiles noires éclatèrent dans mon œil valide. Ma tête ballota en tout sens. Dans l'autre œil, la douleur se raviva.

— Donne-moi ce que je veux ! Les peines physiques ne me suffisent pas ! Voudrais-tu me condamner à cet ersatz de bonheur ?

Il serra les mains autour de mon cou. Mon cœur s'affola. J'avais peur de mourir. Me débattant faiblement, je me pris les jambes dans sa tunique de velours.

— Crois-tu que j'en aie fini avec toi ? Ça ne fait que commencer ! Les siècles passeront, et je reviendrai te hanter sans trêve ! Tu ne connaîtras d'autres joies que celles que je te consentirai ! Jusqu'à ce que je balaie tout à nouveau... *Jamais* je ne renoncerai à toi !

Il me lâcha brusquement. Je m'écrasai sur le sable. Suffocant, j'aspirai de l'air à pleins poumons. Etais-je donc sans défense contre ce monstre ?

D'instinct, je ripostai. Je lançai sur lui des rubans bleus qui l'enveloppèrent.

Son cri de douleur fut la plus belle des symphonies à mes oreilles. Une odeur âcre de brûlé me fit monter les larmes aux yeux.

Je m'égratignai un avant-bras jusqu'au sang et lançai un autre sortilège. Mais un coup derrière la tête brisa ma concentration.

— Crois-tu faire le poids contre moi ?

Je jetai un coup d'œil derrière mon épaule. Sa tunique était calcinée ; un côté de son visage brûlé jusqu'à l'os. L'ivresse du triomphe m'envahit !

Je *pouvais* le blesser... et donc le tuer !

— On se reverra !

La lumière éclata entre ses mains.

Et ce fut le néant.

CHAPITRE XXXVII

— Que s'est-il passé ensuite ? demandai-je.

Aina avait le regard rivé sur les flammes.

— Rien. Je suis revenue à moi, transie jusqu'aux os. Je me suis traînée dans la maison et j'ai léché mes plaies. Quand je n'ai plus supporté de rester entre quatre murs, j'ai repris mon errance.

Je n'en crus pas un traître mot. On ne s'affranchit pas d'une Horreur comme ça ! Surtout pas aussi résolue et puissante que Ysrthgrathe. Durant le Fléau et après, j'ai tué nombre d'Horreurs. Les épines qui nous empoisonnent la vie ont leurs bons côtés, tout compte fait.

Une soudaine douleur la fit tressaillir. Les mains sur l'abdomen, elle laissa échapper un cri. Je lus de la peur dans ses yeux. Elle se leva tant bien que mal : sa robe était trempée.

Son bébé n'était plus disposé à attendre.

Je voulus rejoindre Aina ; elle recula.

— N'approche pas !

La frayeur dilatait ses pupilles.

Je tendis vers elle des mains apaisantes.

— Je veux seulement t'aider. Tu es en train de perdre les eaux, Aina !

— Mais c'est impossible ! siffla-t-elle entre ses dents.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Sans rien connaître en obstétrique, je sentais bien que quelque chose clochait.

— Laisse un de mes guérisseurs t'examiner !

— Pourquoi ? Je m'en sortirai très bien toute seule.

— Tu te trompes. Laisse-moi t'aider.

La sueur perlait sur son front. Elle était sur le point de s'effondrer. Faisant fi de ses menaces, je bondis pour la rattraper à l'instant où ses jambes cédaient.

Sa légèreté me surprit. Appelant mes serviteurs à la rescousse, je la portai dans sa chambre. Puis je la confiai aux guérisseurs, trop heureux de ne pas devoir rester.

*

* *

Ses cris de souffrance résonnèrent dans toute ma demeure. Mes assassins les plus endurcis trahirent un certain malaise.

Comme Aina avait aimé ses premiers bébés ! Combien leur mort l'avait torturée ! Pourtant, à

l'entendre, le deuil s'effaçait devant le bonheur que ses enfants lui avaient procuré.

Alors pourquoi refusait-elle obstinément de se rendre à l'évidence et d'accepter sa maternité ?

La terreur de voir à nouveau sa progéniture massacrée par Ysrthgrathe expliquait-elle cet accès de folie ?

Comment pouvait-on supporter pareil calvaire ?

Franchement, ça me dépassait.

A ma grande surprise, je me faisais du souci pour elle. Ironique, non, que celle qui avait tant fait souffrir mon Aithne pût s'immiscer ainsi dans mon cœur...

Eh bien, oui... à ma courte honte, je l'avoue : j'ai un cœur.

Quoiqu'en disent les autres.

Dans les affres de l'attente, je fis les cent pas. Comme si j'étais l'heureux père ! Pourquoi diantre me préoccupais-je du sort d'une esclave ? Sa chair et son destin m'appartenaient. Je trouverais bien une idée...

Le travail dura toute la nuit et le jour suivant. Comment la malheureuse survivait-elle à ces douleurs ?

Enfin, il y eut un long silence.

Ça me rendit nerveux.

Je remontai l'escalier et m'arrêtai devant la porte fermée. Un nouveau cri strident me fit entrer en trombe.

Je tombai en plein chaos. Les guérisseurs s'agitaient autour du lit avec la frénésie de vautours. L'air était chargé d'énergies magiques aux

couleurs sanguines. A la lueur du crépuscule, la scène avait des airs cauchemardesques.

Aina poussa un autre cri terrifiant, puis sanglota :

— Non... pas d'enfant... par pitié !

C'était poignant à entendre. Alors que je ne l'aimais pas, ses plaintes m'émouvaient.

— Aidez-la ! ordonnai-je. Ou c'est *vous* qui aurez besoin d'aide quand j'en aurai fini avec vous !

Un guérisseur osa tourner vers moi une mine orageuse. Bien sûr, ça me surprit.

— Nous faisons l'impossible ! chuchota-t-il. Mais cet enfant n'est pas naturel.

— Comment ça ?

— Il répugne à venir au monde. Comment l'y contraindre ? On s'efforce d'enrayer l'hémorragie.

— Il existe un moyen : Aina connaît un sort pour arracher l'enfant de son ventre.

— Pourquoi n'en a-t-elle pas parlé ?

— Je l'ignore. Elle est persuadée qu'elle n'est pas enceinte !

Il hocha la tête.

— Ce n'est pas la première fois que je vois ce genre de trouble mental. Si nous la forçons à admettre...

J'allai près d'elle. Elle avait un teint de cendres, le visage et le cou lustrés de sueur, le regard voilé...

Je pris une de ses mains : elle était glacée.

— Aina, dis-je. Regarde-moi.

Je mis toute ma volonté dans ces trois mots. Lentement, elle tourna les yeux vers moi. Quelle terreur ! Et autre chose... Elle *savait*. Elle ne pouvait plus se voiler la face.

— Aina, écoute : lance sur toi le sort theran. Il y va de ta vie !

— Il... vaudrait mieux... que je... meure...

— Absolument pas. La mort n'est jamais une solution ! Pense à ton enfant !

— C'est ce que je fais...

— Donne-lui sa chance. Je veillerai sur lui.

Plongée dans un océan de souffrance, elle fit un doux sourire.

— Tu ignores à quoi tu t'engages.

— Oh, si. Ton Horreur trouvera à qui parler, crois-moi ! Veux-tu le laisser gagner ? Allons, tu dois sauver ton bébé !

— Très bien, hoqueta-t-elle, prise d'une nouvelle contraction. Mais souviens-toi que tu l'as voulu.

Un chant hypnotique sortit de ses lèvres. Enfonçant les mains dans son abdomen, elle en retira doucement le bébé.

Malgré une douleur atroce, Aina resta stoïque. Une guérisseuse se précipita pour prendre l'enfant. Les autres entonnèrent de puissantes incantations de guérison. Aina retomba sur ses oreillers.

Des cris stridents me firent tourner la tête. La femme qui avait posé l'enfant sur une table reculait, horrifiée. Je dus la gifler pour qu'elle se reprenne.

— Qu'y a-t-il ? beuglai-je, les nerfs à vif.
C'est un bébé !

Hébétée, elle me regarda puis sortit en trombe.
Je l'entendis vomir dans le hall.

J'examinai le nouveau-né.

Comment décrire ce que je découvris ?

A de tels instants, on prend conscience de
l'inutilité des mots.

Qu'allais-je faire de cette monstruosité ?

CHAPITRE XXXVIII

Je pensai à l'étouffer. Ce serait plus miséricordieux pour tout le monde. Il était hors de question de montrer cette créature à la malheureuse qui l'avait enfantée, ou à qui que ce soit d'autre.

Et c'était encore le cadet de mes soucis... Ma meute bien-aimée s'effrayerait vite d'augures aussi sinistres. Mes tueurs deviendraient difficiles à contrôler.

Autant que je le sache, jamais aucun donneur-de-nom n'avait engendré pareille atrocité. Sur la peau presque translucide affleurait un réseau bleu de veines. Epais et d'une écœurante blancheur d'asticot, le torse n'avait ni bras ni jambes. Une tête massive le prolongeait.

Révu, je dus me contenir pour ne pas étrangler la chose séance tenante.

Qui m'en eût blâmé ?

Mais la seule idée d'entrer en contact avec cette peau infâme me donnait la nausée. Surmon-

tant mon écœurement, je posai les mains sur le cou poisseux.

Le monstre ouvrit les yeux.

Et quels yeux !

D'un bleu royal fascinant, ils brillaient d'intelligence. Aucun nouveau-né n'avait jamais dû découvrir le monde avec une telle expression.

Je me noyais dans cette profondeur. Un apaisement et une sérénité inconnus me gagnèrent. La douleur constante causée par mes épines se réduisit à une légère irritation.

Et la joie...

Avais-je jamais connu le bonheur avant cet instant ? En comparaison, mes souvenirs les plus chers pâlirent.

Mes mains tombèrent le long de mes flancs. Je ne pouvais pas plus nuire à ce bébé que m'arracher le cœur. Il ouvrit la bouche ; des sons si merveilleux en sortirent que je pleurai d'émerveillement.

Moi, un elfe de sang de deux cents ans... quelle honte !

J'eus une envie folle de serrer contre mon cœur cette petite *horreur* aux allures d'asticot. Mes épines me firent hésiter. J'ôtai ma tunique molletonnée et en enveloppai le bébé pour ne pas le blesser en le prenant dans mes bras.

Malgré sa tête démesurée, il était minuscule. Pas plus grand que mon avant-bras, il semblait aussi léger qu'un chaton.

Il sentait bon les fleurs du printemps... ou les chaudes nuits d'été... ou encore les feuilles, à l'automne.

Que d'enivrantes sensations !

Et je ne voulais rien plus que protéger ce monstre !

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Encore inconsciente, Aina avait recouvré un peu de couleurs. Les guérisseurs s'activaient autour d'elle.

Il s'écoulerait des heures avant qu'elle soit en état de voir son bébé.

Qui allait s'en occuper entre-temps... ?

Discrètement, je sortis de la chambre pour monter m'enfermer dans celle d'Aina. Je ranimai le feu et me calai dans le siège qu'elle avait occupé pour me raconter sa vie. Le bébé ne braillait pas pour qu'on lui donne le sein. Il me regardait tandis que je m'enivrais de ses merveilleuses senteurs.

Je fredonnais une comptine issue de ma propre enfance. Ma mère me l'avait souvent chantonnée.

Quand l'Horreur s'endormit, je l'allongeai au creux du lit et guettai son réveil.

*

* *

Toute la matinée, j'attendis qu'Aina réclame son bébé. Je finis par me rendre à l'évidence : autant espérer que la terre cesse de tourner.

Comment pouvait-elle prétendre que rien ne s'était passé ?

Le petit trésor emmitouflé dans une couverture, je redescendis l'escalier.

Un étrange silence régnait partout. Sur mes gardes, j'entrai dans la chambre d'Aina.

Allongée sur son lit, elle avait le regard perdu dans le vague. Le bébé gazouilla dans mes bras.

Sa mère tourna les yeux vers nous, sans mot dire.

— J'ai amené ton enfant, dis-je. J'ai pensé que tu aimerais le voir.

— Non. Je n'en ai aucune envie.

— Comment ça ? Tu es sa mère !

— Un pur hasard.

Quel culot ! Si je n'avais eu les bras occupés, j'aurais volontiers déchaîné ma rage sur elle.

Le bébé commença à pleurer.

Elle doit bien l'entendre et réagir !

Pas du tout : elle recommença à contempler le plafond, sans daigner regarder son rejeton.

Je sortis. Tous mes plans tombaient à l'eau, ma brillante stratégie... foutaises !

Mais que m'importait ? Avec cette grotesque créature dans les bras, je me sentais le plus heureux des elfes.

Passant devant une fenêtre, j'aperçus le ciel bleu. Le jour s'annonçait magnifique. J'en profitai pour aspirer une bouffée d'air pur.

Et je savourai la caresse du soleil.

CHAPITRE XXXIX

J'appelai mes serviteurs. Personne ne vint. D'abord dérouté, je fus vite en colère. Ces mal-appris allaient découvrir de quel bois je me chauffais !

Puis je me surpris à m'interroger sur les sentiments bizarres que m'inspirait l'être répugnant niché dans mes bras. Pourquoi me collait-il ainsi aux doigts ? Pourquoi voulais-je tant m'en occuper et le protéger ? Aucun de mes esclaves ne m'avait jamais rien inspiré de tel. Que m'arrivait-il ? J'étais incapable de réagir.

Après un moment, je cessai toute résistance.

Le bébé se rendormit ; il me vint à l'esprit que je devrais lui trouver un nom.

Encore un problème ! Avec son aspect asexué, il lui faudrait un prénom androgyne.

Or, le pouvoir des noms est incalculable.

Un instant oblitérée par ces considérations, la rage me reprit. Où étaient passés mes serviteurs ?

Alors que je choisissais déjà le châtiment approprié pour un tel manquement à l'étiquette, une guérisseuse réapparut... Celle qui s'était sauvée avec des hauts cris à la vue du bébé...

Ma contrariété augmenta.

— Qu'y a-t-il ? lançai-je, d'une humeur massacranche.

Elle semblait sur le point de défaillir.

— Je... nous...

— Article !

— Je... j'ai été désignée pour... vous informer que les serviteurs... ont peur. Cette naissance est mauvais signe. Un écho du Fléau.

— Ridicule ! C'est un bébé, rien de plus.

J'aurais volontiers débité la tête de cette idiote à grands coups de hache.

— Mais je l'ai vu... C'est un monstre !

En silence, je comptai jusqu'à dix. Après tout, j'avais besoin de gens s'y connaissant en nourrissons. Même des abrutis comme celle-là.

— Approchez et voyez par vous-même, dis-je.

Il ne me vint pas à l'esprit que la créature *était* terrifiante.

La guérisseuse recula.

— Non, je ne veux pas revoir ça.

A bout de patience, je la tirai par un bras, me moquant bien de l'égratigner. Ces imbéciles allaient colporter un tas d'horreurs sur mon bébé !

— Regardez !

Elle ferma les yeux comme une enfant apeurée. La lâchant, je lui saisis la nuque. La surprise lui fit relever les paupières.

L'horreur la saisit.

Alors, le bébé poussa un petit cri.

A mon tour, je découvris l'incroyable influence qu'il exerçait sur les autres ...

La peur et l'angoisse quittèrent soudain la femme, remplacées par un émerveillement sans bornes. Elle tendit les bras et m'implora :

— Je vous en prie, laissez-moi le tenir !

Mais j'étais incapable de le lâcher.

Je m'écartai, ne faisant confiance à personne.

— Allez dire aux autres qu'il n'y a rien à craindre. Et qu'ils sachent une chose : encore un seul manquement à mes ordres, et ils le paieront très cher !

Acquiesçant, elle partit à contrecœur. Elle avait du mal à quitter l'Horreur des yeux.

*

* *

Dans la matinée, la plupart des serviteurs reprirent leur poste. Du moins, c'est ce que je crus. En réalité, se succédant au salon où je m'étais installé, ils venaient surtout voir la petite merveille... A sa vue, beaucoup montraient d'abord de la répulsion.

L'instant suivant, ils sentaient son odeur, l'entendaient gazouiller ou croisaient son regard... Et c'était fini.

Une partie de mon cerveau s'étonnait de ces conversions spectaculaires. Sans parler de la mienne. Mais il me suffisait de baisser les yeux

vers son magnifique regard bleu... et tous mes doutes s'envolaient.

Comment Aina pouvait-elle rester indifférente ? Non sans une pieuse indignation, un guérisseur déclara qu'elle continuait à contempler le plafond...

Quelle mère indigne !

Puis... Le doute naquit en moi. Que se passait-il avec ce nouveau-né, si hideux et tellement irrésistible ?

Une vague peur me submergea.

Pour la repousser, une solution s'imposa à mon esprit : affronter Aina.

Coûte que coûte, je découvrirais ce qu'elle cachait.

CHAPITRE XL

Posté sur le seuil de sa chambre, je l'observai un instant avant d'entrer. On eût dit qu'Aina n'avait pas bougé d'un iota depuis ma dernière visite.

Elle restait de marbre... une véritable effigie.

Le bébé geignit dans mes bras. Dès que j'approchais de sa mère, il poussait des cris pitoyables. Comme ça me déchirait le cœur ! J'en voulais terriblement à Aina. Avec moi, il ne pleurerait pas comme ça. Décidément, le pauvre ne méritait pas une mère pareille ! Alors qu'elle ne daignait pas le regarder, je veillais des nuits entières sur lui !

Entendant une nouvelle plainte pathétique, je sentis fondre ma colère. Une seule chose importait : qu'il soit heureux et ne manque de rien.

Et si *Aina* lui manquait, par les Passions, il l'*aurait* !

J'allai à son chevet, bien décidé à ce qu'elle *accouche* de la vérité.

— Je veux tout savoir de cet enfant, fis-je.

— Je n'ai rien à dire, répondit-elle d'une voix monocorde.

— menteuse.

— Si tu le crois.

— Cesse ces petits jeux ridicules ! C'est trop important. Je dois tout savoir de ce nourrisson. Pourquoi est-il... ce qu'il est ?

— Je ne peux rien dire.

Je l'aurais étranglée avec joie, mais ça ne m'aurait guère avancé.

Patience, patience...

— Cet enfant a des... pouvoirs, repris-je. Regarde-le. Prends-le dans tes bras.

— Non !

Une réaction, enfin...

— De quoi as-tu peur, Aina ? Ce bébé ne peut pas te faire de mal. Et c'est le tien !

Elle me tourna le dos.

— Va-t'en.

Je rapprochai le nourrisson d'elle. Gémissant, elle enfouit la tête dans l'oreiller.

— Qu'y a-t-il, Aina ? On a peur ?

Elle me gratifia d'un regard brûlant de haine.

— Parfaitement ! Et si tu avais une once de bon sens, tu aurais aussi peur que moi !

— Mais ce n'est pas le cas.

Haussant les épaules, elle m'ignora de nouveau.

Ma patience était à bout. Le bébé calé au creux d'un bras, j'agrippai sa mère par l'épaule et la retournai de force. Je me moquais bien de ses regards noirs ! Seule comptait la vérité.

Je m'assis au bord du lit et lui pris le menton.
Mes épines la firent à peine grimacer.

— Regarde ton bébé.

— Non.

Je la secouai rudement. Elle ne me quitta pas
du regard.

Mais je n'avais pas dit mon dernier mot. Loin
de là.

— Tu dois tout me révéler à son sujet. Com-
ment pourrais-je le protéger, sinon ?

— Je ne peux pas.

Un long silence suivit. Des larmes montèrent
aux yeux d'Aina.

— J'ai tellement peur, souffla-t-elle.

— De quoi ?

— Je ne t'ai pas tout dit...

— Alors, courage !

Elle parla...

CHAPITRE XLI

Après la disparition de Ysrthgrathe, je suis rentrée chez moi pour me soigner de mon mieux. Mais je ne suis jamais repartie. Mon univers s'est vite limité à ma minuscule cabane et à la tombe d'Hebhel.

Les saisons se succédèrent sans que j'y prête attention. Plus personne ne vint me voir.

Je m'y fis vite aussi.

La solitude aurait pu être un soulagement, si je n'avais passé mon temps à remâcher des idées noires.

Mes erreurs et leurs atroces conséquences.

J'aurais tout donné pour pouvoir recommencer à zéro.

Un jour, en me promenant sur la plage, j'eus un visiteur.

Je le vis debout sur la falaise. Même de loin, il me parut familier. D'un pas plus léger, je décidai d'aller à sa rencontre.

D'où me venait cet enthousiasme soudain ?

A mi-chemin, je me mis à courir. L'inconnu me regardait venir sans bouger. Enfin, je le vis plus nettement.

Olin.

Le doux Olin, du Quai des Nuages.

Il avait juré ne jamais vouloir retrouver le monde libre. Et le voilà qui m'attendait au bord d'une falaise !

Le souffle coupé, je le revis tel qu'en mon souvenir : gracieux et beau, de longs cheveux noir de jais. Des yeux gris, une peau olivâtre...

Le seul bon souvenir qui me restait !

A mes heures les plus affreuses, j'avais volontiers repensé à Olin, pour m'aider à supporter la douleur.

— Aina.

Sa voix ! Douce, tendre et suave comme le miel !

— Olin !

Ma voix mourut. Je n'avais pas assez de deux yeux pour le dévorer du regard.

Il m'ouvrit les bras et je me jetai à son cou. Je n'avais plus eu de contact avec autrui depuis si longtemps... Ce simple geste de bonté emporta une digue en moi.

J'éclatai en sanglots. Je dus verser sur lui des torrents de larmes, après tant de chagrin accumulé. Ma tristesse n'avait plus de bornes. Il me reconforta et me serra contre lui jusqu'à ce mes glandes lacrymales rendent les armes.

J'étais épuisée.

— Aina, souffla-t-il, laisse-moi m'occuper de toi. Je te cherchais depuis si longtemps...

L'oreille collée contre sa poitrine, sa voix me rassérénait. M'en remettre tout entière à lui était tentant ! Je n'en pouvais plus de solitude.

Comme il était bon de revoir un être vivant, un ami...

— Je suis si heureuse que tu m'aies trouvée, Olin ! Mais comment as-tu pu fuir le Quai des Nuages ?

— Je te raconterai tout plus tard. Mais dis-moi d'abord ce qu'il t'est arrivé. Tant de tristesse ! Tu ne peux pas rester ainsi !

Il m'aida à regagner ma cabane, me força à m'asseoir et prépara du thé. En me tendant une tasse, il se pencha pour m'embrasser.

Ça me fit frissonner. Un geste si banal, si simple, et pourtant empreint d'une telle séduction !

Le regard plein d'amour et de compassion qu'il me lança me coupa le souffle.

Ce fut plus fort que moi : je lui racontai *tout*. Sans rien cacher, sans rien embellir.

Mes actes les plus égoïstes, les plus destructeurs, je les dévoilai au grand jour.

Aurait-il la force d'âme, ensuite, de rester près de moi ?

Quand j'eus fini, j'attendis le verdict. Le silence dura longtemps. Comment ne pas être révolté par ce que j'étais, après un tel récit ?

D'une seconde à l'autre, il allait relever la tête, darder sur moi le terrible regard qu'avait eu Aithne, et partir à son tour.

Olin ne fit rien de tout ça.

Il me prit la main et y déposa un baiser.

— C'est du passé, Aina. Ne te torture plus ainsi. Le présent nous appartient ! Laisse-moi t'aider !

J'eus du mal à comprendre ce qu'il disait. Dans mes rêves les plus fous, jamais je n'aurais espéré une telle rédemption ! Le pardon *et* une seconde chance, pour tout recommencer.

Submergée par l'émotion, je recommençai à pleurer. Olin m'embrassa pour chasser mes larmes. Ses lèvres étaient aussi douces que je me l'étais imaginé.

Depuis combien de temps ne m'avait-on plus embrassée, caressée ? Mon corps affamé de tendresse prit le dessus. Olin et moi fûmes nus en un éclair.

C'était pure folie. Nous brûlions de passion l'un pour l'autre. Nous n'avions pas assez de nos quatre mains pour nous toucher, nous pétrir, nous palper ... Ses cheveux étaient de la soie pure.

Pour finir, je m'abandonnai tout entière à mon bel amant.

Des larmes de joie roulèrent sur mes joues. Ivre de volupté et de bonheur, je caressais ses mèches soyeuses et ses oreilles délicates...

Aux belles pointes ourlées...

Et je sus.

Au plus fort de la passion, je compris.

Trop tard.

Me libérant de son étreinte, je lui tirai la tête en arrière.

Ce n'était pas Olin.

Naturellement, ce n'était pas lui !

Je hurlai à gorge déployée. Mes pires cauchemars se dressaient devant mes yeux !

Je crus bien perdre définitivement la raison, cette fois.

Ysrthgrathe.

De nouveau, il m'avait trompée... Moi qui, folle de solitude et de désespoir, n'avais demandé que ça !

Voilà, Vistrosh. Tu as la confirmation de ce que tu savais déjà. *Content* ? L'enfant que tu serres amoureusement dans tes bras a pour père une Horreur.

Un démon de la pire espèce.

Te voilà bien avancé ! Que vas-tu faire ? M'obliger à lui donner le sein ? Ou te soumettre enfin à la raison et étouffer ce monstre dans l'œuf ?

Maintenant, si tu as des comptes à régler avec la terre entière...

Le pire, vois-tu, c'est que ce charmant petit monstre m'attire autant que toi. A la seconde où mes mains l'ont touché pour l'extraire de ma matrice, j'ai été possédée.

Ça t'étonne ? Il m'a fallu toute ma force d'âme pour ne pas l'étreindre, comme tu le fais, et pour ne pas éloigner les autres de mon petit trésor...

Tu n'as pas idée à quel point je te hais et te jalouse en ce moment, Vistrosh...

Quelle cruelle ironie, quelle terrible trahison...

Jamais je n'ai aimé à ce point Hebhel et Lily, mes propres enfants...

CHAPITRE XLII

Sonné, je baissai les yeux sur l'enfant.

Cet hybride contre-nature.

Comment l'*étouffer*, bon sang ?

Je lâchai sa mère et me levai. *Il* se remit à geindre. Pour la première fois, Aina trahit son trouble.

Quelle torture, une fois de plus !

— Laisse-moi le voir ! me supplia-t-elle.

— Non. Tu ignores...

— Peu importe. Je suis sa mère, après tout ! Ces derniers jours, j'ai brûlé mon énergie à ne plus y penser. Je n'en peux plus : je veux le tenir dans mes bras ! S'il te plaît, Vistrosh...

— Je n'ai plus le choix, Aina.

Une larme coula sur ses joues.

— Je sais. Mais, rien qu'une fois, laisse-moi le serrer sur mon cœur !

A regret, je lui tendis le bébé.

Elle le berça d'une main, puis le regarda. Ce qu'on raconte doit être vrai : apparemment,

toutes les mères admirent leur progéniture. Aina rayonna de bonheur.

Le bébé hoqueta de ravissement.

— Je dois lui trouver un nom, dit-elle.

Elle dénuda son petit corps difforme et de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Pourquoi pas Thais ? soufflai-je.

Elle enveloppa son trésor dans la couverture et leva une mine désespérée vers moi.

— Tu sais ce qu'il nous reste à faire ?

Jamais je n'avais vu de telles émotions sur son visage.

La douleur, la peur, le chagrin.

Je hochai la tête.

— De toute façon, tôt ou tard, les gens apprendront la vérité. On ne peut pas protéger ce monstre indéfiniment.

L'enfant dans ses bras, Aina se leva.

— Finissons-en avant que le courage me manque, murmura-t-elle.

Je tirai ma dague de son fourreau. Aina tremblait comme une feuille.

Je me préparai à porter un coup rapide et fatal.

En vain.

Les larmes séchèrent sur les joues d'Aina. Sans mot dire, elle tendit la main et je lui remis la dague.

Puis je me détournai, incapable d'assister à cette exécution. Je crus entendre un gémissement.

Des larmes me brûlèrent les yeux. J'eus peur que mon cœur se brise.

— Je suis désolée, dit-elle. Comment pourrais-je te demander ce dont je suis incapable ?

Mes jambes cédèrent ; je me rattrapai contre le mur.

— Que vais-je faire ? souffla-t-elle d'une voix rauque. Comment arriverai-je à le protéger ?

— Ensemble, nous y parviendrons.

— Pourquoi le voudrais-tu ?

Je me repris, rajustant ma tenue.

Du maintien avant tout !

— Regarde ses yeux. Je ne suis pas insensible, tu sais. J'ai un cœur, moi aussi.

— Comme c'est touchant.

Venue de l'autre bout de la pièce, la voix nous fit sursauter. Aina hoqueta d'épouvante. Thais recommença à pleurer.

Une Horreur.

Sa tunique de velours la dissimulait presque entièrement. Son visage était celui de la Mort.

— Je suis revenu, Aina. Pour mon enfant.

CHAPITRE XLIII

— Non ! hurla Aina.

Je la pris par les épaules.

— Allons, dit l'Horreur. Tu ne veux pas de ce bébé. Tu t'apprêtais à le tuer. Donne-le moi.

— Pour que tu le détruises à son tour ? Jamais !

Le monstre porta une main à son cœur... Enfin, là où se serait trouvé celui d'un donneur-de-nom, s'entend...

— Je suis blessé, ironisa-t-il. Ne suis-je pas son père ? Quel homme n'aimerait pas modeler son enfant à son image ?

Aina poussa un terrible gémissement. Je l'attirai contre moi, serrant la mère et le bébé dans mes bras.

— Quel charmant tableau... Mais n'est-ce pas un peu étrange ? Après tout, Vistrosh ne s'intéresse pas à toi de cette façon, ma douce. Il ne connaîtra jamais les plaisirs que tu offres. Moi, si. Et voilà qu'un bébé est né, symbole de notre

éternelle dévotion... Je veux m'assurer qu'il ne court aucun danger. Tu sais combien la vie d'un tout petit est fragile, Aina...

Elle tourna le dos au démon et jeta Thais dans mes bras.

— Prends-le et fuis, chuchota-t-elle. Veille sur lui.

Elle lança un sort ; catapultée dans la pièce, l'Horreur passa à travers la fenêtre. Je fis un bouclier de mon corps à Thais.

— *Vite, Vistrosh !*

Elle s'élança à son tour et, avec un dernier regard pour Thais et pour moi, elle sauta par la fenêtre.

Je courus voir ce qui se passait. Flottant dans les airs, l'Horreur et Aina s'affrontaient à grands renforts de sortilèges. Un tentacule jaillit du bras du monstre et s'enroula autour de la taille de l'elfe.

Sans se débattre, Aina continua à incanter. Je ne connaissais aucun langage semblable. Des cordes se matérialisèrent et ligotèrent son adversaire, le faisant ressembler à une saucisse sèche.

Puis elles se resserrèrent. L'Horreur cria, lâchant sa proie. Aina tomba comme une pierre avant de ralentir et d'atterrir en douceur.

Levant la tête, elle me vit penché à la fenêtre.

— Va-t'en ! hurla-t-elle.

— Laisse-moi t'aider ! criai-je. Il doit bien y avoir une solution !

— Sauve Thais !

Il y eut un bruit assourdissant. L'Horreur s'était libérée. Son corps hideux fumait par endroits,

comme si le démon venait d'échapper aux flammes. Brûlé aux bras et à la tête, il avait par endroits les muscles à vif.

— Quelle stupidité, Aina ! Crois-tu que je ne sente pas ta peur ? C'est comme un vin capiteux. Mais tu vas expier cette petite folie.

Un rayon plaqua Aina à terre. Sa chevelure parut s'enflammer. L'Horreur flotta autour de sa proie, se caressant voluptueusement tandis qu'Aina hurlait de souffrance.

Que pouvais-je faire sans exposer Thais ?

Abandonnant Aina, les flammes bleues se ramassèrent pour former une boule ; un vent étrange se leva. La boule de feu fondit sur le démon. D'une main, il la dévia.

— Est-ce le mieux que tu puisses faire, Aina ? Vraiment, tu me déçois.

Qu'attendais-je pour déguerpir sans demander mon reste ? J'étais comme pétrifié. Mes jambes ne m'obéissaient plus.

Quand Aina rouvrit la bouche, ce que j'entendis me glaça les sangs. Quelque chose en moi se rebella. Même sans comprendre le sens des mots, le ton était parfaitement clair...

— Non..., bégaya le démon. Tu ne parles pas sérieusement !

Il s'élança vers elle ; une bourrasque surgie de nulle part le cueillit de plein fouet.

Hébété, je vis les runes d'Aina commencer à saigner. Loin de tomber, le sang flotta, se concentra...

Et je compris ce que j'avais sous les yeux.

Toutes ses cicatrices *se défaisaient* ! Les runes incisées dans sa chair se délitaient pour porter un seul coup — le plus redoutable possible — à l'adversaire...

Aina jouait le tout pour le tout.

— Tu ne peux pas effacer ce qu'il y a entre nous ! beugla le monstre. Je ne te laisserai pas faire !

A genoux, Aina transforma l'ouragan de sang en une tornade.

Un hurlement strident m'assourdit.

Le typhon aspira l'Horreur et s'éleva jusqu'aux cieux, qui se fissurèrent.

Je crus un instant que le monstre allait se libérer. Son torse devint visible. La chair arrachée par endroits laissait à nu des muscles sanguinolents...

La surprise plaquée sur ses traits cauchemardesques, le démon fut avalé par le vortex.

La fissure céleste se referma.

Thais brailla. Je tentai en vain de le calmer. Sa mère ne bougeait plus. Sans doute était-elle morte. Qui pouvait survivre à un acte aussi terrible ?

Les cris du petit faillirent me rendre fou. Mes serviteurs choisirent cet instant pour accourir. Le danger passé, ils avaient dû sortir de sous les lits...

J'aurais tout fait pour que Thais cesse de pleurer avec tant de tristesse. Je vis que certains de mes assassins avaient la larme à l'œil.

Seigneur, nous étions tous devenus fous à lier dans cette maison !

Soudain, le bébé cessa de crier. Son silence fut aussi choquant que le raffut qu'il venait de faire.

J'allai à la fenêtre. De frayeur, je bondis en arrière.

Un visage immense d'homme venait d'apparaître...

Et quelle beauté !

J'en avais plein les yeux. Une telle splendeur ? Inimaginable !

C'était une Passion.

Astendar.

Sans comprendre comment, je le sus aussi sûrement que je connaissais mon nom.

— Qui m'appelle ? souffla-t-il, intrigué.

Je me recroquevillai contre le mur opposé. La Passion inspecta la pièce.

— Ah ! ce nouveau-né... (Je serrai Thais plus fort ; il se tortilla en tout sens.) Vistrosh, pourquoi m'appelle-t-il ?

— Sa mère..., bafouillai-je. Elle s'est sacrifiée pour lui. Le père est... était...

— Oui, je sais, dit Astendar. Mais tout n'est pas perdu.

Il s'écarta, se pencha et se releva, Aina au creux d'une paume.

Sa peau désormais lisse brillait d'un éclat étrange. Elle était désarticulée.

Elle ouvrit des yeux ronds, hébétée.

— Est-ce un nouveau piège ?

— Non, Aina, dit Astendar, la déposant dans la chambre.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

A ces mots, la Passion disparut.

*

* *

Je regardais Thais, blotti dans les bras de sa mère. Comme je les enviais ! Jamais je ne connaîtrais pareil bonheur. Cela me rendait triste et m'irritait à la fois.

— Vistrosh, je dois partir, dit Aina. (J'acquiesçai.) Tu t'occuperas bien de Thais, promis ?

— *Quoi ?* m'étranglai-je.
Seigneur !

Quand cette fille cesserait-elle de m'étonner ?

Moi, veiller sur Thais ? Quelle sorte de parent ferais-je avec mes épines et mes goûts particuliers ?

N'était-il pas cruel de confier un enfant à quelqu'un comme moi ?

Aina plongeait son regard dans le mien.

— Tu es fort et brutal, Vistrosh. Thais aura besoin de toi pour survivre. Et tu ne peux faire autrement que l'aimer. C'est le cadeau qu'il t'offre. Les gens peu fréquentables qui t'entourent l'aimeront aussi. Ils n'auront pas plus le choix que toi. Protège mon enfant en mon nom. Je dois fuir à l'autre bout de la terre, pour ne plus entendre parler de lui. Si Ysrthgrathe se libère un jour de mon sortilège, j'entends que Thais reste hors de portée de ses griffes. Qu'il ne l'utilise pas contre

moi comme il l'a fait avec mes autres petits.
Cache Thais, Vistrosh. Veille sur lui. Je te le
confie.

CHAPITRE XLIV

Aina serra longtemps Thais contre son sein. Elle caressa sa peau translucide, suivit des doigts le trajet de ses veines. Elle lui murmura à l'oreille des sons sans suite.

Enfin, elle me le rendit, en larmes.

— Je me demande si je m'arrêterais de pleurer un jour...

Je ne sus que lui dire. Mes fines reparties habituelles manquaient à l'appel.

— Prends soin de Thais, insista-t-elle. Il s'écoulera de longues années avant que nous nous revoyons. Mon grimoire détruit, j'ignore si je retrouverais jamais mon potentiel.

— Que feras-tu si l'Horreur se libère et revient à la charge ?

Elle haussa les épaules.

— Je l'ignore. Sans doute l'affronter et vendre chèrement ma peau... En tout cas, pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'être vraiment libre... (Elle tendit les bras devant elle

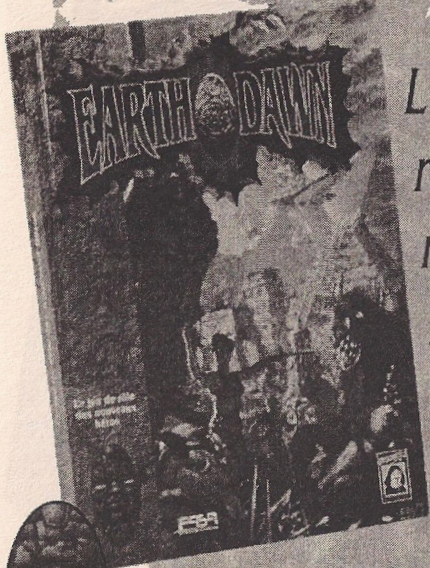
pour les étudier.) C'est bizarre : c'est comme si ce n'étaient plus les miens ! Quand le temps viendra, Vistrosh, dis la vérité à Thais. Ne lui mens pas pour l'épargner. C'est le pire mal qu'on puisse faire à un enfant. La plus terrible vérité est préférable au plus doux mensonge.

« Mais assez parlé de ça. Adieu, Vistrosh. Il est temps pour moi de partir. »

Sur ces mots, Aina sortit définitivement de ma vie.

VIVEZ DE MERVEILLEUSES AVENTURES DANS L'UNIVERS LÉGENDAIRE DE

EARTH & DAWN



*Le jeu de
rôle des
nouveaux
héros*



JEUX DESCARTES
1, rue du Colonel Pierre Avia
75503 Paris cedex 15

Disponible en boutiques de jeux.



EN ROUTE VERS L'AVENTURE !

POUR NE RIEN RATER
DE L'UNIVERS TRÉPIDANT
DES JEUX DE RÔLE



- Aides de jeu
- Scénarios
- Nouveautés
- Conseils
- Panorama ludique international
- Tout, quoi!

TOUS LES MOIS en kiosque. 32F.

Dragon[®]

M A G A Z I N E

Bulletin d'abonnement

Tous les deux mois
vous découvrirez des reportages
vous présentant des univers imaginaires
comme s'ils étaient réels ...

À renvoyer à DRAGON[®] Magazine, 115 rue Anatole France, 93700 Drancy

BULLETIN D'ABONNEMENT (à remplir en majuscules)

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Je m'abonne à DRAGON[®] Magazine pour un an (6 numéros) au prix de :

- ☐ 175 FF seulement (au lieu de 210 FF au numéro) pour la France métropolitaine.
- ☐ 200 FF pour l'Europe (par mandat international uniquement)
- ☐ 250 FF pour le reste du monde (par mandat international uniquement)

Je joins mon chèque au bulletin d'abonnement et j'envoie le tout à
DRAGON[®] Magazine, 115 rue Anatole France, 93700 Drancy

LISTE des MAGASINS PARTENAIRES

PASSION Jeux de Rôles

FRANCE

13 - BOUCHES DU RHÔNE

CRAZY ORQUE SALOON

11 rue Jean Roque, 13001 Marseille
Tel: 91 33 14 48

LE DRAGON D'IVOIRE

64 rue Saint-Suffren, 13006 Marseille
Tel: 91 37 56 66

21 - CÔTE D'OR

EXCALIBUR

44 rue Jeannin, 21000 Dijon
Tel: 80 65 82 99

25 - DOUBS

CADOQUAI

7 quai de Strasbourg, 25000 Besançon
Tel: 81 81 32 11

31 - HAUTE GARONNE

JEUX DU MONDE

Centre commercial Saint-georges, 31000 Toulouse
Tel: 61 23 73 88

33 - GIRONDE

LE TEMPLE DU JEU

62 rue du pas Saint-Georges, 33000 Bordeaux
Tel: 56 44 61 22

34 - HERAULT

EXCALIBUR

8 rue Cauzit, 34000 Montpellier
Tel: 67 60 81 33

LIBRAIRIE DES JOURS MEILLEURS

8 promenade Jean Baptiste Marty, 34200 Sète
Tel: 67 74 86 99

35 - ILLE-ET-VILAINE

L'AMUSANCE

Centre commercial des Trois Soleils,
35000 Rennes
Tel: 99 31 09 97

38 - ISÈRE

EXCALIBUR

18 rue Champollion, 38000 Grenoble
Tel: 76 63 16 41

44 - LOIRE-ATLANTIQUE

BROCÉLIANDE

2 rue J.-J. Rousseau, 44000 Nantes
Tel: 40 48 16 94

51 - MARNE

EXCALIBUR

9 rue Salin, 51100 Reims
Tel: 26 77 91 10

54 - MEURTHE-ET-MOSELLE

EXCALIBUR

35 rue de la commanderie, 54000 Nancy
Tel: 83 40 07 44

57 - MOSELLE

LES FLÉAUX D'ASGARD

2 rue Saint-Marcel, 57000 Metz
Tel: 87 30 24 25

59 - NORD

ROCAMBOLE

41 rue de la Clé, 59800 Lille
Tel: 20 55 67 01

67 - BAS-RHIN

PHILIBERT

12 rue de la Grange, 67000 Strasbourg
Tel: 88 32 65 35

69 - RHÔNE

LE TEMPLE DU JEU

268 rue de Créqui, 69007 Lyon
Tel: 72 73 13 26

74 - HAUTE-SAÔNE

VIRUS

13 rue Filaterie, 74000 Annecy
Tel: 50 51 71 00

75 - PARIS

TEMPS LIBRE

22 rue de Sévigné, 75004 Paris
Tel: (1) 42 74 06 31

GAMES IN BLUE

24 rue Monge, 75005 Paris
Tel: (1) 43 25 96 73

76 - SEINE-MARITIME

LE DÉ D'YS

160 rue Eau de Robec, 76000 Rouen
Tel: 35 15 47 46

86 - VIENNE

LE DÉ À TROIS FACES

35 rue Grimaud, 86000 Poitiers
Tel: 49 41 52 10

87 - HAUTE-VIENNE

LA LUNE NOIRE

3 rue de la boucherie, 87000 Limoges
Tel: 55 34 54 23

94 - VAL-DE-MARNE

L'ECLÉCTIQUE

Galerie Saint-Hilaire
94210 La Varenne Saint-Hilaire
Tel: (1) 42 83 52 23

EUROPE

SUISSE

AU VIREUX PARIS

1 rue de la Servette, Genève 1201
Tel: 41 22 734 25 76

DELIRIUM LUDENS

Rüschli 17/CP 677, CH 25 02 Bienne
Tel: 41 32 236 760

BELGIQUE

CHAOS

Galerie Gerardrie, 4000 Liège
Tel: 32 41 212 920

Les Magasins PASSION Jeux de Rôles
sont des spécialistes des jeux de rôles,
des jeux de plateau et des wargames,
demandez-leur le catalogue.

LE JEU DE RÔLES COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS LU !

le magazine des jeux de rôles

backstab

3615 BACKSTAB

Tout Backstab et plus encore

1,29 F/mn

OFFRE SPECIALE D'ABONNEMENT

Recevez chez vous 6 numéros de backstab + 1 cadeau (livreSF)
au prix de 175 Francs soit un numéro gratuit !

175 F pour la France et DOM TOM . 200 FF pour l'étranger.

Formidable! Avec ce bulletin unique, je peux commander des anciens numéros et m'abonner si je veux, je recevrai alors mon cadeau de bienvenue (1 livre de SF) dans un délai de trois semaines.

Je remplis tout soigneusement, je tombe sur un montant total exact et j'envoie ça avec un chèque bancaire ou postal à : backstab 24 rue du Pré Saint-Gervais 93500 PANTIN FRANCE

Abonnez-vous ou commandez les anciens n°

CADEAUX ABONNEMENT

**Je choisis mon cadeau abo :
un de ces 5 livres au choix**

☐ **L'Epée damnée** • (t1) inspiré de AD&AD, de D.J Heinrich

☐ **Le Songe de la sorcière** • (t2)

☐ **Necroscope** • de Brian Lumley en grand format.

☐ **Rongé par la bête** • (première partie) de Stewart Weick

☐ **Rongé par la bête** • (seconde partie)

☐ **Abonnement** - métropole 175 F

☐ **Abonnement** - étranger 200 F

☐ **backstab 01** • Babilon 5 • Polaris •

P...comme Prison 35 F

☐ **backstab 02** • Chivalry • DossierX •

E...comme Epidémie 35 F

☐ **backstab 03** • Atlantis • Shoah •

G...comme Grand méchants 35 F

☐ **backstab 04** • Legend of the 5 rings •

A...comme Armée 35 F

☐ **backstab 05** • La vie dans l'espace • A...

A...comme Assassin 35 F

☐ **backstab 06** • Aeon •

C...comme Catacombes 35 F

Nom :

Prénom : Adresse :

Code postal : Ville :

Pays : Age :

Date : Signature obligatoire :

LE JEU DE RÔLES COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS LU !

le magazine des jeux de rôles **backstab**

Des news, des infos, des scénarios, des aides de jeux
Le magazine de tous les jeux de rôles

ATTENTION !

**Offre spéciale
découverte : pour**

35 francs,
recevez chez vous
le dernier numéro
+ le numéro 1 (collector)

grâce à ce
bulletin unique qui vous
permet
de découvrir

BACKSTAB

fl/backstab1



Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Pays :

Age :

Date :

Signature
obligatoire :

fl/backstab2

**Backstab
Service abonnement**

24 rue du Pré-Saint
Gervais

93500 Pantin France

*Achevé d'imprimer en janvier 1998
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)*

**FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tel: 01.44.16.05.00**

**Dépôt légal : février 1998
*Imprimé en Angleterre***

*Si le Monde mérite une seconde chance,
affronte les Horreurs
et deviens une légende.*

Que diriez-vous si votre amoureux d'autrefois appelait à l'aide ? Aina l'elfe noire, elle, ne se dérobera pas. Pourtant Aithne Chênéforêt lui demande aussi de sauver Sidra, l'humaine dont il est amoureux et qui porte son enfant ! Alors le vertige la prend. Désireuse de tout partager avec l'élue de son cœur, Aina cède à une tentation diabolique : voler le fruit des entrailles de sa rivale. Cette forfaiture la plongera en enfer, la condamnant à une intimité toujours plus douloureuse avec... l'horreur...

ISBN 2-265-06420-3



9 782265 064201

42 F.F.

INÉDIT

FASA
CORPORATION